





Courbet

selon les Caricatures et les Images



Documents réunis et publiés par Charles LÉGER

Préface de Théodore DURET

PAUL ROSENBERG, Éditeur, 21, Rue La Boëtie — PARIS



COURBET

SELON LES CARICATURES

ET LES IMAGES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

100 exemplaires numérotés sur papier à la forme d'Arches, avec double suite en noir des planches en couleur.

400 exemplaires numérotés sur vélin de Cran-Gevrier.

N° 68



COURBET
d'après une eau-forte de Gab. Bocourt.

Cagnes 12 octobre 1919

Cher Monsieur Rosenberg

Malgré toute
l'admiration que
j'ai pour ce peintre
magnifique fatigué
que je suis j'aurai
me serai pas capable
de satisfaire à votre
demande
Courbet très critiqué
dans la plus brillante
époque est aujourd'hui
reconnu classé et
je vois pas ce que je
pourrais ajouter
à la renommée
Croyez à tous mes
regrets Renoir

COURBET

SELON LES CARICATURES ET LES IMAGES

avec 190 Reproductions en couleurs et en noir

d'après BAUDELAIRE, DAUMIER, ANDRÉ GILL,
CHAM, BERTALL, QUILLENBOIS, HADOL, NADAR, CARJAT,
GRÉVIN, LE PETIT, RANDON

suivies de Lettres inédites de Courbet (1870-1877)
et d'une Bibliographie

Documents réunis et publiés par Charles LÉGER
Préface de Théodore DURET



PARIS
PAUL ROSENBERG, ÉDITEUR
21, rue La Boëtie
1920


LIBRARY
JUL 1 4 1969
UNIVERSITY OF TORONTO



Il faut d'abord, pour bien comprendre l'intérêt des caricatures et des images réunies ici, se représenter certaines particularités du temps où elles sont apparues.

A l'époque où Courbet est survenu et s'est montré aux Salons (1844-1870) et où ont surtout été produites les images le concernant, le *Salon*, institution officielle, jouissait, pour exposer les productions artistiques, d'un monopole qui a disparu.

Les autres Salons, les expositions de Sociétés indépendantes, qu'on peut visiter maintenant, n'existaient pas alors. La coutume qui s'est généralisée d'expositions particulières était inconnue. Tous ces locaux, agencés par des marchands, qui convient le public à voir chez eux les œuvres d'artistes de toute sorte, n'existaient pas non plus. Il n'y avait, pour faire connaître la production des œuvres d'art, pour tenir le public informé du mérite des artistes et du développement des écoles, que l'unique Salon officiel, remontant au XVIIe siècle.

Dans ces conditions, le Salon avait acquis une importance nationale. Son ouverture, impatiemment attendue, mettait en mouvement les artistes, les journalistes, les hommes de lettres, le public. La conduite des jurys, alors maîtres absolus des Salons, y décidant des admissions et des refus, du choix des exposants pour les récompenses à décerner, était passionnément discutée. A ce sujet, les partisans des différentes écoles se partageaient en camps rivaux, dont les luttes trouvaient leur répercussion dans la presse.

Le Salon concentrait sur lui, en un court espace de temps, l'attention qui a pu depuis se répartir, à travers l'année, entre de nombreuses expositions. Aussi les journaux ne se bornaient-ils point, comme on le voit aujourd'hui à l'occasion des expositions, à donner un compte-rendu succinct des œuvres réunies, pour servir de *vade-mecum* aux visiteurs. Les grands journaux s'assuraient le concours d'hommes de lettres célèbres, de littérateurs en renom qui, dans des feuilletons et des articles élaborés, analysaient les œuvres exposées, développaient des théories sur l'art et faisaient connaître leurs préférences esthétiques. C'était alors comme une chose obligée, pour un écrivain en vue, d'avoir fait de la critique d'art, d'avoir écrit au moins un Salon.

Au sein de la Presse il y avait les journaux illustrés, les journaux à images, à caricatures, très répandus. Ceux-là se tenaient prêts à l'ouverture des Salons. Leurs dessinateurs, Daumier, Cham, Nadar, Bertall, prenant pour cible les principaux exposants et les œuvres, les présentaient au public en images, en charges, en caricatures.

Courbet, des plus assidus à envoyer aux Salons et aux Expositions universelles, les a particulièrement arrêtés. On peut dire que, pendant de longues années, ils ont tenu les yeux sur lui et se sont dépensés à son sujet. C'est ainsi qu'ont été produites les caricatures et les images ici réunies. Elles permettent de reconnaître comment Courbet a été accueilli par les contemporains.

On pourrait obtenir cette même connaissance en lisant, par exemple, dans le livre de Riat sur Courbet, les extraits pris aux écrits des littérateurs, qui ont rendu compte des Salons. Mais ce que la lecture des critiques littéraires de l'époque

pourrait nous apprendre, la vue des œuvres dessinées nous l'apprendra tout aussi bien et même mieux.

Quand on visite un musée, on est frappé par un certain air de famille qu'on découvre aux grands artistes, à travers leurs traits particuliers. La ressemblance vient de la puissance d'expression, de la faculté de donner la vie à leurs œuvres, qu'ils possèdent en commun. C'est cela qui rapproche des hommes qui se sont produits avec les tendances et les dons les plus divers, dans les pays les plus différents, en des temps les plus éloignés.

En présence de cette constatation, on a peine à s'imaginer comment ont pu avoir lieu les luttes, que l'on sait être survenues de leur vivant, entre artistes de styles et de genres différents, mais également doués de puissance, qui se sont combattus et ont prétendu représenter, chacun à part soi, la seule vraie forme artistique. On a surtout peine à s'imaginer comment certains maîtres, occupant maintenant une place indisputée parmi les maîtres de tous les temps, ont pu être méconnus à leur apparition, comment leur originalité, les formes imprévues qu'ils ont apportées, d'où leur vient maintenant la gloire, ont pu être d'abord la cause des attaques et des railleries les plus singulières.

Ceci s'applique tout particulièrement à Courbet. Aujourd'hui ses œuvres occupent leur place à côté de celles des maîtres de toutes les écoles. Il est pourtant certain que, quand au XIX[e] siècle elles ont apporté la forme qualifiée « réaliste », elles ont soulevé une violente opposition. On a généralement pensé qu'elles ne pouvaient être tenues, dans le champ de l'art, sur le même pied que les formes classique et romantique, qui dominaient alors. Cependant, quand on voit aujourd'hui les œuvres réalistes de Courbet, à côté des œuvres classiques et romantiques d'Ingres et de Delacroix, on reconnaît immédiatement, entre elles toutes, cette sorte de parenté, d'air de famille, que nous avons dit s'établir entre les œuvres des grands artistes, possédant une même puissance d'expression et la commune faculté de saisir la vie.

Courbet peignait le monde vivant, il représentait les êtres

que l'on pouvait voir autour de soi, il montrait les horizons, les bois, les eaux de la vraie nature. Or, cet ensemble parut d'abord indigne de l'art, par comparaison avec les formes classique et romantique. Celles-là voulaient se tenir au-dessus de la vie réelle, elles prétendaient s'élever par l'imagination dans une sphère à part, où règnerait ce qu'on appelait l'idéal. Elles prenaient leurs sujets et leurs personnages dans le passé ou le lointain. Les classiques se tenaient attachés aux Grecs et aux Romains, les romantiques allaient de préférence aux paladins du Moyen-Age et aux Orientaux.

Le temps a fait son œuvre. Au réalisme de Courbet s'est ajouté celui de Manet et des Impressionnistes. Alors qu'à son apparition on avait prétendu refuser sa place à la forme réaliste, entre les formes classique et romantique, c'est elle en définitive qui a triomphé et qui reste vivante, à l'exclusion des deux autres devenues caduques et entrées dans le passé.

Voulant donner dans leur ensemble les caricatures et les images dont Courbet a été l'objet, nous n'avons pas cru devoir éliminer celles qui n'ont pas trait à l'exercice de son art et en particulier celles où il est montré, comme s'employant à renverser la colonne de la place Vendôme. Mais alors nous devons présenter quelques explications sur sa carrière politique et sur la part qu'on a voulu lui attribuer, dans le renversement de la Colonne.

Courbet était un artiste fourvoyé dans la politique. C'est Proudhon, son compatriote, un Franc-Comtois comme lui, qui lui avait communiqué ses idées socialistes et l'avait amené à se croire appelé, comme représentant de l'art réaliste, à jouer un rôle politique. Proudhon mort, ses amis et disciples avaient su, en cajolant Courbet, se l'attacher. Son nom célèbre devait leur servir. En effet, après la révolution de Septembre 1870 et le siège de Paris, ils le présentaient, à Paris, en tête de leur liste, comme candidat à l'élection de l'Assemblée nationale.

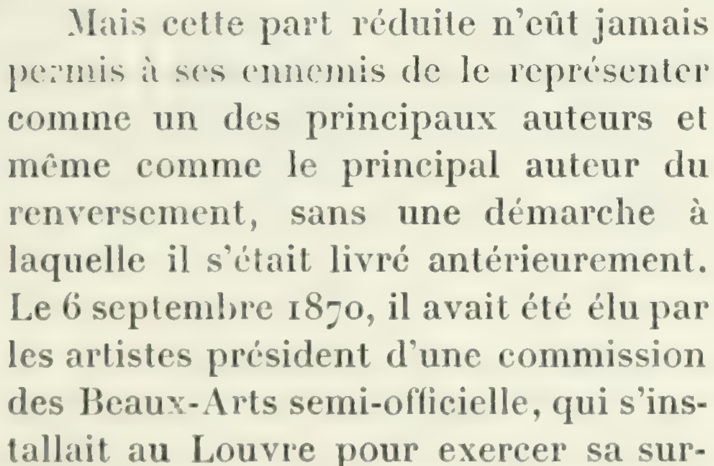
Il ne fut pas élu. Il obtint cependant 50.000 voix, dont il s'enorgueillit. Il resta alors avec ces amis socialistes, qui les lui avaient obtenues, et devenu un de leurs candidats aux élections pour la Commune, y fut élu, par le VIe arrondissement de Paris, le 16 avril 1871.

Il était d'humeur joyeuse, doué de facilité de parole avec ses amis à l'atelier ou à la taverne, mais il était dépourvu de tout entregent, il se trouvait muet lorsqu'il fallait s'adresser à une assemblée, et il devait recourir à une plume amie quand il avait à rédiger un document destiné à la publicité. Dans ces conditions, incapable d'agir sur des hommes réunis pour délibérer, il est demeuré à la Commune sans rôle et sans influence, et s'y est tenu avec la minorité relativement modérée, qualifiée par les violents de girondine.

La Colonne fut renversée le 16 mai, en exécution d'un décret rendu par la Commune le 12 avril, par conséquent avant que Courbet n'en fût membre. Ainsi on ne peut le charger d'une part de responsabilité dans le décret rendu. Cependant, venant faire partie d'un corps à la fois assemblée délibérante et gouvernement, qui poursuivait l'exécution du décret, il demeure de ce fait chargé d'une part de responsabilité, quelque réduite qu'on veuille la juger, dans l'acte du renversement.



COURBET. — Aima follement sa peinture et la colonne Vendôme. Ennemi personnel do Raphaël...Histoire de femmes, sans doute. Toupet hirsute et boursouflé



Mais cette part réduite n'eût jamais permis à ses ennemis de le représenter comme un des principaux auteurs et même comme le principal auteur du renversement, sans une démarche à laquelle il s'était livré antérieurement. Le 6 septembre 1870, il avait été élu par les artistes président d'une commission des Beaux-Arts semi-officielle, qui s'installait au Louvre pour exercer sa surveillance et son contrôle sur les musées. Il avait alors adressé une demande au gouvernement de la Défense Nationale, en qualité de président de cette commission, pour être autorisé à « déboulonner » la colonne de la place Vendôme, au cas où le gouvernement ne voudrait pas se charger lui-même de ce soin. C'est cette combinaison de la demande antérieure

du « déboulonnement » et de la qualité de membre de la Commune au moment du renversement de la Colonne, qui a permis aux ennemis de Courbet d'aller jusqu'à en faire l'auteur principal de l'acte de violence commis.

A mesure qu'on s'éloigne du temps où un grand artiste, un grand écrivain a vécu, les faits de sa vie privée ou publique perdent l'importance qu'ils ont pu avoir aux yeux des contemporains. Ils finissent par être oubliés ou regardés avec indifférence. L'attention se concentre sur les œuvres. C'est ce qui se produit pour Courbet. Maintenant que les luttes des écoles rivales, où la sienne a été mêlée, ont pris fin, que son œuvre est admirée d'un consentement général, on est porté à dire : qu'importe qu'il ait fait partie de la Commune, qu'importe qu'il ait pris ou non telle part à ses actes !

Nous ne prétendons pas décharger Courbet de toute participation à la chute de la Colonne. Lui-même n'a présenté, pour sa défense, qu'un plaidoyer mitigé. Il a toujours reconnu qu'en demandant à « déboulonner » le monument, il avait bien entendu le faire disparaître. Mais les bas-reliefs qui l'entouraient, transportés aux Invalides, y eussent été gardés comme en un lieu convenable. Quant au renversement, tel qu'il a été opéré, il a été l'œuvre, à la Commune, de la majorité des violents, à laquelle il n'appartenait pas.

Nous tenons ce plaidoyer pour juste et nous le recommandons à ceux qui, après avoir reconnu la grandeur de Courbet comme artiste, voudraient encore porter leur attention sur sa courte et banale carrière politique.

Courbet était un Franc-Comtois de haute stature, large d'épaules, d'une grande vigueur et beauté physique, excellent chasseur, excellent nageur. Il possédait une naturelle confiance en sa valeur comme artiste, indifférent sur ce point aux attaques, aux railleries, à la méconnaissance.

Les caricatures dont il était l'objet, à l'occasion des Salons, n'ont pu que lui plaire, en lui montrant l'attention fixée sur lui. S'il eût encore été de ce monde, l'assemblage que l'on donne ici l'aurait certainement amusé. L'amusement qu'il

aurait pu y prendre, nous pensons que le public pourra l'y trouver.

Mais en même temps, une sérieuse remarque viendra à l'esprit. C'est que quelles que soient l'opposition et les railleries que les formes rénovatrices en art verront se produire, elles sauront en tirer une partie même de la force qui, à la longue, leur permettra de triompher.

Théodore DURET.



AVANT-PROPOS

Ces caricatures, ces charges et ces images, que nous avons recueillies, au fur et à mesure de nos recherches, un peu partout (1), *permettent de juger des attaques, souvent violentes, dont Courbet fut l'objet, pendant plus d'un quart de siècle; attaques qui réjouirent ses adversaires et ils étaient nombreux. Rarement un peintre a été bafoué, outragé, vilipendé avec autant d'âpreté.*

Ces charges suggestives qui donnaient satisfaction au goût du public qu'elles représentaient fidèlement, croyons-nous, montreront l'évolution accomplie dans l'opinion.

Un tel ensemble ne peut être présenté pour aucun autre artiste, peintre ou sculpteur, remarquons-le, car on pourrait penser qu'un semblable ouvrage sur Rembrandt, pour choisir un exemple illustre, apporterait des renseignements précieux.

(1) *Nous avons complété notre collection en puisant dans le petit carton laissé par Georges Riat à la Bibliothèque Nationale. A ce propos, nous remercions M. François Courboin, conservateur du Cabinet des Estampes, de sa parfaite obligeance. Nous exprimons aussi notre gratitude à M. Ernest Chapuis; à MM. Poète et Henriot, de l'Institut d'Histoire de la Ville de Paris et enfin à M. Georges Gazier, conservateur de la Bibliothèque Publique de Besançon. Nous leur devons plusieurs pièces incluses dans cet ouvrage.*

Nous ne l'aurons point. Si quelques artistes considérables comme Ingres et Puvis de Chavannes, Delacroix et Manet ont été combattus et ridiculisés dans des dessins burlesques, Corot, longtemps méconnu, n'a pas excité de vives passions. Et il s'en faut qu'on puisse réunir, pour chacun d'eux, une moisson d'attaques graphiques, comparable à celle que nous avons rassemblée sur le Maître d'Ornans. Ce fut à l'époque de Courbet une éclosion, telle qu'on n'en avait encore vue et qu'on n'en verra plus, de dessinateurs de divers poils, qui exercèrent leur verve aux dépens de la peinture réaliste.

Nous avons disposé nos documents selon l'ordre chronologique, ce qui permettra de suivre la carrière artistique de Courbet. En outre, nous estimons que, en dehors du texte et des légendes qui accompagnent les caricatures, des explications complémentaires, aussi sobres que possible, s'imposaient pour établir un lien et conserver à notre travail son unité de signification. Ces notes, nous avons tenté d'en ajuster la forme à l'objet et au fond. Dans la bibliographie, on trouvera nos sources auxquelles nous avons joint nos renseignements personnels.

Pour ce travail, M. Théodore Duret, vieil ami de Courbet, a bien voulu nous écrire une préface et nous faire profiter de ses conseils. Il nous mit en relations avec un éditeur dont il connaissait l'admiration pour la peinture de Courbet : M. Paul Rosenberg.

Une tâche restait à réaliser, l'exécution matérielle du volume. D'un commun accord, elle fut confiée à M. André Marty, dont un nombre respectable de livres d'art n'a cessé de confirmer le talent dans l'estime des bibliophiles.

Charles LÉGER.



COURBET, par Baudelaire

Extrait d'une page de Caricatures par Baudelaire publiée dans un opuscule : Charles Baudelaire, Feli Gautier. *Édition de la Plume*, MCMIII, page 80.

*
* *

Vers 1848, Courbet et Baudelaire étaient en relations très cordiales. Mais qu'y avait-il de commun entre eux ? Le logis seulement que le poète partagea avec le peintre, en des heures d'*impécuniosité*. Est-ce durant leur intimité que Baudelaire esquissa cette caricature de Courbet avec son profil de roi assyrien? On peut le supposer. En tous cas, c'est en 1848 que fut peint le portrait du poète des *Fleurs du Mal* (Musée de Montpellier). Bracquemond, qui a gravé ce portrait à l'eau-forte, l'atteste : « Peint par Courbet, 1848. »

Il convenait de préciser, attendu que Georges Riat, le plus complet des biographes du maître d'Ornans, donne la date de 1853 ou plutôt « vers 1853 ».



L'EXPOSITION DE COURBET A LA RUE DE RIVOLI.

— Voilà un bourgeois qui s'arrête devant mon tableau !... Il n'a pas d'attaques de nerfs . mon exposition est manquée !

LE COURRIER DE PARIS

Album de 60 caricatures,

par Cham.

Le « bourgeois », de l'époque, c'est-à-dire la platitude. Il n'était pas de meilleur diagnostic alors, pour les artistes originaux, voire les rapins, que le jugement d'un bourgeois.

Le Charivari

(2 février 1851)

CROQUIS, par Cham.

Représenter des gens de petite condition, des paysans, des femmes du peuple. Quelle audace! Et montrer cela au Salon! C'était le comble du mauvais goût.



Un homme du monde obligé de s'habiller en paysan pour faire peindre son portrait par M. Courbet.



Le retour du marché, par Courbet, maître peintre.

Rien n'égale l'enthousiasme produit sur le public par les tableaux de Courbet. — Voilà de la *vérité vraie*, sans chic ni ficelles. — On ne sent point là le poncif de l'école, et les absurdes traditions de l'antique. Tout y est naïf, heureux et gai. Courbet avait dix-huit mois quand il a peint ce tableau.

LE JOURNAL POUR RIRE (1851).

Le Salon pour rire

Revue critique et satirique du Salon de peinture de 1850.

Courbet entrait dans la période glorieuse, celle de sa meilleure activité. Ses œuvres, conspuées par les uns — le plus grand nombre — admirées par les autres, firent grand tapage, car elles allaient à l'encontre du goût public. On s'extasiait, à cette époque, devant les toiles de Paul Delaroche. Champfleury, l'ami de la première heure, exultait, et, dès ce moment, commençait à poindre à l'horizon de la critique, l'appellation de « réaliste » ou de « réalisme » qui équivalait à une injure.

Ici, c'est *Le Retour du Marché* ou plutôt *Les Paysans de Flagey revenant de la foire* qui est ridiculisé.

Le Charivari (1851).

CROQUIS, PAR CHAM.

Il y a quelque chose de plus pénible que cette caricature, quand on sait que *Les Casseurs de pierres*, le premier des chefs-d'œuvre de la peinture de plein air, pouvait avoir sa place au Louvre. C'est le musée de Dresde qui s'est rendu acquéreur de cette toile, en 1904.



Les Casseurs de pierre. D. 1362

M. Courbet ayant observé que les peintres ses confrères avaient eu jusqu'alors la coutume de mettre les jambes dans les culottes qu'ils avaient à peindre, a cru devoir s'affranchir de cette routine. — Un pareil trait de génie est au-dessus de tout éloge.



EXPOSITION DE PEINTURE EN 1852.

M. Courbet ayant fait école, on ne trouvera en 1852, en fait de peintures, rien que des tableaux représentant des paysans.



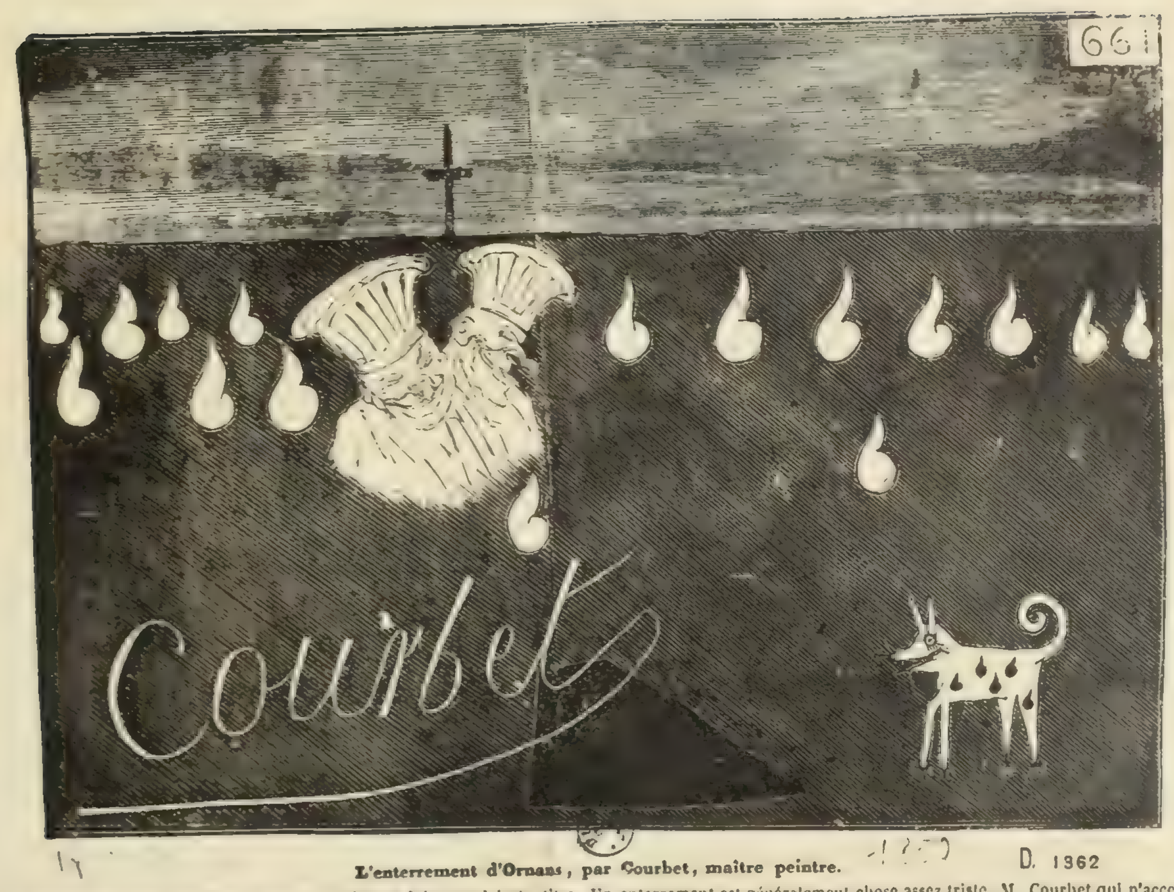
Aspect qu'a failli avoir la promenade de Longchamps par suite de l'influence des tableaux de M. Courbet.

Le Charivari (20 avril 1851).

Le Charivari (7 avril 1851).

CROQUIS, PAR CHAM.

Les Casseurs de pierres, voilà une toile qui fut difficile à digérer!



D. 1362

L'enterrement d'Ornans, par Courbet, maître peintre.

Cette toile est celle que l'on remarque le plus au Salon, et à juste titre. Un enterrement est généralement chose assez triste. M. Courbet qui n'accepte point les traditions vermoulues, et ne marche pas dans les sentiers battus, a combiné son enterrement de telle sorte qu'on est pris d'une gaieté folle en le regardant. — C'est là un trait de génie.

L'ENTERREMENT D'ORNANS (1851)

PAR COURBET, maître peintre.

Voici, peut-être, la note la plus spirituelle sur l'*Enterrement*, objet de plaisanterie au Salon de 1850-51.

— Bon Dieu ! que c'est laid, s'écrie chacun en se sauvant. — Hola ! Hola ! messieurs, clamait un critique, c'est à se tordre de rire. » Et Ph. de Chennevières, inspecteur des musées, qui devait être appelé à la conservation du Luxembourg et nommé ensuite directeur des Beaux-Arts, insistait, ajoutant que l'*Enterrement* est une « caricature ignoble et impie... »

Voyons donc la correspondance de Courbet. Voici une lettre du peintre adressée à Champfleury :

« Ici (à Ornans) les modèles sont à bon marché, tout le monde voudrait être de l'*Enterrement*. Jamais je ne les satisferai tous ; je me ferai bien des ennemis. Ont déjà posé le maire qui pèse 400, le curé, le juge de paix, le porte-croix, le notaire, l'adjoint, mes amis, mon père, les enfants de chœur, deux vieux de la Révolution de 93 avec leurs habits du temps, un chien, le mort et ses porteurs, les bedeaux (un des bedeaux a un nez comme une cerise, mais gros en proportion et de cinq pouces de longueur), mes sœurs et deux autres femmes aussi... Seulement, je croyais me passer des deux chantres de la paroisse, il n'y a pas moyen ; on est venu m'avertir qu'ils étaient vexés, qu'il n'y avait plus qu'eux qui ne fussent pas tirés. Ils se plaignent vivement, disant qu'ils ne m'avaient jamais fait de mal et qu'ils ne méritaient pas un affront semblable. »



Un tableau inédit de M. Courbet.

Les relations étendues qu'entretient le *Journal pour rire*, nous ont mis à même de donner à nos abonnés une idée de cette magnifique toile, chef-d'œuvre de Courbet. — C'est M. Masson, le premier bras de France, qui en est l'heureux possesseur ; il promène ce tableau par toutes les villes et bourgades, et fait, dit-on, par ce moyen, des recettes admirables. — C'est pour cela probablement que ce chef-d'œuvre n'a pu figurer cette année au Salon de peinture.

NOTA. — On nous apprend que le président a fait de nombreuses commandes à M. Courbet. Nous comprenons à merveille cette tactique. Un homme comme M. Courbet, s'il se lançait dans la caricature politique, serait évidemment des plus redoutables.

UN TABLEAU INÉDIT DE COURBET. — *Journal pour Rire* (1851).

On lit dans l'ouvrage de Riat : « Courbet pensait achever, en cet été, une grande toile intitulée *Le Départ des pompiers*, dont Proudhon avait dû lui suggérer l'idée dès la fin de 1851 : il s'agissait de peindre ces humbles, réveillés en sursaut et se hâtant de s'équiper pour courir à l'incendie. L'artiste commença son tableau dans une grande salle de la caserne, mise gracieusement à sa disposition par le commandant, qui poussa la complaisance jusqu'à sonner l'alarme, une nuit, pour donner à Courbet le spectacle vrai de la scène.

Mais, après le coup d'État, ordre arriva de supprimer toutes ces faveurs ; même un lieutenant, qui s'était lié avec le peintre, fut accusé d'avoir engagé ses hommes à lancer du vitriol sur les maisons, et condamné à la déportation. La toile revint à l'atelier de Courbet, qui la roula stoïquement : ses héritiers la donnèrent à la ville de Paris. »

Le Charivari

(4 mai 1851)

REVUE COMIQUE DE LA SEMAINE.

PAR

CHAM.

Le Retour de la Foire motivait certainement cette récompense...



Récompense décernée à M. Courbet par le jury de peinture.



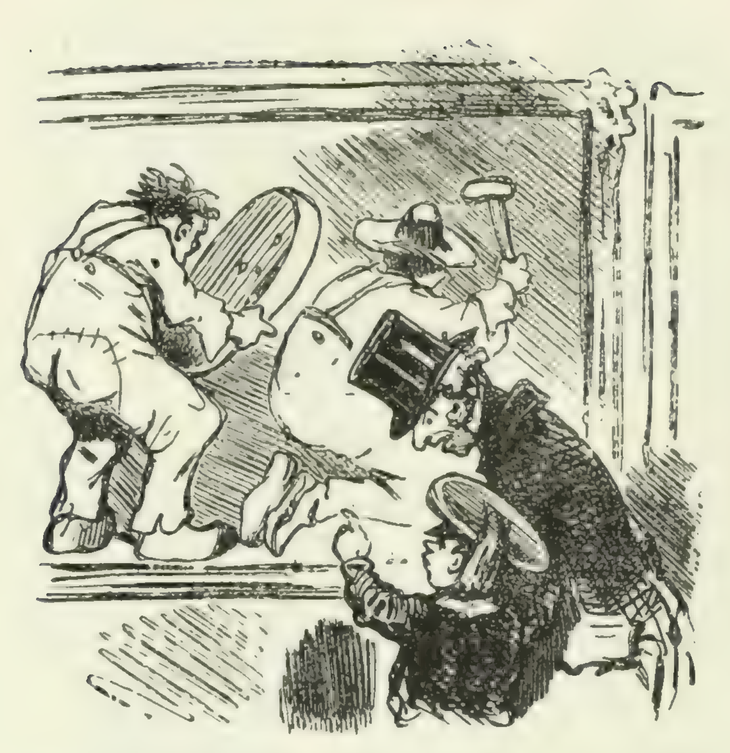
Londres, devant avoir une exposition de peinture universelle, on établit un cordon de sentinelles sur toutes les côtes pour empêcher le débarquement des tableaux de M. Courbet.

Le Charivari

(7 mai 1851)

CROQUIS, PAR CHAM.

Ce n'est pas à Londres que furent exposés les tableaux de Courbet, mais à Bruxelles, où ils obtinrent un joli succès, surtout auprès de jeunes artistes belges dont plusieurs furent gagnés à la cause réaliste.



— Pourquoi donc, papa, qu'on appelle ça de la peinture socialiste?
— Parbleu! parce qu'au lieu d'être de la peinture riche, c'est de la pauvre peinture!...



M. Courbet consultant un croque-mort sur son tableau d'un enterrement breton.

CROQUIS, PAR CHAM (1851).

Peinture socialiste! A cette époque Courbet ne songeait point à la politique. Il entendait réformer l'art et non la société. La correspondance du peintre le prouve. Mais P.-J. Proudhon voulut absolument que ce tableau des *Casseurs de pierres* fût une œuvre sociale. Et Courbet fut qualifié du titre de chef de bandes socialistes.

Champfleury s'exclamait : « Il n'y a pas l'ombre de socialisme dans *L'Enterrement à Ornans* et il ne suffit pas de peindre des *Casseurs de pierres* pour me montrer un vif désir d'améliorer le sort des classes ouvrières. »

Le Charivari

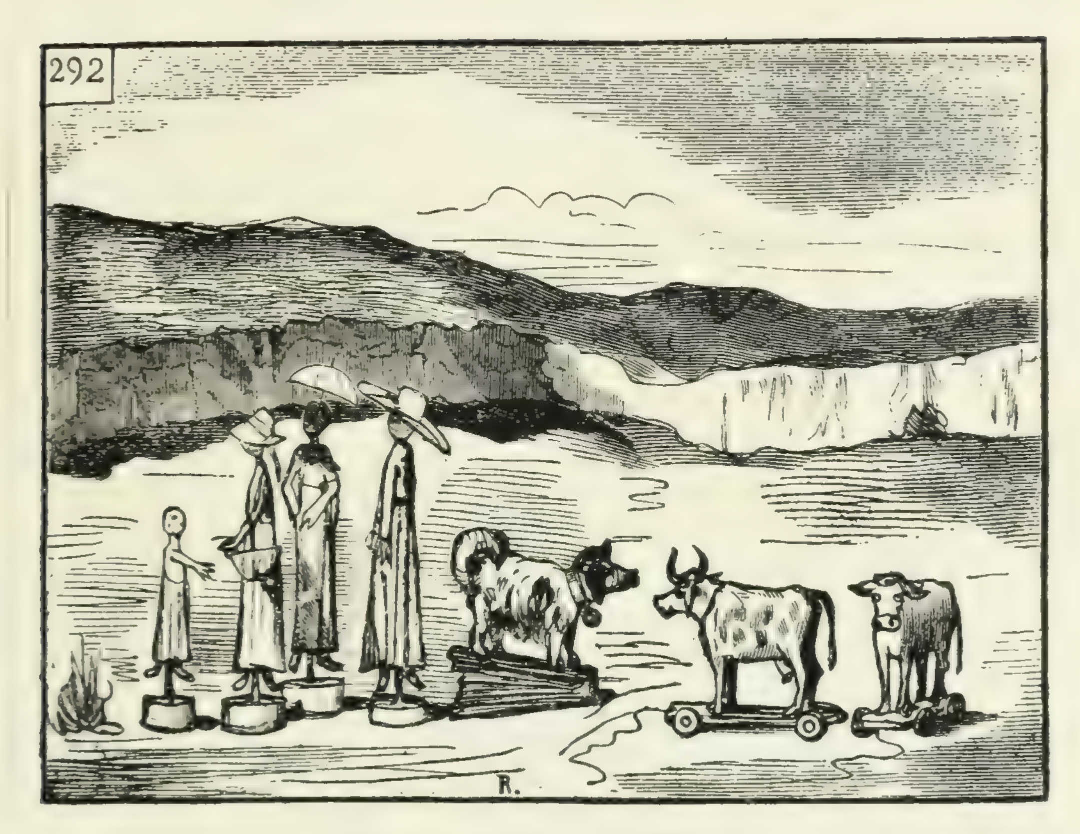
(1851)

CROQUIS, PAR CHAM.

Cham revient à la charge. A coup sûr, c'est devant *L'Enterrement à Ornans* que ce vieux « briscard » recule épouvanté.



— Voilà pourtant un zouave qui a vu des horreurs dans sa vie sans sourciller !



Les demoiselles de Village.

M. Courbet, en profond observateur, a voulu prouver que les demoiselles de village sont *fichues comme quatre sous,* il les a représentées en poupées de la foire et comme, dans ce monde à part, les animaux sont plus petits que les personnages, il a maintenu les proportions.... de la foire. On dit que ce tableau a été acheté 5,000 fr. par M. de Morny, nous en faisons compliment à M. Courbet.



Les demoiselles de Village.

M. Courbet, en profond observateur, a voulu prouver que les demoiselles de village sont *fichues comme quatre sous*, il les a représentées en poupées de la foire et comme, dans ce monde à part, les animaux sont plus petits que les personnages, il a maintenu les proportions.... de la foire. On dit que ce tableau a été acheté 5,000 fr. par M. de Morny, nous en faisons compliment à M. Courbet.

Le Journal pour Rire (16 avril 1852).

COULEUR DU SALON DE 1852

OU LE SALON DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL

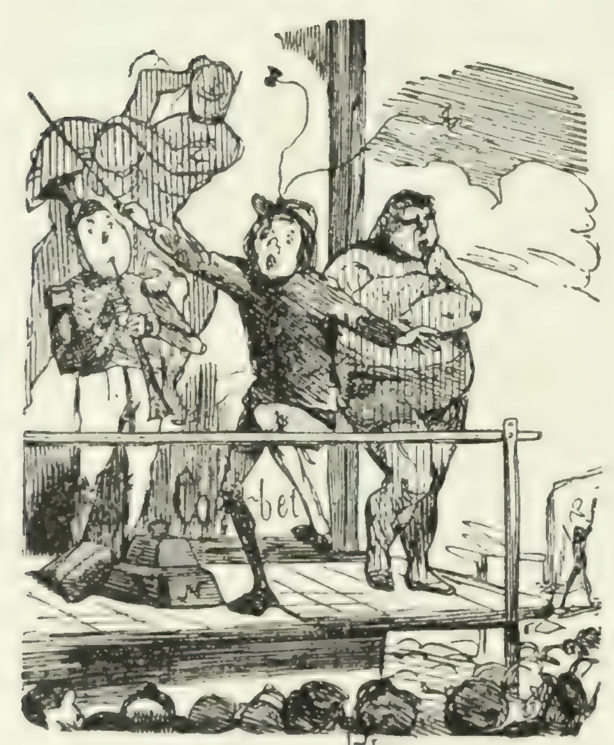
Les Demoiselles de village valurent a l'auteur un concert de railleries. Bertall ne fut point parmi les plus spirituels. Il n'a pas considéré le magnifique paysage comtois qui sert de cadre aux demoiselles de village, portrait des sœurs de Courbet... Les Américains l'ont acheté depuis.



— Si tu n'es pas sage, prends garde! je vais dire à Courbet de t'emporter!...



Oh! maman, vois donc ces beaux courbet! Achète m'en! Quatre pour un sou!



Qui est-ce qui demandait donc à quoi pouvait servir la peinture de M. Courbet!

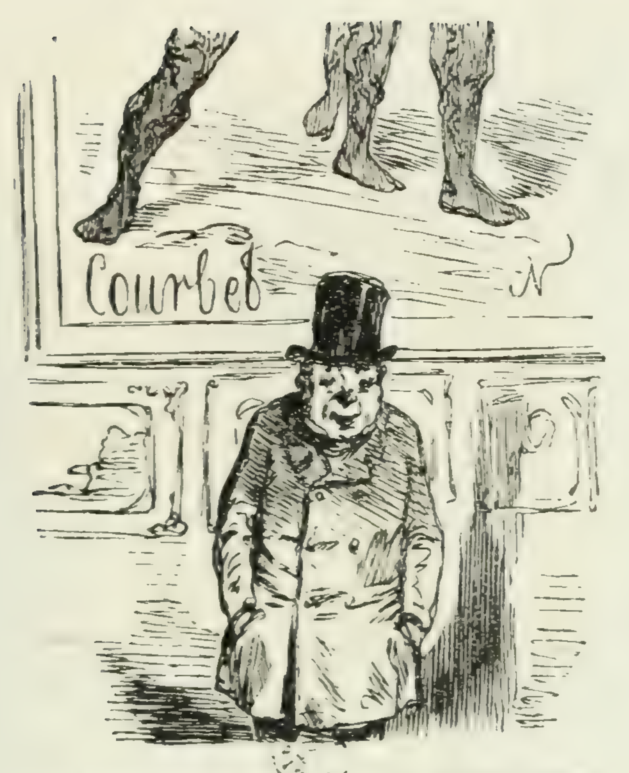
Journal pour Rire (1853).

REVUE
DU DEUXIÈME TRIMESTRE DE 1853,

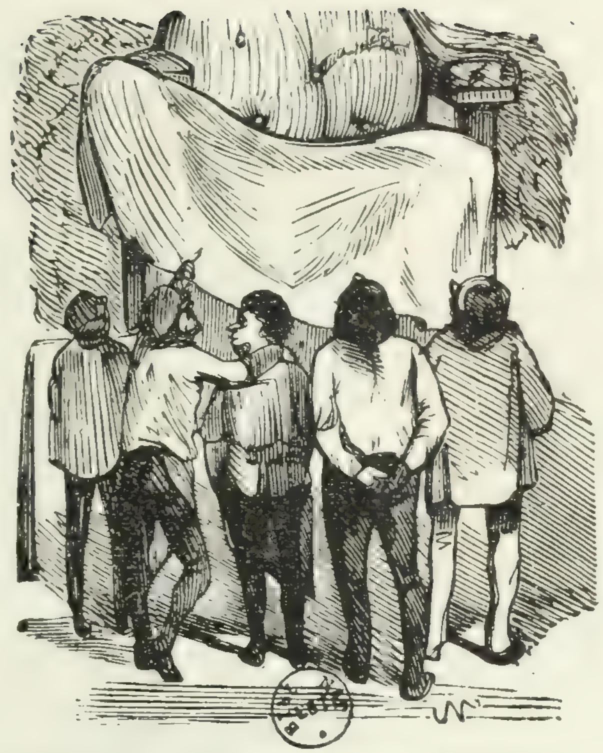
PAR NADAR.

Les œuvres du peintre, tout comme sa personne, étaient un objet de répulsion, d'horreur pour le public qui ne connaissait pas Courbet. Nadar, ami du peintre, interprétait le sentiment des philistins.

Dans la dernière de ces vignettes l'on aperçoit, au second plan, sur l'estrade d'une baraque, une enseigne, allusion très transparente à la toile de Courbet, *Lutteurs*, exposée au Salon de 1853.



— Des lutteurs avec des varices comme ça ! Molière a bien raison : La peste soit de *la varice* et des MM. Courbet !



Modèle de *bergère* capitonée à l'usage de MM. les apprentis tapissiers. COURBET *fecit*.

(1853)

CROQUIS, PAR NADAR.

Les Baigneuses font les frais des deux derniers croquis de Nadar: car le public, devant ces plantureuses nudités, jeta les hauts cris. On sait que l'une des baigneuses, la plus en vue, tourne le dos au spectateur.

Delécluze peintre (élève de David), qui abandonna le pinceau pour écrire sur les arts, disait en parlant d'une des baigneuses : « Cette créature est telle, qu'un crocodile n'en voudrait pas pour la manger. »



Mais maintenant que M. Courbet nous a fait voir sa lune, que diable pourra-t-il nous montrer l'année prochaine!



La Fileuse de Courbet.

— Pendant que Courbet la peignait, on voit bien qu'elle ne se peignait gué
—Quand elle se réveillera, ça ne lui ferait pas de mal de filer au bain a

(1853)

La Fileuse endormie figurait avec les *Lutteurs* et les *Baigneuses* aux Menus-Plaisirs, où se tenait le Salon de 1853.

Courbet, endoctriné par P.-J. Proudhon, se vantait de faire penser les pierres.

— Eh bien! fit Proudhon, en désignant la *Fileuse*, qu'est-ce que cela pense?

— C'est une prolétaire!



La terrible Savoyarde, par Courbet.

Cette terrible Savoyarde propose 500 francs et un caleçon d'honneur à celui qui pourra la *tomber* : on offre de parier qu'elle tombera M. Courbet dit le *Rempart d'Ornans*, le même dont les épaules n'ont pas encore touché la terre.

Nos éloges sont dus à cette suave composition. La femme courbée, amie de **la terrible Savoyarde, est aussi un chef-d'œuvre, et nous paraît résumer les tendances poétiques de l'auteur.**



(1853)

« Voici l'art libre, cette toile m'appartient », s'écria un amateur courageux, Alfred Bruyas, qui, visitant l'Exposition de 1853, s'arrêta longuement devant les *Baigneuses*, dont le modelé et le coloris l'enthousiasmaient.

L'Impératrice Eugénie vint au Salon. Elle admira, comme il convenait, le *Marché aux Chevaux* de Rosa Bonheur, et on lui avait fait observer la fidélité avec laquelle l'artiste avait su rendre la plus belle de nos races, la race percheronne. Arrivée devant les *Baigneuses*, l'Impératrice ne put retenir un cri de surprise.

— Est-ce aussi une Percheronne fit-elle ?

REVUE DU SALON DE 1853, PAR CHAM.

(Album du *Charivari*)



UNE BAIGNEUSE, PAR M. COURBET

Femme de 45 ans sur le point de se laver pour la première fois de sa vie, dans l'espoir d'apporter un soulagement à ses varices.



LA FILEUSE, PAR M. COURBET.

La fraîcheur de cette villageoise tend à nous prouver que la malpropreté n'est pas aussi nuisible à la santé qu'on le croit généralement en société.



Un monsieur ayant eu l'imprudence d'entrer sans précaution dans l'atelier de M. Courbet est asphyxié par sa palette.



M. Courbet ayant, juste au moment de l'exposition, un démêlé avec ses modèles, ce qui compromet furieusement sa toile.

Le Charivari
(Mars 1855)

A PROPOS
DE LA PROCHAINE
EXPOSITION

CROQUIS, PAR CHAM.

Le Retour de la Foire ne devait pas être exposé au Palais de l'Industrie, où eut lieu le Salon de 1855. D'ailleurs, les membres du jury, selon Courbet, déclaraient qu'il fallait arrêter à tout prix ses tendances picturales, qui étaient désastreuses pour l'art français.

Le Charivari (1855)

A PROPOS
DE L'EXPOSITION

CROQUIS, PAR CHAM.

Onze tableaux de Courbet furent acceptés par le jury de l'Exposition universelle de 1855 : ce qui nécessite les secours prodigués par les gardiens du Salon aux membres du jury. Cependant *L'Atelier* et *L'Enterrement* étaient refusés.



Etat alarmant dans lequel se sont trouvés plusieurs membres du jury après être restés quelques instans sous l'influence de la peinture de M. Courbet.

Théodore de Banville consacra une de ses « Odes Funambulesques » au tableau *La Rencontre.* C'est de la caricature en vers.

En octobre dernier, j'errais dans la campagne
Jugez l'impression que je dus en avoir :
Telle qu'une négresse âgée avec son pagne,
Ce jour-là, la nature était horrible à voir.

. . . . , ...

Moi, saisi de douleur, je m'écriai : « Cybèle !
« Ouvrière qui fais la farine et le vin !
« Toi que j'ai vue hier si puissante et si belle,
« Qui t'a tordue ainsi, nourrice au flanc divin ? »

. . . .

La déesse entendant que je criais à l'aide,
Fut touchée, et voici comme elle me parla :
« Ami, si tu me vois à ce point triste et laide,
« C'est que Monsieur Courbet vient de passer par là ! »

. . . .

Et les saules bossus, plus mornes et plus graves
Que feu les écrivains du *Journal de Trévoux*,
Chantaient en chœur avec des gestes de burgraves :
« Bonjour, Monsieur Courbet ! Comment vous portez-vous ? »

Une voix au lointain, de joie et d'orgueil pleine,
Faisait pleurer le cerf, ce paisible animal,
Et répondait, mêlée aux brises de la plaine :
« Merci ! Bien le bonjour, cela ne va pas mal...

Tournant de ce côté mes yeux, — en diligence,
Je vis à l'horizon ce groupe essentiel :
Courbet qui remontait dans une diligence,
Et sa barbe pointue escaladant le ciel !

. . . .

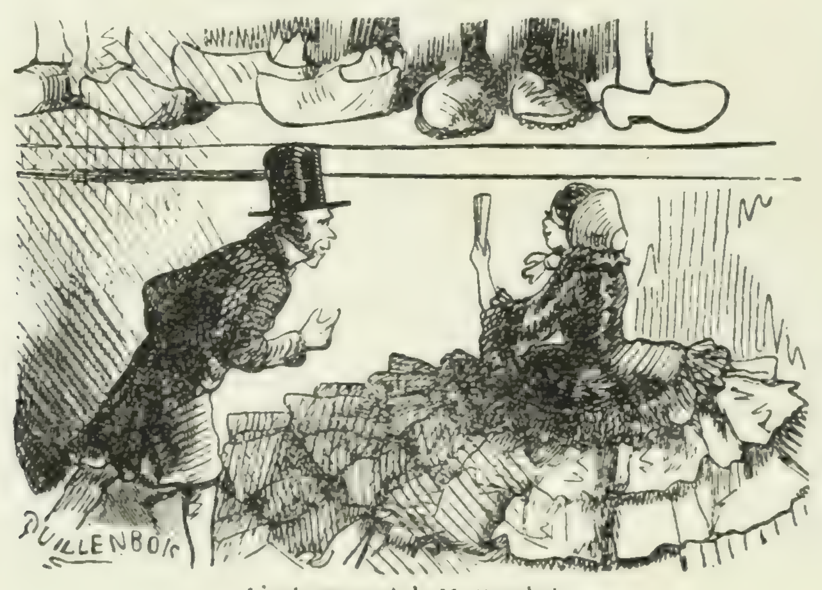


Le Charivari (8 juin 1855)

L'EXPOSITION UNIVERSELLE, par Daumier.



M. Courbet dans toute la gloire de sa propre individualité, allégorie réelle déterminant une phase de sa vie artistique. (Voir le programme, où il prouve victorieusement qu'il n'a jamais eu de maître... de perspective.



L'enterrement de M. Courbet.

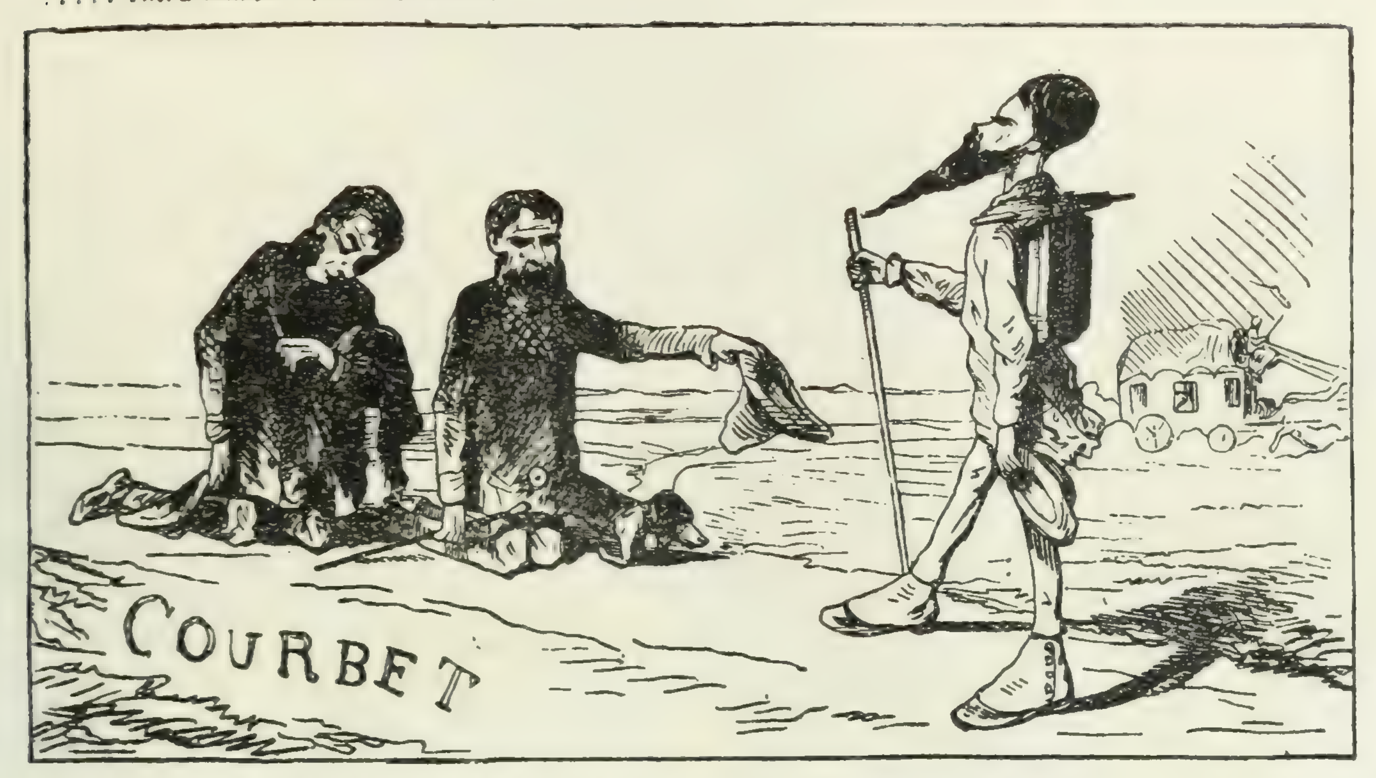
L'Illustration (21 juillet 1855).

LA PEINTURE RÉALISTE DE M. COURBET, PAR QUILLENBOIS (1).

L'Atelier, *L'Enterrement à Ornans* refusés ! Courbet bondit sous le coup et il se décide à faire une exposition particulière à Paris. Le 28 juin 1855 commençait l'*Exhibition de 40 tableaux* de l'artiste, 7, avenue Montaigne. Le franc d'entrée tombait à cinquante centimes, quelques jours après l'ouverture. La tentative fit fiasco. Courbet ne rentra pas dans les frais que lui avait coûté la construction de sa « baraque ».

(1) Quillenbois, pseudonyme du comte de Sarcus, que son infirmité condamnait à marcher avec des béquilles.

..... *Intra muros peccatur et extra.*



L'adoration de M. Courbet, imitation réaliste de l'adoration des Mages.



Une Espagnole en cuir de Russie.



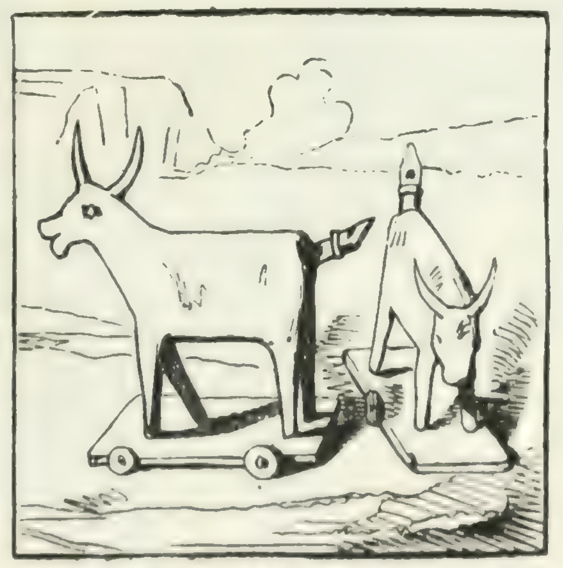
Une fileuse qui ne s'est jamais débarbouillée.



[illegible]



Les terres à M. Courbet.



Les vaches à M. Courbet.

L'Illustration (21 juillet 1855).

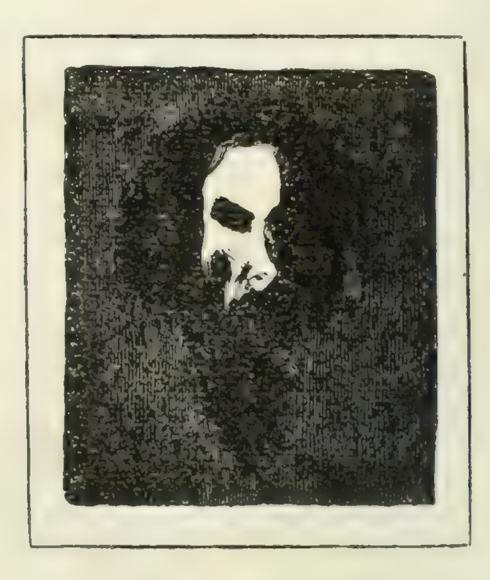
LA PEINTURE RÉALISTE DE M. COURBET, PAR QUILLENBOIS *(suite)*.



M. Courbet blessé.



Réapparition de la Vénus
du Bas-Rhin.



M. Courbet de face.



M. Courbet enrhumé.



Lutte entre les adorateurs
de la Vénus



M. Courbet chantant sa gloire.

L'Illustration (21 juillet 1855).

LA PEINTURE RÉALISTE DE M. COURBET, PAR QUILLENBOIS *(suite)*.

Le Charivari (1855).

COMBAT DES ÉCOLES, PAR DAUMIER.

Combat des écoles. _ L'Idéalisme et le Réalisme.

(1855)

LES CRIBLEUSES DE BLÉ

Ce tableau (Exposition universelle de 1855), peint en pleine lumière et en tons clairs, que l'on peut admirer aujourd'hui au Musée de Nantes, fut accueilli avec une indulgence relative.



D. 1362

Une jeune fille travaillant avec tant de zèle dans une grange qu'elle n'a pas encore pu trouver une seule minute pour se livrer à quelques soins de propreté.



A L'EXPOSITION.

Leçon de politesse donnée par M. Courbet à deux bourgeois. A la vue de M. Courbet, les bourgeois n'ôtent que leurs chapeaux. A la vue des bourgeois, M. Courbet ôte son chapeau, sa veste et son gilet.

(1855).

A L'EXPOSITION,

PAR CHAM.

La Rencontre, tableau qu'on surnomma *La Fortune saluant le Génie* et encore *Bonjour, monsieur Courbet!*

— Bonjour monsieur Courbet! — C'était alors le mot à la mode dans les ateliers, quand on voulait se moquer du maître dont la peinture et l'opinion avancées avaient épouvanté la critique.

Dans une lettre à entête de la *Commission impériale de l'Exposition universelle, Beaux-Arts* (avenue Montaigne), nous avons trouvé cette note anonyme :

M. de Tauzia est prié de ne pas oublier dans la revue du Salon qu'il destine au *Journal des Débats*, le tableau suivant :

Le second tableau exposé par M. Courbet est intitulé *La Rencontre*, rencontre toute pacifique d'ailleurs dans laquelle on s'aborde le chapeau et non l'épée à la main. M. Courbet s'y est représenté lui-même errant dans la campagne; deux messieurs très polis le reconnaissent et se découvrent devant lui. L'auteur a choisi le moment où il ne rend pas le salut. Est-ce une ironie, est-ce une manifestation? M. Courbet, fatigué des marques de déférence que ne cessent de lui prodiguer les personnes bien mises, a-t-il voulu indiquer, par une fine allégorie, qu'il n'entendait pas rendre plus longtemps le chapeau au simple promeneur, victime de la célébrité de l'artiste, et qu'il resterait étranger à toute marque d'admiration?

Cette interprétation n'a rien de téméraire, car les deux messieurs que M. Courbet a courbés devant lui, le disent incontestablement, sur un air connu :

As-tu vu la binette,
La binette, nette, nette,
As-tu vu la binette,
La binette au grand Courbet ?



Vue de Roquefort, par Courbet.

Personne ne saurait persiller le fromage avec plus de goût que notre grand Courbet. La tranche de fromage est tout un poëme.



Vue de Roquefort, par Courbet.

Personne ne saurait persiller le fromage avec plus de goût que notre grand Courbet. La tranche de fromage est tout un poëme.

Le Journal pour Rire

(3 Novembre 1855)

LE SALON DÉPEINT ET DESSINÉ, PAR BERTALL.

L'année précédente, en 1854, Courbet avait peint ses premières marines pendant son séjour dans le Midi de la France à Palavas, auprès de son mécène Alfred Bruyas.

Le Charivari (1855)

A PROPOS
DE L'EXPOSITION

CROQUIS, PAR CHAM.

Inspiré, sans doute, par Victor Fournel qui qualifia la peinture de Courbet de « peinture d'Auvergnat ».



— Mochieu Courbet, ch' sommes bien contcnt; je me sentirons plus à notre aise chez vous! Paraît que vous venions d'avoir une *veste*... ça fait que nous aurons chacun la nôtre!



M. Proudhon travaillant désormais aux tableaux anti-religieux de M. Courbet.

Le Charivari (1855)

A PROPOS
DE L'EXPOSITION

CROQUIS, PAR CHAM.

Cham ne se lassait pas. Cette fois, il réunit les deux Franc-Comtois qui procédèrent de la même manière, pour s'imposer à l'attention du public, l'un dans les arts, l'autre dans la politique.



A la fin de son Exposition universelle, Courbet se décerne à lui-même quelques récompenses bien méritées, en présence d'une multitude choisie, composée de M. Bruyas et son chien.

Journal Amusant (12 janvier 1856).

LES DESSUS DU PANIER, DESSINÉS PAR BERTALL,

APRÈS L'EXPOSITION DE 1855.

Bertall passe en revue un grand nombre d'artistes. Il les met dans des paniers et les plus connus occupent les dessus. Ingres trône en roi sur le panier de la ligne. Il domine Flandrin, Chenavard et autres, armé d'un crayon et regarde dédaigneusement du côté de la couleur où Delacroix le nargue, muni de son pinceau rouge, en compagnie de Decamps, de Léon Cogniet, de Diaz. Nous voyons encore le panier de la marée, le panier du paysage, etc... Dans une petite corbeille discrète, on distingue mal Courbet. Le crayon de Bertall serait donc las de charger contre le peintre ? Ne le croyez point, et pour la bonne bouche, il clôt son « Exposition universelle » par une vignette qui représente Courbet se décernant à lui-même une couronne de lauriers.

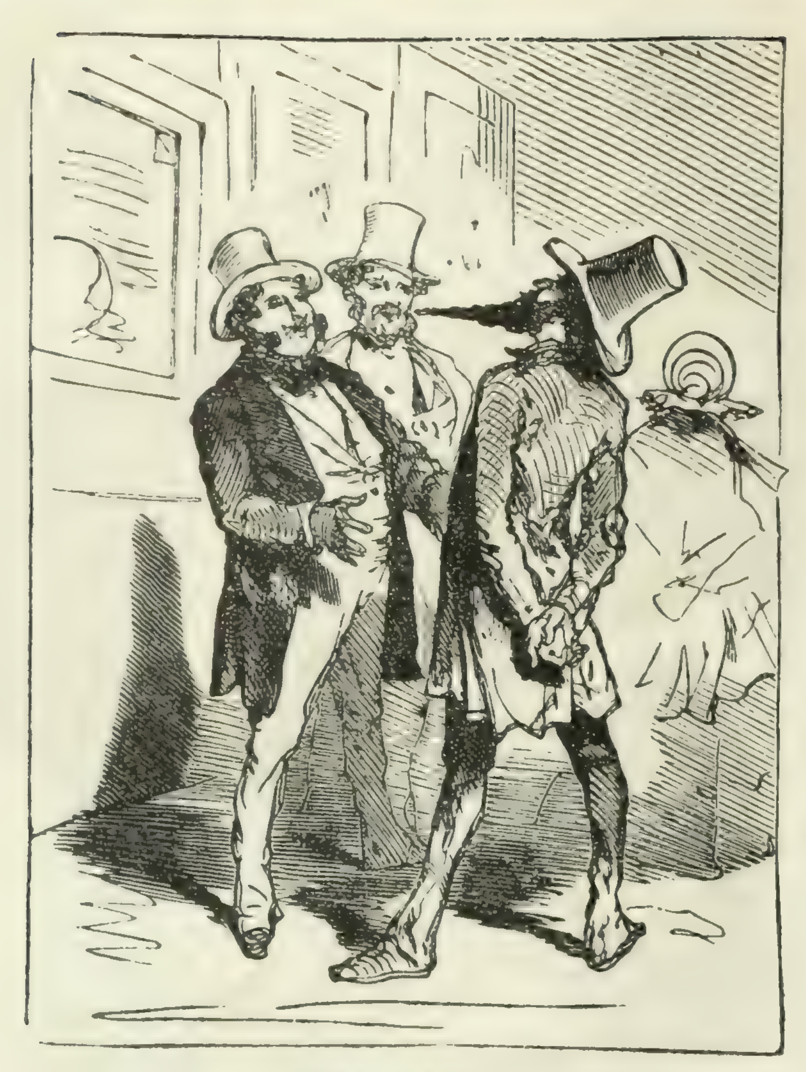


Tableau inédit.

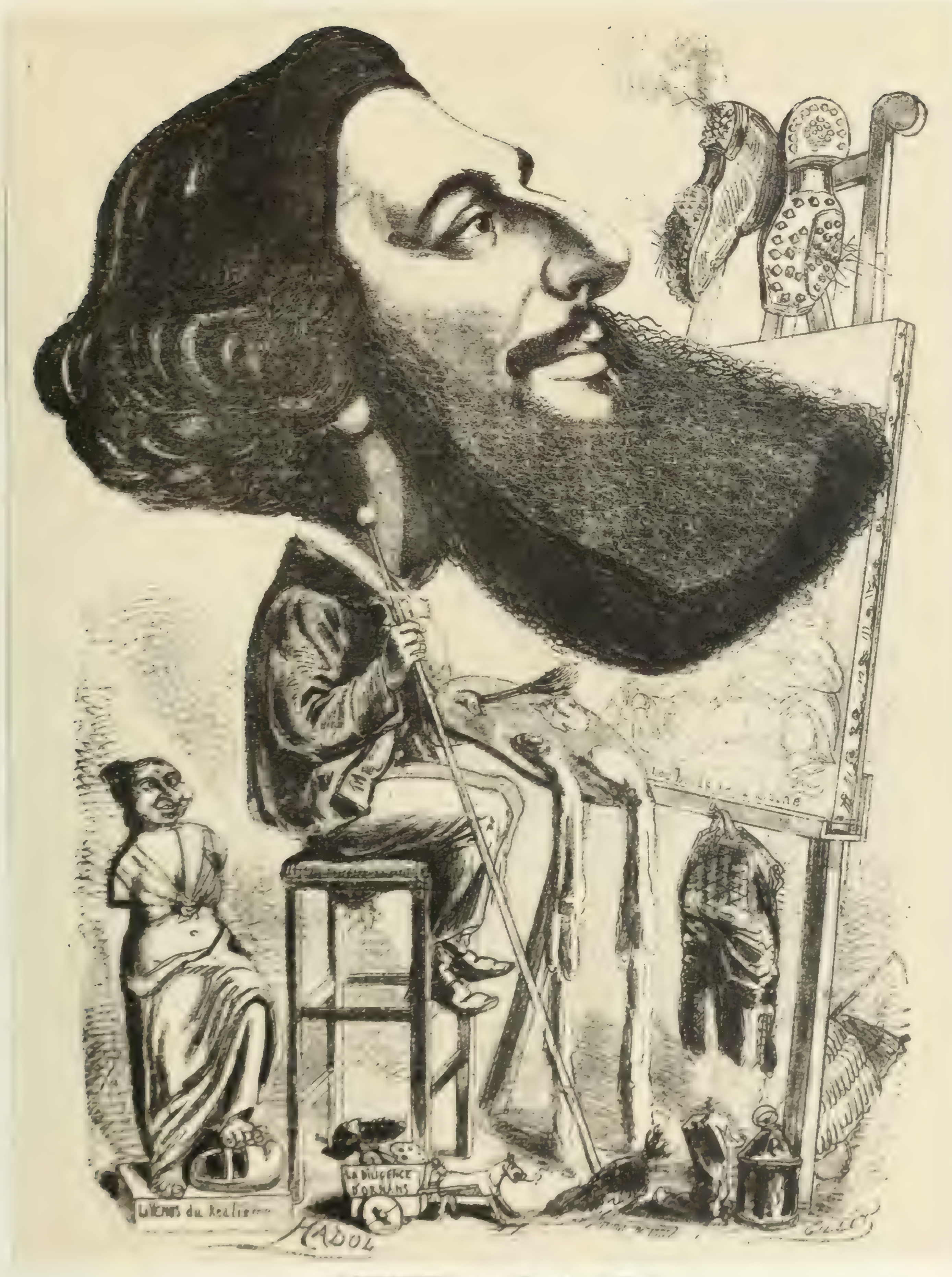
— Mais, mon cher Courbet, et Raphaël, et la *Vierge à la chaise*, qu'en dites-vous?...
— Raphaël, Raphaë...., c'est gentil ! mais vous verrez ma *Vierge au cochon*.

Journal Amusant (15 août 1857).

LE SALON DE 1857, DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.

La Vierge au cochon? C'est une moquerie ! On sait que Ingres exerçait alors la dictature de l'art français ; qu'il enseigna « à voir et à copier la nature à l'aide des anciens et de Raphaël », de Raphaël surtout, qui fut l'admiration de toute sa vie. Dès l'âge de douze ans, une copie de la *Vierge à la chaise* — rapportée d'Italie — « fit tomber le voile de ses yeux ; Raphaël lui était révélé ; il fondit en larmes »... d'après ce que nous a rapporté Th. Silvestre.

Courbet, lui, ne tombait pas en pâmoison devant les œuvres de Raphaël, et encore moins devant la peinture d'Ingres.



COURBET, PAR HADOL (1857).

Au Salon de 1857 était exposé : *Les Demoiselles des bords de la Seine*, ce chef-d'œuvre qui entendit tant de bêtises et subit tant d'injures. C'est à propos de ce nouveau « scandale » d'autres dirent « défi » que le dessinateur Hadol exécuta cette lithographie tandis que les critiques de l'art officiel accolaient à Courbet des épithètes cinglantes : glorificateur du laid, peintre d'enseignes. Maxime du Camp assurait ceci : « Il ne sait (Courbet) ni chercher, ni composer, ni interpréter ; il peint des tableaux comme on cire des bottes. »



11937

Portrait véridique de saint Courbet, peintre et martyr.



11936

M. Courbet dans son atelier.

Petit Journal pour Rire

(N° 85)

PETITE REVUE DU MOMENT,

PAR NADAR.

Zacharie Astruc, peintre et sculpteur, se fait le porte-parole de quelques jeunes artistes dans son *Récit douloureux du Salon de 1859*. Il s'agit de Courbet ; écoutons-le :

« Il fut l'objet des plus misérables invectives littéraires et autres ; on le dénigra, il fut raillé, on le déclara trivial, bas, homme de grosse matière.... ; sa pensée fut associée à toutes les monstruosités d'une palette cynique et plate... L'abandon et la rage idiote qui pèsent sur lui, en ce moment, sont des crimes d'art, de raison, d'intelligence, — ajoutons encore, quoique cela importe peu, de justice. Je ne connais pas de *récit plus douloureux* à offrir à mes contemporains, et je le raconte avec toute l'indignation d'un esprit que la vérité seule peut toucher. »



Journal Amusant (11 décembre 1858)

« LES CONTEMPORAINS DE NADAR ». — « COURBET », PAR NADAR.

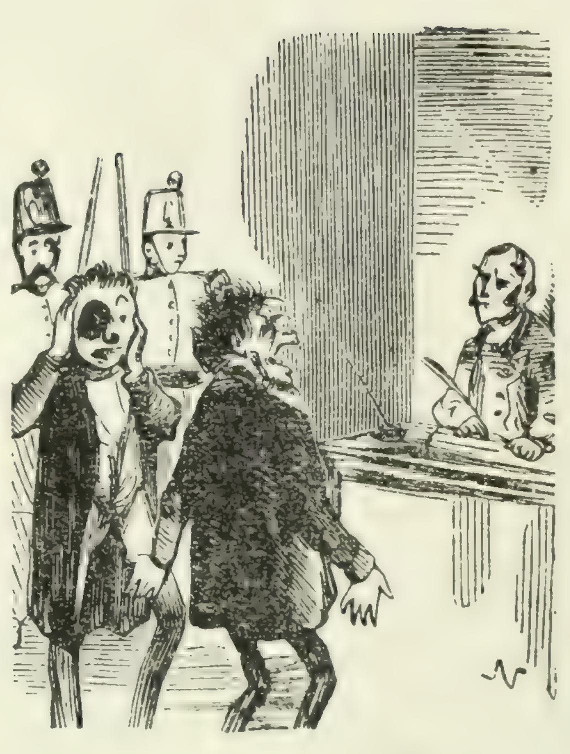
Dans ce *Journal Amusant*, Nadar disait à Courbet :

« ... Tu t'es intitulé, par ta grâce et par la volonté de ton Suffrage Universel, *Maître Peintre*, — et tu as eu raison. Tu es à peu près le seul en effet aujourd'hui qui saches son métier, et ce n'est pas un mince éloge par les coloristes qui courent et dans un art qui a besoin d'abord, comme toute plastique, des procédés matériels. Tu n'es pas un apprenti, ni un homme de « chic », ni un tricheur. C'est en pleine pâte que tu travailles : tu gâches et plaques hardiment tes tons en épaisseurs, et ce n'est pas toi qui te moquerais de ton public avec les frottis gris perle et les glacis vert sur rose, si chers à M. Thomas Couture. — Une bonne école pour ce garçon-là, ton atelier, ami Courbet ! — Tu sais enfin que la peinture doit durer plus d'un jour, et tu travailles en conséquence, comme un Maître-Peintre savant et consciencieux que tu es. »



11938

M. Courbet dans le monde.



11942

— Dame ! m'sieu l' commissaire, y m'a appelé *Courbet*, et vous comprenez qu' c'est pas des jolis p'tits noms d'oiseau ça !

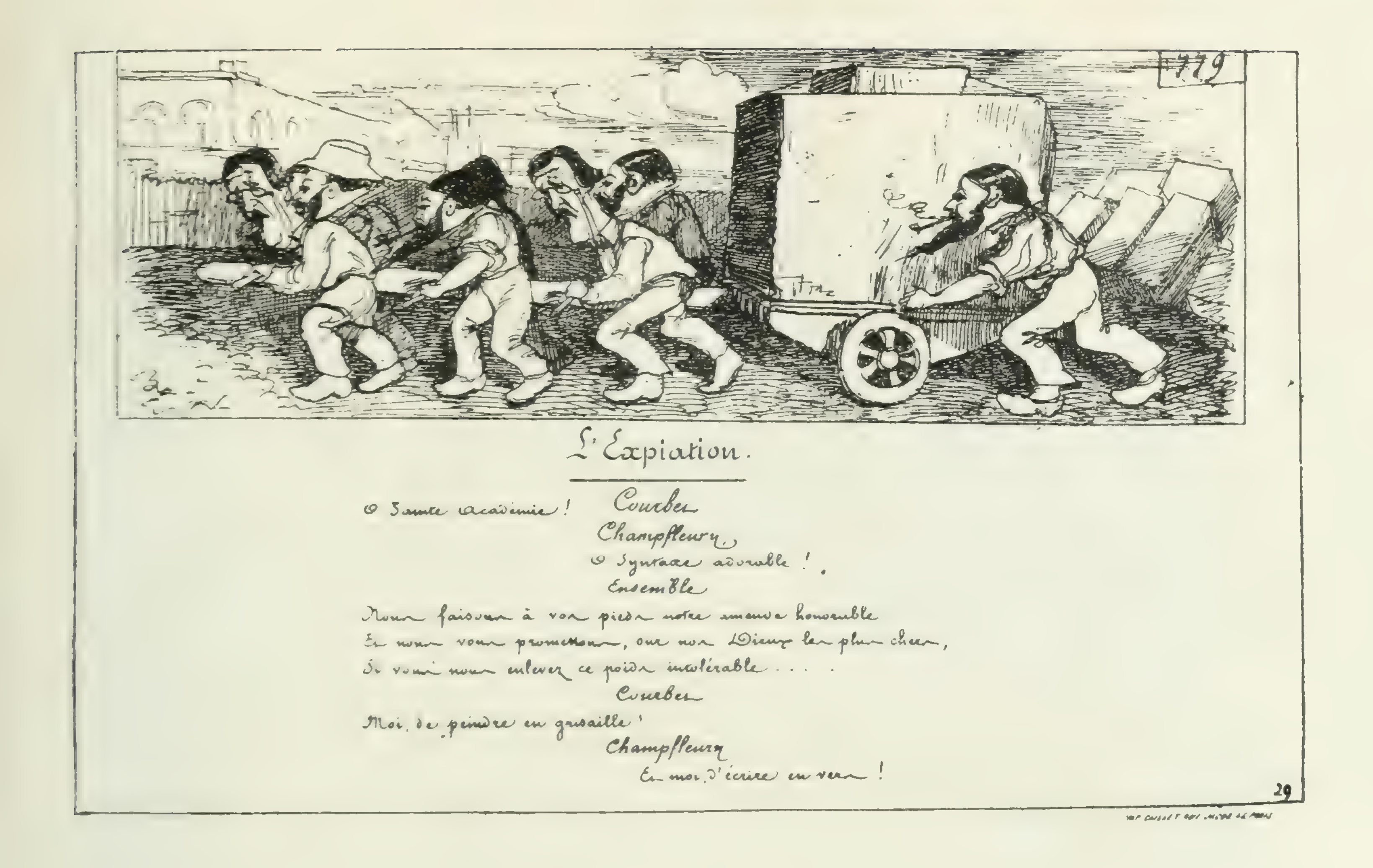
COURBET



Episode de la retraite de Russie.

Album caricatural, Salon de 1861, PAR GALETTI.

Caricature du *Renard dans la Neige*. (Salon de 1861.) Goupil dévore une géline, dans la toile de Courbet. Ici...



Album caricatural, Salon de 1861, PAR GALETTI.

L'EXPIATION

Une si forte charge, à propos du Salon de 1861, manque peut-être d'à-propos. Il est vrai que, cette année-là, le maître d'Ornans présentait aux visiteurs du Salon : *Le Combat de cerfs ou Rut du printemps*, qui ne tenta point la verve des adversaires ordinaires de Courbet.



12270

Départ de notre ami Courbet, appelé en Belgique par une députation de baigneuses flamandes.



Perspective nouvelle ouverte par le talent de M. Courbet.

Le portrait du *philosophe Marc Trapadoux feuilletant un album d'estampes* est un des bons portraits peint par Courbet. Il fut exposé pour la première fois au Salon de 1849.

Petit Journal pour Rire, n° 129 (1861).

PETITE REVUE DU MOMENT, PAR NADAR.

En 1852, les *Casseurs de pierres*, peinture exposée à Anvers, avait influencé profondément la peinture belge. En août 1861, ce fut un triomphe, avec le *Combat de cerfs*, au pays de Rubens.

Oh! Oh! Un Tableau allégorique par COURBET.



[illegible] sur Pégase, armé de sa fameuse trompette dont il sonne si bien, il fait faire [illegible] de sa [illegible] le tour [illegible] et de la banlieue.

D. 1362

[illegible] ce cheval là allez donc l'apprécier [illegible] vivres.



Le Piqueur ou *le Cheval dérobé*. (Salon de 1861.)



Le Monde Illustré (15 mars 1862).

L'ATELIER DE M. GUSTAVE COURBET.

PAR AL. PRÉVOST.

Au terme de l'année 1861 se place un fait important pour l'histoire de l'art contemporain. Un certain nombre d'élèves de l'École des Beaux-Arts décidèrent Courbet à fonder un atelier pour les initier aux pratiques de son art. Voici une reproduction amusante de cet atelier de la rue Notre-Dame-des-Champs où l'on vit Fantin-Latour, Lansyer, les graveurs Flameng et Méaulle.

Cette innovation créa un mouvement, une agitation sans exemple dans le monde artistique. Partout, au café, dans les salons, dans les cercles, on ne s'entretenait que de cet événement.

Nous ne résistons pas à la satisfaction de citer Castagnary qui fait la description suivante dans ses *Libres Propos* : « Debout sur du foin répandu, l'œil dilaté, allongeant à terre son mufle noir, et balançant sa queue impatiente, un bœuf roux, marqué de blanc, était lié par les cornes à un anneau de fer fortement scellé dans le mur. C'était le modèle.

« Le noble animal, inquiet d'être le centre de tous ces regards, s'agitait sur ses jambes solides et ne tenait guère en position. Venait-il des pâturages de la Normandie, des plaines du Poitou ou des prés de la Saintonge? Je ne sais, mais il était fin de forme, et sa robe tachetée amusait le regard. « Autant de chevalets, autant d'artistes. Chacun travaillait en silence. Le maître à la barbe noire, allait et venait, distribuant ses indications, et à chaque fois prenant la palette pour démontrer plus clairement. »



Le Boulevard (1862).

MAITRE COURBET INAUGURANT L'ATELIER DES PEINTRES MODERNES,

PAR BÉNASSIT.

On s'imagine aisément les commentaires, les réflexions, les quolibets de toutes sortes que provoqua la fondation de cet atelier. Bénassit, représente Courbet majestueux et calme, monté sur un bœuf — sa palette rutilante d'une main lui servant de bouclier, sa brosse en l'autre main en guise de fanion — marchant sur le corps des prix de Rome, pour aller inaugurer, à la grande terreur des Grecs et des Romains, l'atelier des peintres modernes. Une immense queue d'élèves le suivait, se perdant à l'horizon dans les brumes de la butte Montmartre.



— Je suis de l'atelier de Courbet... t'es bien heureuse de n'avoir pas de bras, tu aurais à faire à moi!



— Vous voulez quitter ma maison d'orthopédie sans être guéri?
— Oui, m'sieu, je viens de signer un engagement comme modèle avec l'atelier d'élèves de M. Courbet.

Le Charivari

(février 1862).

CROQUIS, PAR CHAM.

C'est l'évidence même. Dans l'atelier du peintre — qui ne voyait et ne peignait que le laid aux yeux de ses contemporains — ne pouvaient se donner rendez-vous que des élèves et des modèles infirmes à tous égards.

Le Journal pour Rire
(1862).

LANTERNE MAGIQUE DES AUTEURS, JOURNALISTES, PEINTRES, MUSICIENS, etc..

PAR NADAR.

Cette lanterne projeta un certain nombre de célébrités dont Courbet en bonne place. « Le chef de l'école réaliste, écrit Nadar, Courbet de Besançon (le bon Tournachon a mal allumé sa lanterne, Courbet est né à Ornans (Doubs)... Courbet a eu ce privilège remarquable d'être violemment discuté aussitôt qu'il est apparu. Les envieux ont appelé cela du bonheur : c'était tout autre chose... »

Journal Amusant
(13 septembre 1862).

ET CES PAUVRES ARTISTES !

La grande « photofolichonnerie universelle », c'était l'Exposition de Londres en 1862, organisée par la Société royale de arts à Hyde-Park, Courbet avait envoyé à Londres *le Combat de cerfs* et *le Pêcheur de chabots* (sculpture).

Courbet.





Courbet fut inspecteur des positifs; E. Delacroix, qui laissa croître sa barbe, gratteur de clichés: Corot, ajusteur de négatifs ; E. Couture, fabricant de soufflets d'objectifs ; Flandrin, fourbisseur de glaces ; et M. Ingres, n'ayant pu trouver d'emploi dans la grande photofolichonnerie universelle, se fit professeur de violon.



20630

— Moi, Courbet, j'ai peint ma Baigneuse et pas mal d'autres choses peu ragoûtantes; mais, ma foi, monsieur Flaubert, je ne me chargerais pas d'illustrer votre dernier ouvrage!

Journal Amusant (1862).

FLAUBERT ET COURBET, PAR STOP.

Flaubert vient de publier *Salammbô*. Pas de Salon cette année; n'importe, l'occasion est excellente pour mettre deux artistes très en vue, les deux Gustaves face à face... Courbet lui-même, c'est incroyable, sert de repoussoir et fait le dégoûté... C'est, du moins, ainsi que l'interprète le dessinateur Stop (Morel Retz, ancien élève de Gleyre).

Plus tard, Barbey d'Aurevilly (*Constitutionnel*, 19 nov. 1869) crut trouver quelque analogie entre le grand romancier et le grand peintre. « Flaubert, écrivait-il, n'a ni grâce ni mélancolie. C'est un robuste qui se porte bien. C'est un robuste dans le genre du Courbet des *Baigneuses*, qui se lavent au ruisseau et le salissent, avec cette différence pourtant que Courbet peint grassement et que Flaubert peint maigre et dur. La manière de Courbet est plus large : il procède par plus grands traits... »



GUSTAVE COURBET

Le Boulevard (Dimanche, 7 juin 1863).

GUSTAVE COURBET,

PAR ET. CARJAT.

Dans le courant de l'été de 1862, Courbet était à Saintes, chez un de ses admirateurs, Étienne Baudry, dont un livre, *Le Camp des Bourgeois*, devait être illustré par Courbet (1868). En Saintonge, le peintre travailla et passa de forts joyeux moments, nous a dit M. Théodore Duret, cousin de Baudry. D'ailleurs, voici une lettre inédite, suffisamment édifiante:

Saintes [1863].

Mon cher Carjat,

Je t'aime comme tu sais, tu es mon confident d'amour, tu es mon photographe, tu es mon biographe, tu es mon ami.

Les dames de Saintes veulent absolument mon portrait fait par toi, elles en ont vu et trouvent qu'il n'y a que celui que tu as fait de moi qui ressemble.

Veuille m'en envoyer quelques-uns pour combler le vide qui est dans leurs cœurs (*sic*).

Envoie-moi deux grands et quelques petits avec la canne ; il y en a deux ;

Tout à toi de cœur,

GUSTAVE COURBET.

Saintes, rue Porte-Aiguières.

Je fais des tableaux qui te surprendront, je ne te dis que cela.

Carjat était alors le directeur et rédacteur en chef du *Boulevard*, revue hebdomadaire de grand format dans laquelle paraissait chaque semaine une lithographie (portrait-charge ou caricature). Est-ce le portrait « avec la canne », paru dans le numéro du 7 juin 1863 que demandait Courbet ?



L'Ane. Journal satirique (1863).

LE RETOUR DE LA CONFÉRENCE,

LITHOGRAPHIE PAR JOUDAR.

Parmi les tableaux qui devaient surprendre Carjat, selon Courbet, il y avait certainement le *Retour de la Conférence*, œuvre de « haulte gresse ».

« Ah! ah! ah! quel potin, mes enfants, quel potin ! » s'écriait Courbet. Il prévoyait le succès, un succès de scandale qui eut lieu.

L'Illustration

(18 juillet 1863).

REVUE TRIMESTRIELLE,

PAR CHAM.

Encore à propos de la *Chasse au Renard.*



A l'opposé du Jockey-Club, M. Courbet travaille à la détérioration de l'espèce chevaline.

Journal pour Rire

(1863).

Les Lutteurs, on le sait, furent assez malmenés.



Les Lutteurs, par Courbet (tableau prédit par le *Journal pour rire* en 1851). Ces deux messieurs luttent à qui sera le plus sale : le vainqueur aura droit à un cachet de bain à quatre sous. — Aucun des muscles de ces lutteurs ne se trouve à sa place ordinaire : ce désordre s'explique facilement par l'effort de la lutte. — Souvent un beau désordre est un effet de l'art.

SOUVENIR DU SALON DE 186.. par A. Grévin.



L'œuvre la plus marquante du Salon est sans contredit le monsieur qui pique un renard de M. Courbet ; le fac-simile ci-dessus peut donner une idée de l'aplomb bœuf de ce grand artiste.



Petit Journal pour Rire (1863).

SOUVENIR DU SALON, PAR ALFRED GRÉVIN.

La *Chasse au Renard* (Salon de 1863), fut peu appréciée. Courbet modifia ce tableau qui reparut à son exposition particulière de 1867 avec ce titre *le Cheval du Piqueur*.



On n'est plus en sécurité! même aux sculptures! M. Courbet s'est introduit aussi par là.



— Mon ami, allons vite voir l'architecture avant qu'il ne prenne à M. Courbet l'idée d'en faire aussi à l'instar de la peinture et de la sculpture.

CHAM AU SALON DE 1863. (Album.)

DEUXIÈME PROMENADE

L'unique sculpture de Courbet, jusqu'alors, était le *Petit Pêcheur de Chabots*, qui fut exposé au Salon parisien de 1863.



Le Sphinx de M. Gustave Moreau empêchant M. Courbet de dormir.

Le Charivari (1864).

UNE PROMENADE AU SALON,

CROQUIS, PAR CHAM.

Gustave Moreau exposait au Salon de l'année 1864 : *Œdipe et le Sphinx* sur lequel Cham s'escrima en plusieurs croquis. Quant à Courbet il montrait des paysages. Ces tableaux ne donnant pas matière à exciter les adversaires de l'école réaliste, Cham déclare que le bruit fait autour du *Sphinx* de Gustave Moreau enlève tout sommeil à Courbet.



— Qu'avez vous donc Mr le Gardien ? vous paraissez terrifié ?
— Je crois bien ! nous attendons d'un instant à l'autre les tableaux de Mr Courbet !

Le Charivari (31 mars 1865).

ACTUALITÉS, par Cham.



M. Dumas fils vendant des tableaux. M. Courbet se met a faire des vaudevilles réalistes.

Le Charivari (16 avril 1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Cham est un esprit facile. Alexandre Dumas fils collectionnait les œuvres d'art et venait de vendre quelques tableaux de sa galerie.



Le jour du blanchisseur; par M. Courbet.
Hommage au talent convaincu de M. Courbet. Au moins, celui-là, on ne l'accusera pas de travailler pour la vente. — **Pas plus que M. Manet.**



Tableau de M. Manet pour l'année prochaine (*peinture de l'avenir*). — M. Courbet accueille M. Manet dans les champs élyséens du réalisme.
• Ils vont visiter ensemble l'intérieur du puits de Grenelle, dernier asile de la vérité moderne.

L'Illustration (3 juin 1865). — LE SALON, PAR BERTALL.

Manet était représenté au Salon, par l'*Olympia*. Cette peinture et celle du couple Proudhon furent bafouées. L'hostilité à l'égard des deux artistes était générale.

Cependant leurs procédés de facture étaient très différents. Après les « billes de billard », comme disait Manet, on devait s'attendre aux « cartes à jouer », comme disait Courbet.



— Voyons ne soyez donc pas bourgeois comme ça... admirez au moins ce Courbet !

Le Charivari (22 juin 1865).

CROQUIS PRIS AU SALON, par Daumier.

Daumier, admirateur et ami de Courbet, prit la défense du *Proudhon*. Ce fut en vain. Un révolutionnaire en blouse blanche, rêvant dans un jardin avec sa femme auprès de lui et ses enfants! C'était, de l'avis de tous, de la pure invraisemblance; M. Joseph Prudhomme eût préféré voir ressusciter P.-J. Proudhon brandissant le drapeau rouge, sur une barricade, ou... emprisonné.



M. Courbet se jetant cette année dans les bras de la sculpture qui recule épouvantée.

Le Charivari

(7 mai 1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Cham ne perdait pas une seule occasion de dauber sur Courbet. Ayant appris que le peintre venait de faire un portrait, médaillon en plâtre, de la femme du poète Max Buchon, Cham avertit le public. Et pourtant la sculpture de Courbet était bien sage.



— Mon cher Courbet !
— Mon cher Manet.
— Voici l'exposition finie. Nous sommes-nous assez moqués de ce crétin de public !
— Ah ! mon ami, il nous l'a bien rendu !

Le Charivari

(25 juin 1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

« On a traîné dans la boue, accusé de laideur absolue, Courbet, qui cherchait dans la vie autour de lui les motifs de ses tableaux. Manet, apparu en dernier, semblait condenser sur lui, encore accrues, l'opposition et les attaques qu'avaient ensemble supportées les peintres originaux du siècle. »

(*Histoire d'Édouard Manet*, par Th. Duret.)

Le Charivari

(2 juillet 1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Toujours à cause du portrait de *P.-J. Proudhon et de sa famille*; objet d'horreur.



— Madame, ne me poussez pas à bout! j'ai ma vengeance, je vous ferai peindre par M. Courbet.
— Oh non! grâce! vous ne feriez pas ça?

Le Charivari

(8 octobre 1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Les « galettes » de Courbet sont, de nos jours, dans tous les grands musées de l'Ancien et du Nouveau-Monde, et elles font l'orgueil des collectionneurs.



M. Courbet commence à faire de salutaires réflexions en voyant que les galettes n'ont qu'un temps.



M. Sainte-Beuve n'ayant pas voulu, en homme d'esprit, changer les habitudes de M. Courbet qui s'est chargé de peindre son portrait.

Le Charivari (1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Un journal de l'époque, *Le Courrier artistique*, annonça que : « M. Courbet, en reconnaissance des remarquables articles publiés sur Proudhon par M. Sainte-Beuve, allait peindre un portrait en pied de l'illustre sénateur pour le prochain Salon. »

On se souvient que le critique des *Lundis* publia pour la première fois son Étude sur *Proudhon*, dans la *Revue contemporaine*, en 1865.

Cependant, et nous le regrettons, il n'existe aucun portrait de Sainte-Beuve peint par Courbet. Nous avons enregistré, à ce sujet, l'affirmation du regretté Jules Troubat, dernier secrétaire de Sainte-Beuve et son exécuteur testamentaire, qui était aussi un ami de Courbet.

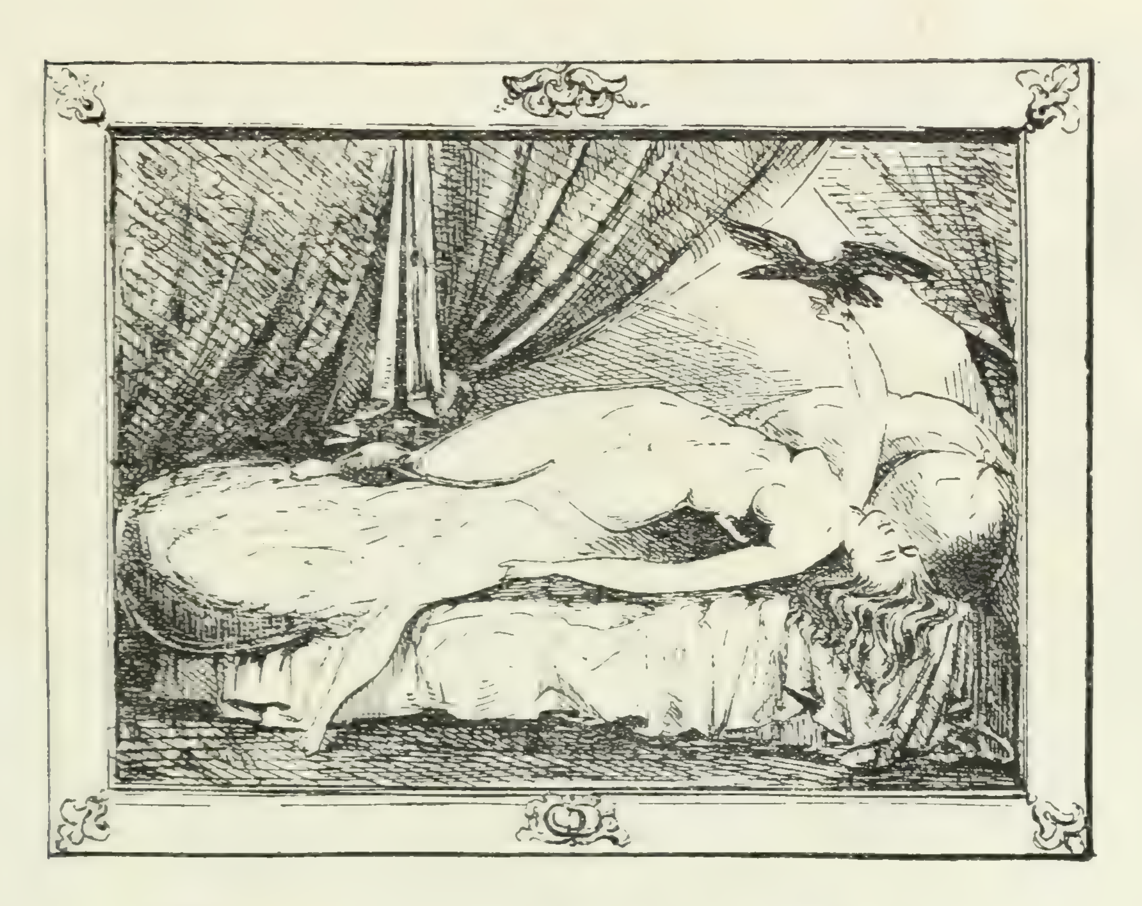


Ne voulant pas rester l'obligé de M. Courbet, M. Sainte-Beuve lui fait cadeau d'un cheval comme il les aime.

Le Charivari (1865).

CROQUIS, PAR CHAM.

Cham veut absolument persuader au public que Courbet a peint le portrait de Sainte-Beuve.



(1866).

LA FEMME AU PERROQUET,

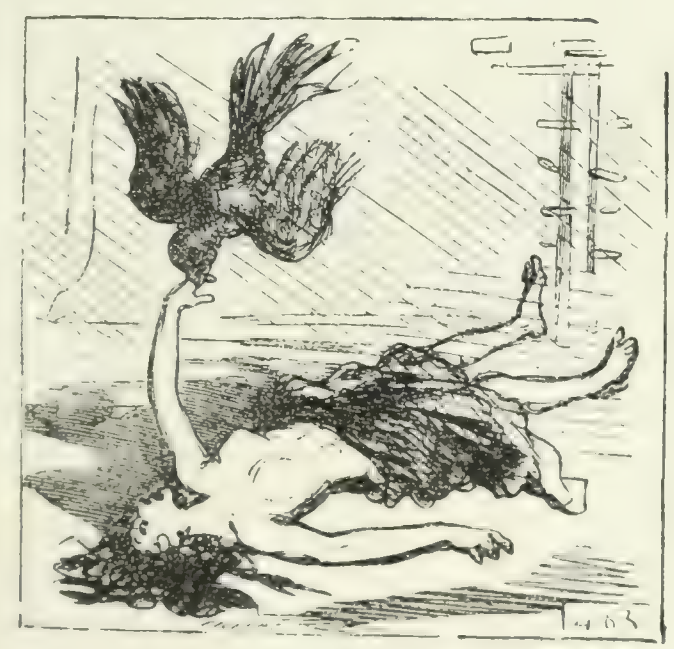
PAR JUST DURGY.

La Femme au perroquet fit beaucoup parler d'elle. Le peintre recueillit une moisson d'éloges. Autant dire l'approbation générale.

« *Ils* sont tués », s'écriait Courbet. *Ils* c'était le Jury, les Ingristes, l'Institut, le Gouvernement.

L'État fut sur le point d'acquérir ce tableau qui ralliait tous les suffrages. Mais, après réflexions, le surintendant des Beaux-Arts abandonna son projet.

La Femme au perroquet émigra aux États-Unis d'Amérique.



COURBET.

Un perroquet cherche à relever une femme soûle ! Est-ce l'absinthe qui l'a mise dans cet état ? Le livret prétend que c'est M. Courbet.

Le Charivari (mai 1866).

PROMENADE AU SALON, PAR CHAM.

Cham célèbre à sa manière *La Femme au perroquet*.



Entrée de Gustave Courbet en costume de travail.

I PUPAZZI, TEXTE ET IMAGES,

PAR LEMERCIER DE NEUVILLE.

(Paris, Dentu, 1866).

Lemercier de Neuville, homme de lettres et montreur de marionnettes, faisait comparaître, dans cette première série de *Pupazzi,* des écrivains et des artistes en vedette, non sans intentions satiriques.

Il imagine Courbet, à qui il prête des propos abracadabrants, invité à déposer comme témoin dans un procès imaginaire. Le Président du tribunal l'interrompt soudain :

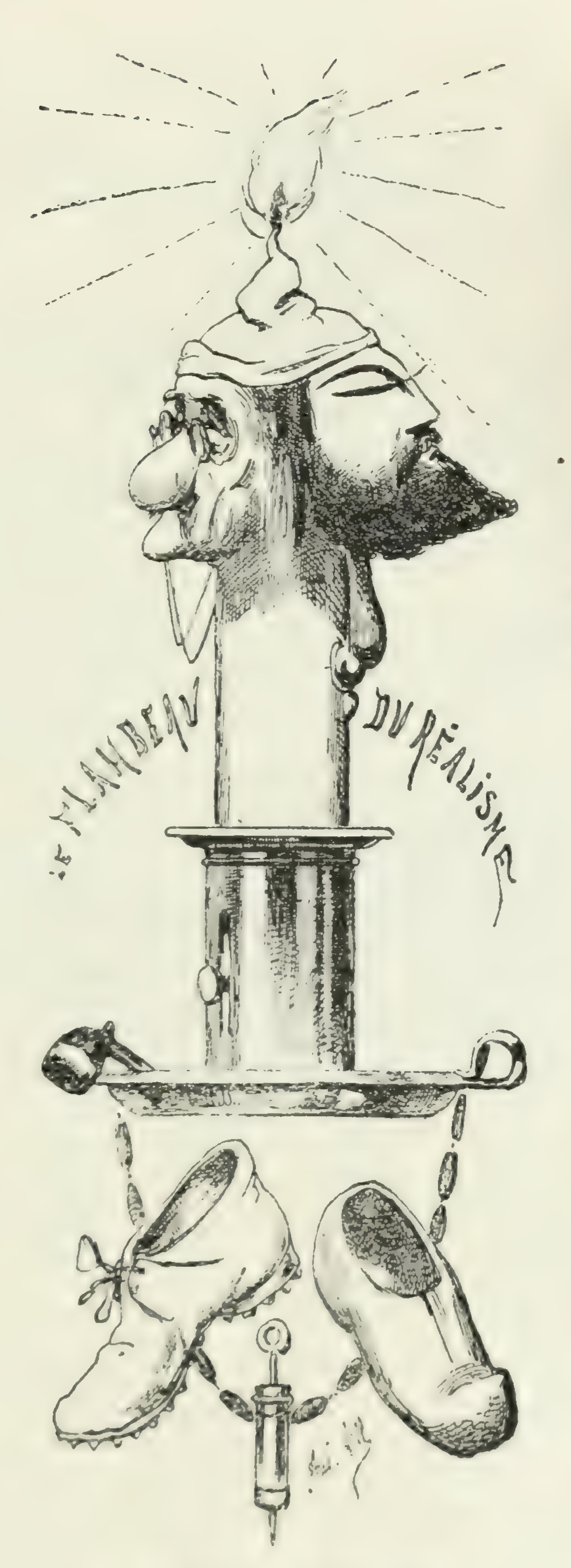
« Oui, oui, on sait que vous êtes le peintre de la laideur. »

Le Salon de 1866 a fait voir *l'Enfant prodigue* de Dubuffe, *les Grenadiers du drapeau* de G. Regamey, une toile de Robert Fleury et un Courbet qui n'est plus à vendre. L'art n'est pas dans le marasme...



Les tableaux du Salon officiel.

Le Journal illustré. — Revue de l'année 1866.



Quand triste, écœuré, fatigué, malade,
Sur les reins ailés du divin cheval,
Je voudrais tenter une promenade
Au pays du rêve et de l'idéal,
J'entends soudain à mon oreille
Une grosse voix qui m'éveille
Avec un formidable cri :
Vivent Courbet et Champfleury !

—

Quand vous présentez d'une main timide
A Sa Majesté môssieu l'éditeur
Quelque manuscrit, honnête et candide,
Plein de vos amours, plein de votre cœur,
Vite le libraire inflexible
Ferme au nez de l'auteur sensible
Sa porte, en répétant le cri :
Vivent Courbet et Champfleury !

—

Et lorsqu'au Salon, devant une toile
Sans forme ni sens, dessin ni couleur,
Indigné je dis : « Apportez un voile,
Par respect pour l'art, cachez cette horreur »
Des rapins aux fracs impossibles,
Dardant sur moi des yeux terribles,
Vocifèrent en chœur le cri :
Vivent Courbet et Champfleury !

—

Plus de créateurs, de penseurs, d'artistes
Rêvant des projets grands comme leur cœur !
Plus que des maçons ! Plus que des copistes !
Raphaël est mort : Daguerre est vainqueur !
Pitié ! les critiques eux-mêmes
A nos doléances suprêmes
Répondent par l'éternel cri :
Vivent Courbet et Champfleury !

—

— Sus ! A bas les vers, et vive la prose !
Sois commun et plat, et tu seras vrai :
L'homme n'est pas beau, la chair n'est pas rose ;
L'enfant est maussade et le vieillard laid.
Contre l'art, l'esprit, la chimère,
Réalistes, partons en guerre
En jetant aux cieux notre cri :
Vivent Courbet et Champfleury !

Lux.

La Lune (12 août 1866).

LE FLAMBEAU DU RÉALISME, par André Gill.

André Gill commençait à attirer l'attention du public. Il avait vingt-six ans, et avec lui la charge côtoie souvent le chef-d'œuvre. Ce flambeau, modeste bougeoir, surmonté d'une chandelle est garanti par des vers de Lux.



La Vie parisienne (5 janvier 1867).

L'ANNÉE QUI S'EN VA

Courbet baigneur..... pour faire pendant à la *Baigneuse* au corps divin, peinte à la fin de l'année 1866.



Courbet. — Quand je peins une vâchère, c'est une vâchère.

La Vie parisienne (23 mars 1867).

COURBET

L'accent franc-comtois de Courbet était connu du Tout-Paris. Ses amis, ses compatriotes même, s'en divertissaient.

Jean Gigoux a raconté qu'en 1848, c'est-à-dire à l'époque de ses débuts à Paris, Courbet vint le trouver, et, avec son accent :

« Mônsieur, lui dit-il, je viens vous demander si vous pouvez venir voir mon tâbleau ! »

Gigoux se rendit à l'invitation... Il fit observer qu'une brosse pour lier les couleurs aurait été nécessaire. « Le tableau en effet était si empâté que les vessies étaient à peine écrasées sur la toile. »

— Oh Mônsieur ! s'écria Courbet, oh Mônsieur ! Mais c'est crêpi dans la pââte !...

COURBET, peint par lui-même — et par GILL



La Lune (9 juin 1867).

COURBET, PEINT PAR LUI-MÊME, ET PAR GILL.

Certes, Courbet se regardait avec complaisance. C'était un fort bel homme ; sa figure était intéressante à étudier, surtout à l'époque des débuts à Paris. Par ailleurs, cela lui évitait de payer des modèles, moyens qu'il n'avait point alors.

En 1867, le maître d'Ornans avait d'autres sujets de préoccupation. Il était tout à une Exposition particulière qu'il venait d'organiser au rond-point de l'Alma, aux Champs-Élysées, où figuraient une quantité de peintures, d'esquisses, des dessins et son dernier grand tableau *l'Hallali du cerf par un temps de neige*, aujourd'hui au Musée de Besançon.



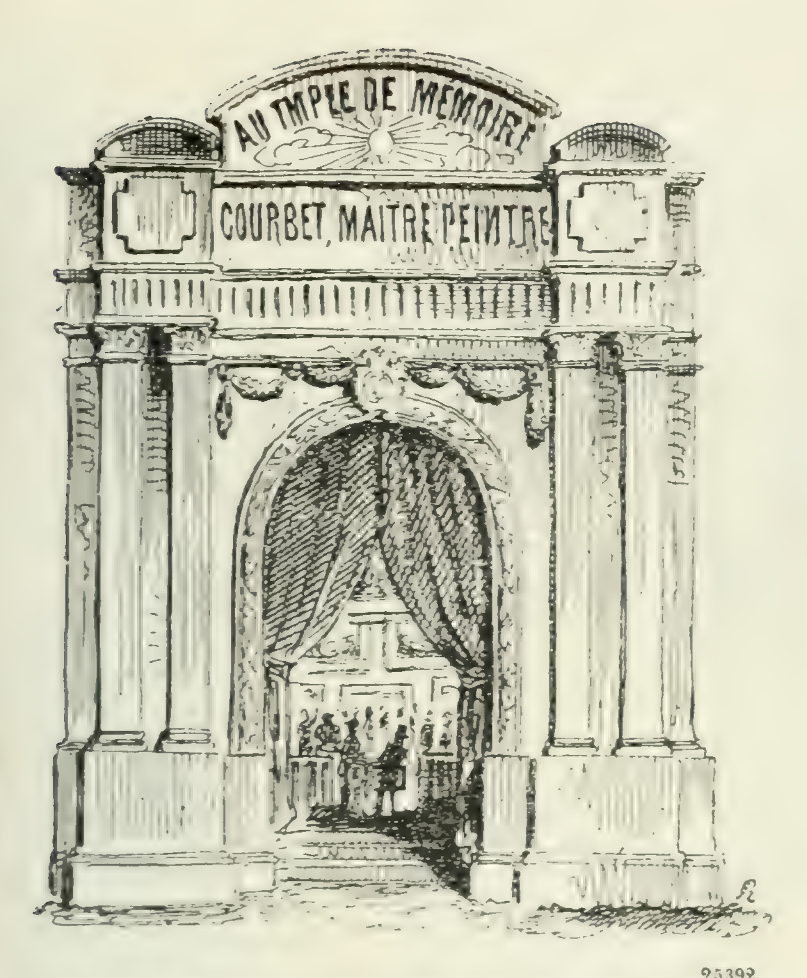
Le Hanneton (13 juin 1867).

G. COURBET, PAR L. PETIT.

« Rien, rien et rien dans cette exposition de Courbet. A peine deux ciels de mer... Hors de là, chose piquante, chez ce maître du Réalisme, rien de l'étude de la nature. Le corps de sa *Femme au Perroquet* est aussi loin du vrai, du nu, que n'importe quelle académie du XVIIIe siècle.

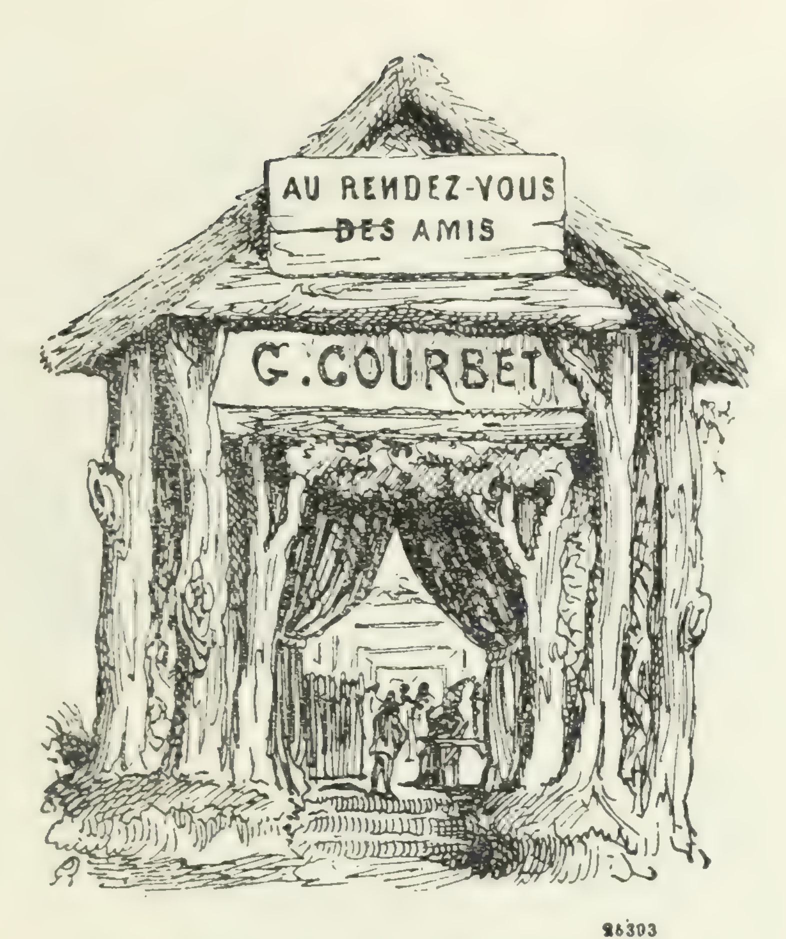
« Puis le laid, toujours le laid et le laid bourgeois, le laid sans son grand caractère, sans la beauté du laid. »

(*Journal des Goncourt*, t. III, p. 164, 18 septembre 1867.)



25392

Tel est le monument que le maître a fait élever à la gloire de son œuvre; c'est grand, c'est beau, c'est digne, mais...



25393

...si j'avais l'honneur de me nommer Courbet, j'aurais, en ma qualité d'amant de la nature, adopté un style plus simple, plus bonhomme, mieux conforme enfin à mes aspirations.

Le Journal amusant (1867). — EXPOSITION COURBET, PAR G. RANDON.

Dans cette revue sympathique, on peut noter les toiles dites de combat qui étaient à l'exposition particulière : la *Dame espagnole*, la *Fileuse endormie*, l'*Homme à la pipe*, les *Baigneuses*, le *Violoncelliste*, etc.



25414

LA VACHE PERDUE,

OU LA SAUCE FAIT AVALER LE POISSON

Il est entendu que la sauce, c'est le paysage; et que le poisson, c'est la vache, naturellement.



25415

LE MAITRE.
Rien n'est beau que le vrai, le vrai seul est aimable.

Ajoutons cet amusant quatrain du chansonnier Gustave Mathieu :

Passant, arrête-toi : c'est Courbet que voicy,
Courbet dont le front pur attend le diadème;
Et ne t'estonne pas s'il te regarde ainsy :
Courbet te regardant se regarde luy-même.



25399

Deux bourgeois de la ville,
Deux notables d'Ornans,
D'une façon civile
L'abordent cheminant.

— N'êtes-vous point cet homme
De qui l'on parle tant?
— Oui, c'est moi, mes enfants,
Qui suis Courbet le grand.

Le Journal amusant (1867). — Exposition Courbet, par G. Randon *(suite)*.



25406

LA FILEUSE.

Ah! maître! je vous y prends!... Vous si scrupuleux esclave de la vérité, vous avez donné à votre fileuse des mains de duchesse.

Si c'est là du réalisme, merci!



25395

MADAME GRÉGOIRE.

Est-ce que, par impossible, cette dame aurait eu l'audace de se faire passer auprès de M. Courbet pour la *Mère Grégoire*, cette bonne et aimable commère à l'œil brillant, au teint fleuri, à la bouche riante, que nous connaissons tous?... Ah! cher et illustre maître! quelle erreur serait la vôtre!



25412

AVANT L'OPÉRATION.

Ne soyons pas inquiets du résultat, en deux coups de pinceau l'opérateur aura guéri cette jeune fille du strabisme dont elle est affligée.



26407

DAME ESPAGNOLE.

Des yeux et des cheveux à revendre; trop, beaucoup trop pour une femme seule, mais une bouche ombragée d'une façon inquiétante pour le cavalier qui tombera sous sa coupe.



25411

MIMI PINSON.

Étude de profil perdu.

Passons vite à autre chose.

Le Journal amusant (1867). — Exposition Courbet, par G. Randon (*suite*).



25406

LA DAME AUX BIJOUX.

A voir la moue que fait cette dame en examinant ces bijoux, on serait porté à croire qu'ils sont faux, si la loyauté de l'artiste qui les lui a offerts n'était au-dessus de tout soupçon.

D. 1362



25416

. . . ! ! ! ! ! ! ! . . .

Je me suis laissé dire que ce portrait, une merveille, tout simplement, avait été plusieurs fois refusé par le jury... Ces messieurs avaient sans doute pour cela leurs petites raisons.

C. R.



25413

PIPE EN BOIS.

A la bonne heure, maître! voilà un vrai portrait qui fait oublier l'erreur où vous êtes tombé en croyant peindre la mère Grégoire.



25404

LES AMOUREUX.

Si j'étais femme, Werther me botterait assez; si j'étais homme, Charlotte pourrait se fouiller; chacun son goût.

Le Journal amusant (1867). — Exposition Courbet, par G. Randon *(suite)*.



25394

LES BAIGNEUSES.

De vieilles connaissances qu'on revoit toujours avec un nouveau plaisir.

Dis-moi si jamais main plus blancho
A tressé de plus noirs cheveux,
Et si jamais pareille hanche
A porté corps plus grassieux.

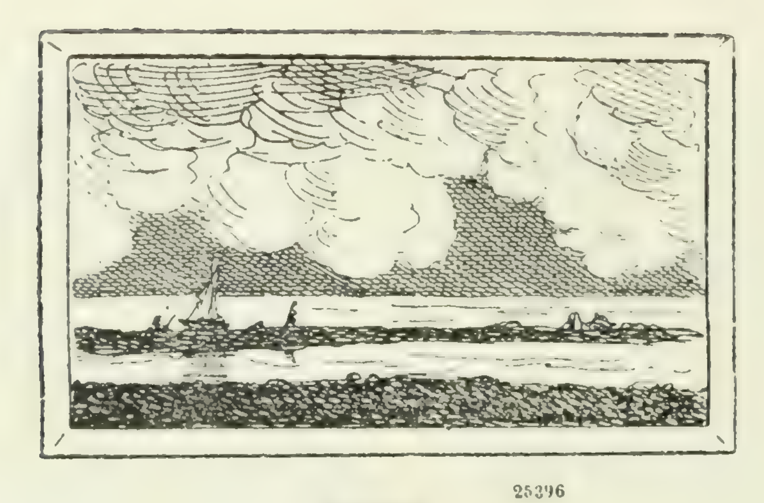


25408

FEMME ENDORMIE.

— Figure commune, formes un peu lourdes...
— Possible, mon cher; mais comme c'est nature!

Le Journal amusant (1867). — EXPOSITION COURBET, PAR G. RANDON *(suite)*.



25396

MARINE

De même que Dieu a tiré le ciel et la terre du néant, de même M. Courbet tire ses marines de rien ou à peu près rien : trois tons sur sa palette, trois coups de brosse — comme il les sait donner — et voilà une mer et un ciel infinis!
Prodigieux! prodigieux! prodigieux!



25410

UN ROCHER AU BORD DE LA MER.

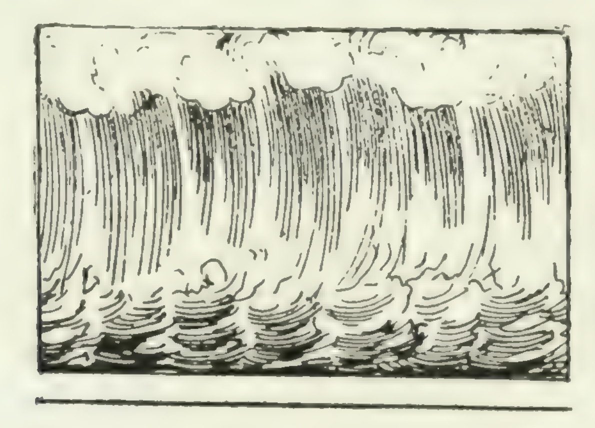
En apparence, c'est tout; mais si vous saviez ce qui se passe derrière ce rocher!



25400

SOLEIL COUCHANT.

! ! ! ! ! ! ! ! ! !
Que serait-ce donc si le maître l'avait peint sur le coup de midi!

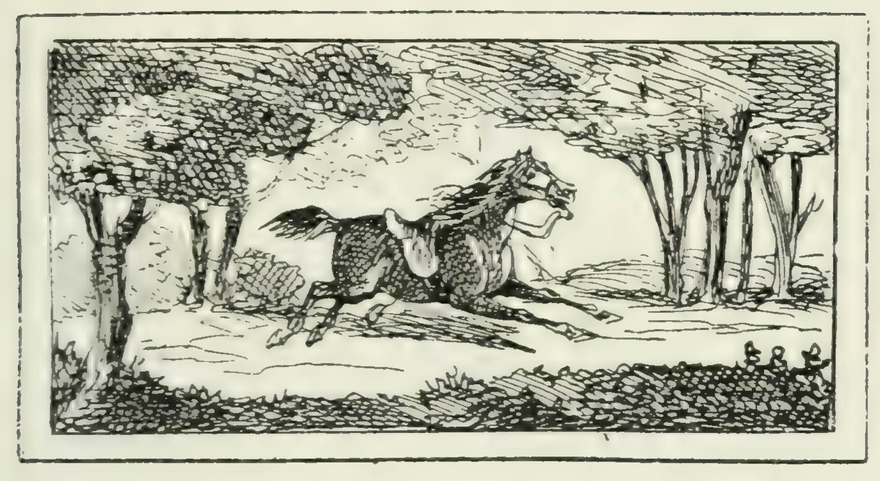


25401

UNE TROMBE.

Audaces tromba juvat

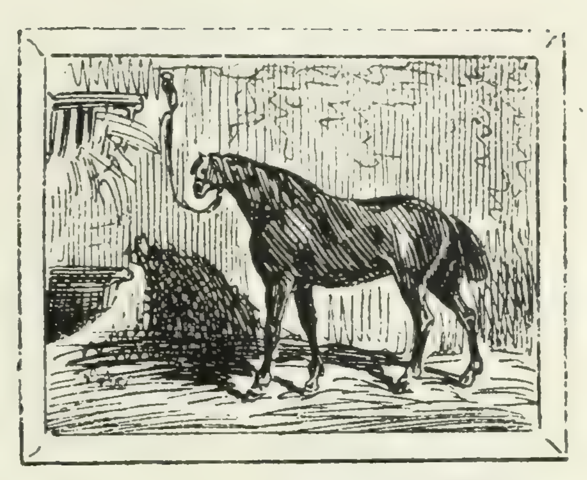
Le Journal amusant (1867). — EXPOSITION COURBET, PAR G. RANDON *(suite)*.



25402

CHEVAL EMPORTÉ.

Quelque observateur grincheux trouvera peut-être qu'ayant tant de place de reste, M. Courbet a eu tort de se gêner pour faire son cheval un peu plus long ; à cela je répondrai d'abord que le maître est libre, et ensuite j'ajouterai qu'il en a probablement vu un de cette structure-là



25397

ÉMILIUS,

cheval de course du haras de Saintes. — Étude.

Les lauriers d'*Émilius* n'ont pas, que je sache, empêché *Gladiateur* de dormir ; aussi le peintre, en donnant à son modèle cette attitude paisible et modeste, a-t-il voulu qu'on ne puisse dire qu'*Émilius* fait sa tête.

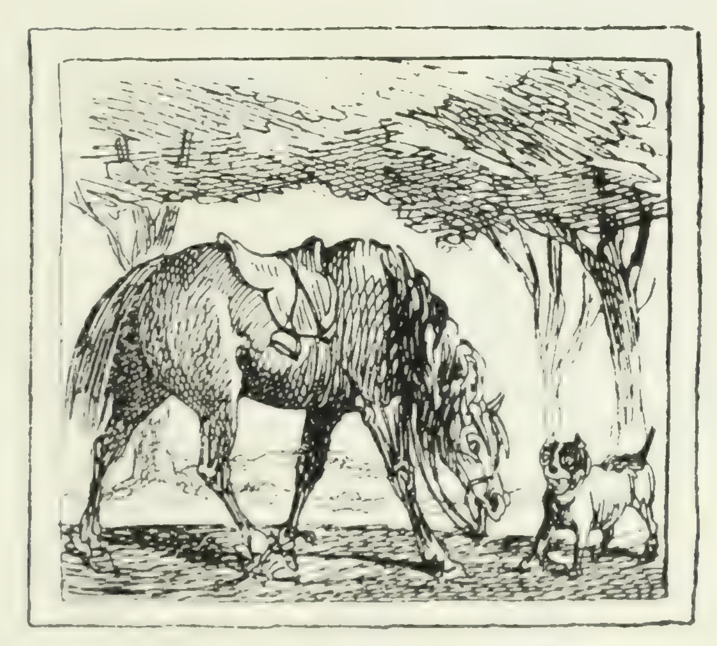


25403

LE CHEVAL DU PIQUEUR

Episode de chasse à courre.

Encore un cheval qui ... mais n'insistons pas et cherchons plutôt à deviner quel peut être cet épisode ... ni moi non plus



25409

Un vrai cheval, celui-là, et capable de dételer sans permission ; aussi M. Courbet a-t-il pris le soin de l'entraver de façon à ôter toute inquiétude à ses admirateurs.

Le Journal amusant (1867). — EXPOSITION COURBET, PAR G. RANDON *(suite)*.

La Surprise (3 août 1867).

LES DÉBUTS DE PRUDHOMME FILS DANS LE RÉALISME

M. Prudhomme. — Je vous amène mon fils. Il n'a aucune espèce de dispositions; aussi je voudrais en faire un peintre réaliste. Combien faudrait-il d'années d'apprentissage pour cela?

Le maitre — Achetez-lui des brosses et des couleurs et mettez-le en face de la nature, voilà tout!



— Jeune flambeau du réalisme, saisis tu la philosophie de ma situation? S'asseoir comme tout le monde, c'est bourgeois, c'est classique; mais se poser comme je le fais, c'est réaliste.



— Maître, j'ai fini votre portrait.

— Ça!

— C'est peut-être un peu maigre, mais comme c'est réaliste!



La Marotte (9 avril 1868).

GUSTAVE COURBET, par G. Chanoine.

Courbet avait conquis la célébrité. En 1868, ses tableaux figurèrent dans des expositions en province et à l'étranger. Beaucoup de ses œuvres étaient dispersées en Amérique, en Angleterre, en Russie, un peu partout. La réputation de l'artiste semblait définitivement assise.



LES RÉALISTES ET LES FANTAISISTES. SUSPENSION D'ARMES.

Chaplin, menacé par le balai au macadam de Courbet, le *rempart d'Ornans*, saisit ses armes favorites. Toulmouche, Vidal, Dubufe, Landelle, etc., sont à leur poste. Le vigoureux Marchal, abandonnant son Alsacienne à la cuisine, accourt suivi de sa Phryné, la bande de Courbet et de Manet recule épouvantée. Les petites dames saisissent le temps pour se précipiter entre les deux partis. — Tableau. — Il n'y aura que de l'encre de répandue.

Journal amusant (6 juin 1868).

PROMENADE AU SALON, PAR BERTALL.

L'originalité, la puissance des peintures de la « bande de Courbet et de Manet » tranchaient avec la banalité des tableaux de genre des Chaplin, Toulmouche, Dubufe et autres, bien oubliés aujourd'hui.



Unir le perroquet de Courbet au chat de Manet, à la petite de Whisler et aux mosaïques de Lambron, voilà le tour de M. ARNAUD., (Rien de l'Hippodrome.)



Unir le perroquet de Courbet au chat de Manet, à la petite de Whisler et aux mosaïques de Lambron, voilà le tour de M. ARNAUD. (Bien de l'Hippodrome.)

Le Salon pour rire (1868).

Whistler aussi était de la bande. Il eut sa part de lazzi et d'insultes, comme tout novateur.



Le Petit Figaro (14 juin 1868).

G. COURBET, PAR GILL.



Dans cette fourmilière de tartines banales ou prétentieuses qui encombrent le Salon, le peintre d'Ornans donne son coup de trique, et l'on respire devant ses deux toiles : un petit *Paysage* qui est une perle et un *Mendiant d'Ornans*, qui est le dernier mot de la lumière. Continuez ainsi chaque année, bon maître, et que ceux qui sont les peintres vous suivent, car vous êtes bien loin devant tous, vous qui voyez juste et qui peignez sincèrement !

Le Salon pour rire (1868). — COURBET, PAR GILL.

L'Aumône du mendiant ou l'*Aumône d'un mendiant à Ornans*, exposé cette année-là, faisait partie de la *Série de la grand'route* qui comprenait les *Casseurs de pierres*, le *Retour de la foire*. Cette peinture eut les honneurs de l'éreintement dans toute la presse, sauf, croyons-nous, dans cette feuille qui crut cependant en faire une charge.

Le Chevreuil chassé aux écoutes, Printemps, était la seconde toile exposée.



608 A MENDIANT MENDIANT ET DEMI, par Courbet.

M. Courbet a voulu prouver ici qu'un grand artiste peut facilement se passer de forme, de couleur et de style quand il est soutenu par une grande et généreuse pensée. Ce vieux mendiant privé de tout, même du plus nécessaire dessin, offrant son obole à l'enfant qui se plonge résolûment le doigt dans le nez, sans souci de l'avenir, nous attendrit profondément. Le ton merveilleusement approprié se compose des boues d'Ornans combinées savamment avec les balayures Mouffetard, le tout relevé par un petit glacis de macadam. Un trait de génie! La femme dans un paquet de linge sale est un chef-d'œuvre

Salon de 1868.

A MENDIANT, MENDIANT ET DEMI, par Courbet.

A titre de curiosité, voici l'appréciation d'un membre de l'Institut, le statuaire J.-J. Perraud. Il écrivait, le 28 mars 1868, au sculpteur Max Claudet :

« ... J'ai vu au Salon une toile de Courbet. C'est un gueux qui passe sur la route ; il y a une espèce de paysage.

« Une louve, espèce de femme, est blottie derrière une poignée de paille et une vieille loque, le tout calfeutrant le buisson de la route ; la

poitrine ouverte, donnant le sein à un nourrisson perdu dans les guenilles.

« En entendant venir quelqu'un, un petit morveux, nu-pieds, pantalon froncé à la ceinture, laisse passer une torche-pinceau par la fente de derrière et tend la main au grand gueux qui lui donne une pièce de monnaie. Entre ce groupe et la femme accroupie aux regards féroces, est un sale chien de berger, aux poils hérissés, qui grogne après le vieux. Tout ce qui est humain est odieux. Ces humains ont l'air d'être en bois, en noyer blanc que l'on aurait voulu brunir avec du brou de noix. L'attitude de tout ce monde est fantastique. Seulement cette scène se passe dans une atmosphère, une lumière si extraordinaire que les tableaux qui sont autour sont opaques comme de la gomme laque.

« Quel sentiment de peinture, il a cet homme! Mais quel parti en tire-t-il?... De quoi se composera son œuvre? De l'œuvre d'un beau début qui promet toujours et qui ne tiendra jamais plus. »



L'Illustration (20 juin 1868. — TOUT POUR L'ALSACE

La grande médaille d'honneur du Salon échut à Gustave Brion pour son tableau : *Lecture de la Bible en Alsace*. Les peintures représentant des scènes alsaciennes étaient très en faveur. Jundt, Brion, Marchal, obtinrent beaucoup de succès. Ce dernier, cependant, avait exposé cette année : *Pénélope et Phryné*.



Le mendiant de Courbet, honteux de son réalisme, s'échappe un instant de l'Exposition pour aller se faire habiller au PRINCE-EUGÈNE.

L'Eclipse

(21 juin 1868).

AU PRINCE EUGÈNE

La publicité s'en mêla. « Le Prince Eugène » était une maison d'habillement pour hommes. Le *Mendiant* de Courbet ne devait-il pas y aller échanger sa guenille !



Le même mendiant de Courbet, sortant des magasins du PRINCE-EUGÈNE. — Pends-toi, brave Courbet.



Nouveau Panthéon charivarique (n° 18). — G. COURBET, par André Gill.

Comment Gill a oublié la pipe, la pipe de Courbet! Mais la truelle est en bonne vue. Une truelle? Évidemment, c'était l'outil tout indiqué dont se servait cet homme soi-disant grossier. A vrai dire, il aimait utiliser le couteau à palette. L'excellent sculpteur Max Claudet, dans ses *Souvenirs*, a raconté que le maître « prenait avec son couteau, dans une boîte où étaient des verres remplis de couleur, du blanc, du jaune, du rouge, du bleu. Il en faisait un mélange sur sa palette ; puis, avec son couteau, il l'étendait sur la toile et la râclait d'un coup ferme et sûr ».

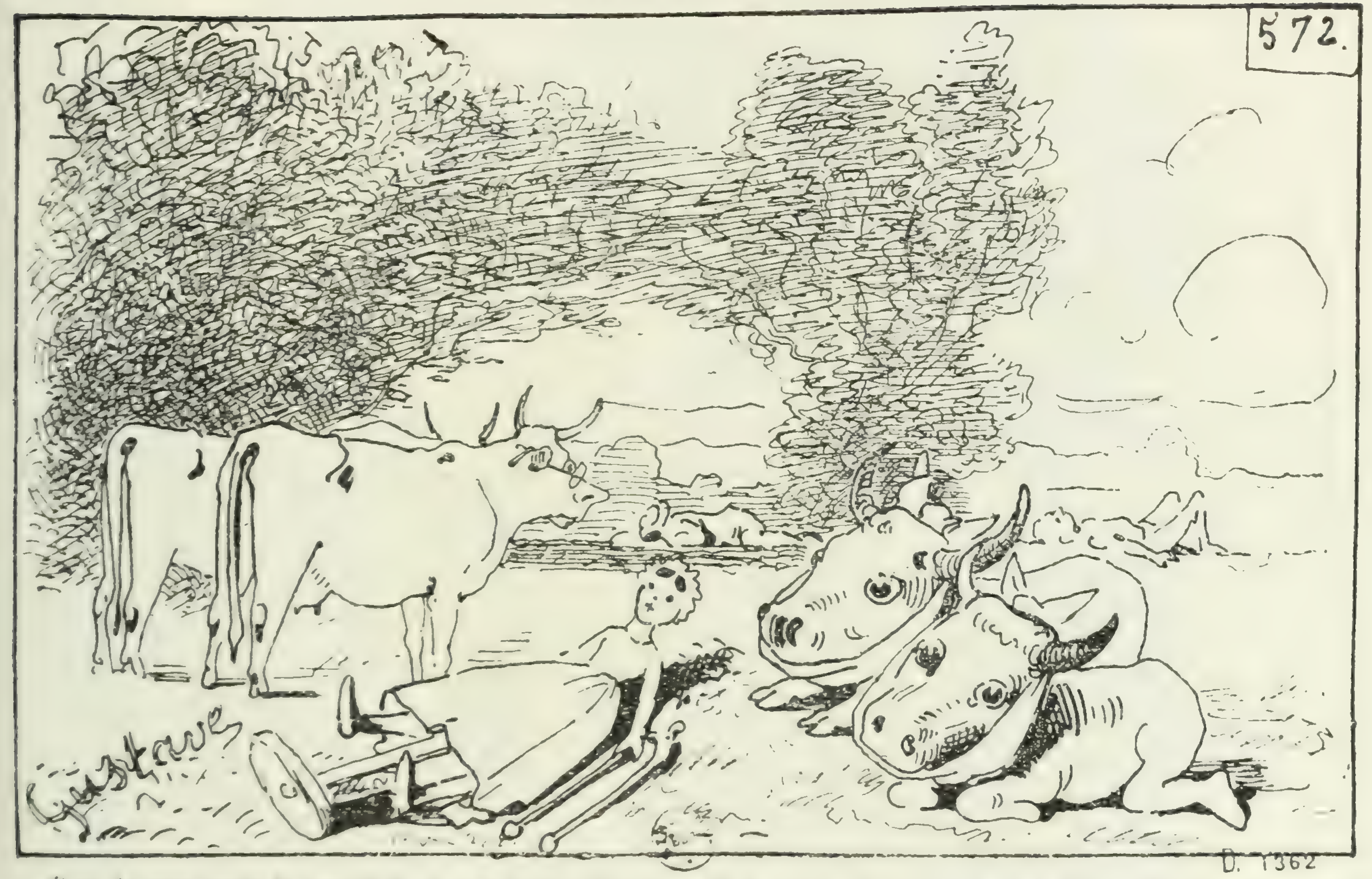


Explication par les artistes eux-mêmes
des ouvrages de peinture et de sculpture admis à
l'Exposition de 1869.

La Vie parisienne (5 juin 1869).

Courbet pouvait être fier d'exposer deux œuvres maîtresses : le *Hallali du cerf* et la *Sieste*. Il fut déçu. Le jugement de la critique en général peut se résumer ainsi : « Le *Hallali* a un aspect assez « chimérique » et la *Sieste* est « d'un dessin impossible, bizarre »...

6 SALON DE 1869



Il est de notre devoir de prévenir le peintre d'Ornans. S'il continue de ce train-là, les ruminants les plus dociles refuseront d'entrer dans ses paysages. Voyez à droite ces pauvres animaux ; ont-ils une fluxion, oui ou non? — Trop d'air, mon cher maître, trop d'air!

Le Salon de 1869.

LA PARODIE

C'est la *Sieste pendant la saison des foins*, tableau exposé au Salon de 1869, qui inspira au caricaturiste, sans doute, cette légende pleine d'esprit...



LA VOIX DES DAMES (PLÉBISCITE).

CHAPLIN OU COURBET ..? Oui ou Non?

M. Chaplin ayant réuni 7,300,000 suffrages, et M. Courbet n'en ayant que 1,500,000, M. Chaplin est proclamé et décrété peintre des dames françaises. M. Maurice Richard est chargé de l'exécution du présent décret.

Le Journal amusant (28 mai 1870).

PROMENADE AU SALON DE 1870, PAR BERTALL.

Le gai railleur qu'est Bertall a institué un plébiscite imaginaire par les femmes. Vous reconnaissez cet homme d'allure commune, à peine vêtu : Courbet, opposé à un gentleman : Chaplin, le peintre des élégances féminines. Nous n'oserions point douter de la sincérité du vote.

COURBET PAR GILL



Avant la lettre.

L'Éclipse (2 juillet 1870).

COURBET AVANT LA LETTRE, PAR GILL.

Courbet, narquois, allume sa pipe avec un bout de ruban rouge. Le sourire de l'indifférence se joue sur ses lèvres. Peu de jours auparavant, le peintre refusait ou plutôt n'acceptait point la croix de la Légion d'honneur que lui avait offerte Maurice Richard, ministre des Beaux-Arts. Sa lettre est célèbre, et fit événement.

GUSTAVE COURBET, PAR A. LEMOT

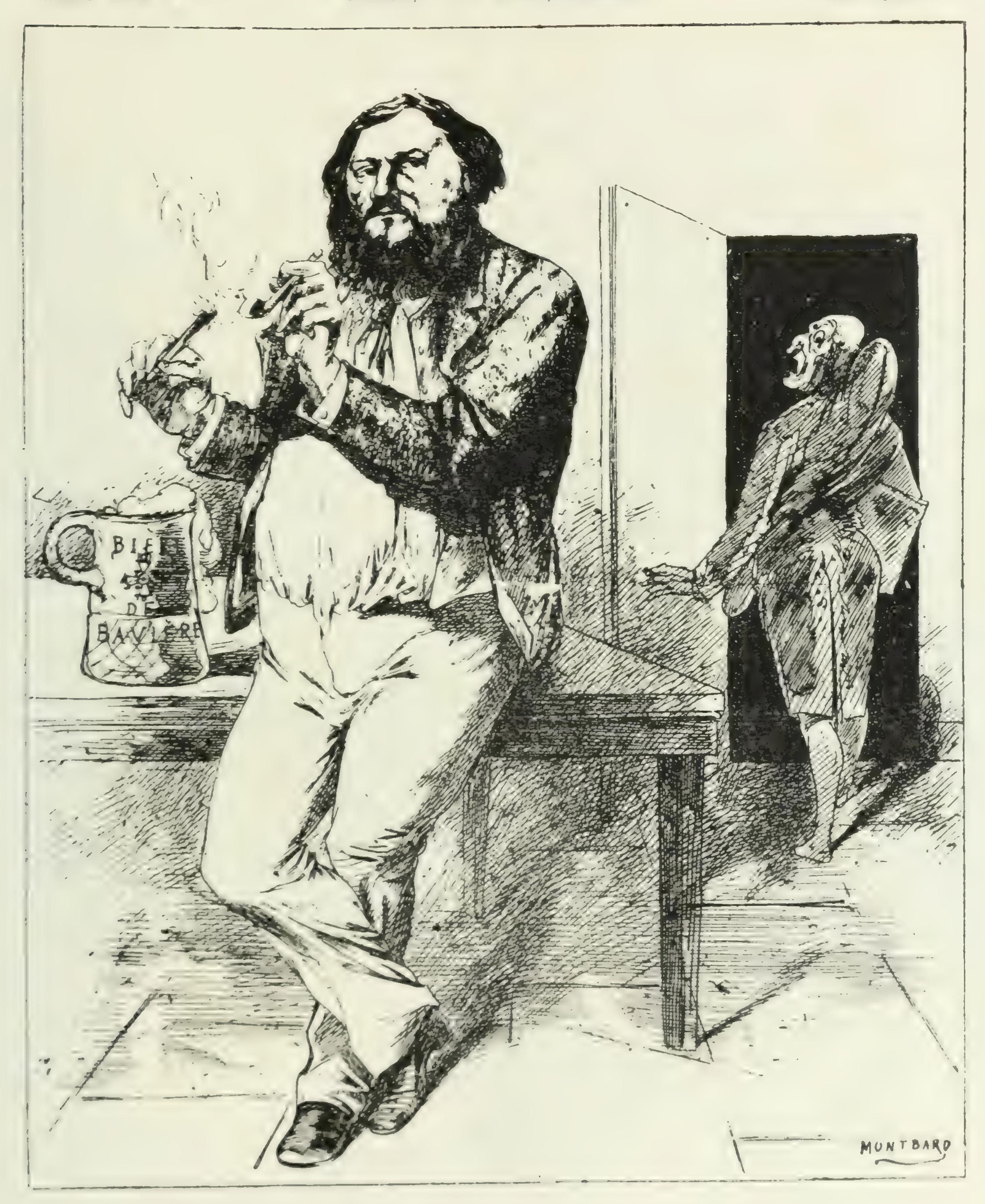


Le Monde pour rire (3 juillet 1870).

GUSTAVE COURBET, PAR A. LEMOT.

Encore au sujet du refus de la croix de la Légion d'honneur. Mais le caricaturiste fait aussi allusion, en montrant Courbet fuyant la croix latine, à sa déclaration de l'année précédente, alors que, prié par les artistes bavarois de résumer son caractère, il peignit une pipe, et au-dessous, cette inscription : *Courbet, sans idéal et sans religion.*

Annee 1870 N°4 Théâtre de Polichinelle Jeudi 7 Juillet



Polichinelle (7 juillet 1870). — COURBET, par Montbard.

En 1869, Courbet avait envoyé des tableaux à l'Exposition de Bruxelles, qui lui valurent une première médaille. A l'Exposition de Munich, la même année, le jury demanda et obtint pour le peintre la croix de chevalier de première classe de l'ordre du Mérite de Saint-Michel, distinction généralement décernée aux artistes. L'étranger, avant la France, rendit hommage au grand peintre.

Le Charivari (10 juillet 1870).

CROQUIS, par Cham.

Dans ce numéro du *Charivari*, nous trouvons un écho du banquet offert à Courbet, chez Bonvalet, par les artistes à l'occasion du refus de la croix. Daumier y assistait. Et comme, lui aussi, il avait refusé de se laisser décorer, on l'associa à la gloire de Courbet.

« Pendant ce temps-là nous fêtions notre ami Courbet, sans nous soucier autrement des gens réservés, des chauvins et des Prudhommes. Nous le fêtions, parce que nous l'aimons bien, sans l'adorer plus qu'un autre, parce que nous l'honorons plus que beaucoup d'autres et que ceux-là qui se passionnent pour les quincailleries décoratives n'ont pas le droit de se moquer d'une tribu sauvage aux anneaux dans le nez. Et, ma foi, tant pis pour qui n'est point venu là; il a perdu une de ces occasions qui ne se peuvent rencontrer qu'une fois au plus dans une existence mortelle, l'occasion d'entendre un homme de grand esprit s'exprimer simplement en public.

« Qu'ils en trouvent beaucoup, nos trouveurs de mots de la fin, qu'ils en trouvent beaucoup de ces mots-là tels que Courbet, l'autre soir, en eut par bandes : « J'ai toujours eu du courage dans ma vie et je ne m'en suis jamais repenti... Il ne faut pas me féliciter d'avoir refusé la croix, je suis né comme ça. »

— Monsieur Courbet, me pardonnerez-vous? Je ne sais pas signer, j'ai été obligé de vous faire une croix.



— On te donne la croix et te voilà tout pensif!
— Peut-être celle de M. Courbet!



— Tu portes le ruban ? Mais tu n'es pas décoré !
— C'est pour protester contre M. Courbet.

Le Charivari (11 juillet 1870).

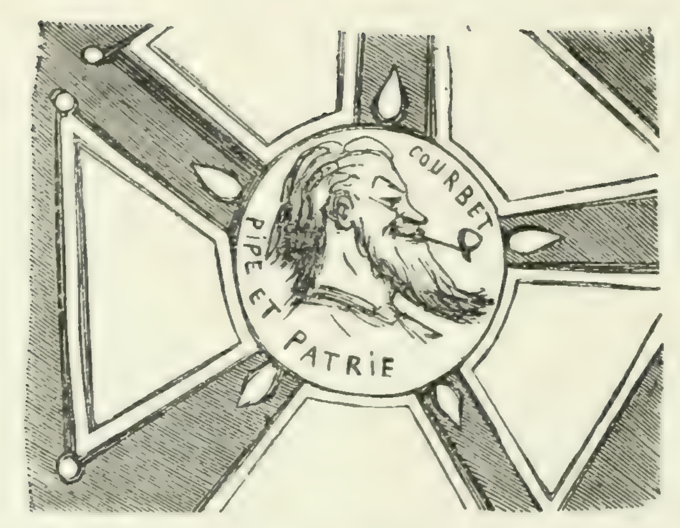
ACTUALITÉS, PAR CHAM.

Le refus du ruban était un beau sujet de discussions et passa au premier plan de l'actualité. Un collégien, Paul Nogent, composa sur le sujet des vers tintamarresques en rimes couronnées.

Comme devant Richard, chaque bonapartiste
Artiste,
Pour obtenir la croix lachement se courbait
Ce Courbet,
Lutteur qu'une fierté digne, romaine, épique,
Mene et pique,
Dit : Je fais fi, de, par mon maître Delacroix,
De la croix !

Je ne veux pas qu'en ton râtelier monarchique,
Mon art chique
Le vil foin que ta main distribue au riche art,
O Richard !
Beaucoup, par le chemin pur ou s'empresse Yvon,
En presse y vont,
Mais devant les presents que l'impérial coffre
Offre,

Hippocrate, j'ai seul, de ton austerité
Hérité.



M. Courbet acceptant la croix de la Légion d'honneur, à la condition qu'elle portera désormais son effigie.

Le Monde illustré (6 août 1870).

REVUE COMIQUE, par Cham.

Un contemporain nous a rapporté ce propos tenu par Courbet à l'un de ses amis :

— Ah! mon vieux ! Quand nous aurons chassé Badinguet, il nous faudra une autre monnaie... Alors, plus d'empereur coiffé des lauriers prétendus de la victoire, mais une belle fille, mon cher, une fille du peuple, avec un front ample, un nez droit, le menton petit, et sur les cheveux, un beau bonnet phrygien!...



LE CITOYEN COURBET par BERTALL



HUMBLE SUPPLIQUE DES HOMMES DE BRONZE DE PARIS, QUI DEMANDENT A NE PAS ÊTRE FONDUS.

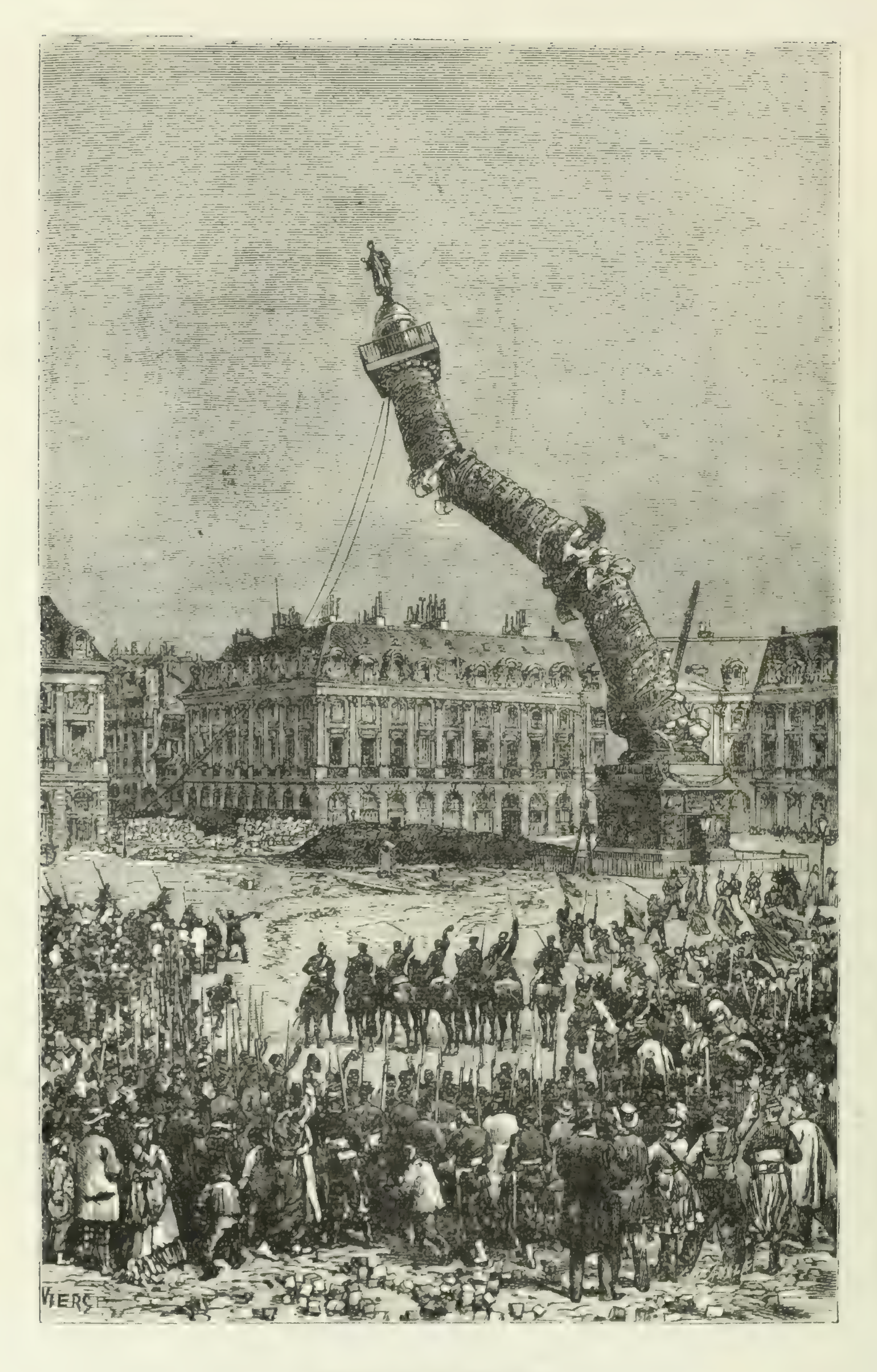
Le citoyen Courbet demande à réfléchir. N'y a-t-il pas là un moyen d'arriver à la fusion des partis !

Le Grelot (30 avril 1871).

LE CITOYEN COURBET, par Bertall.

Le décret de la Commune, prescrivant la démolition de la colonne de la place Vendôme, est du 12 avril 1871. A cette date, Courbet n'était pas encore élu conseiller communal. Il ne le fut que le 16 avril aux élections complémentaires du VIe arrondissement. Toutefois, en sa qualité de président de la Commission des Artistes, il avait adressé une pétition pour le *déboulonnement* de la colonne, au gouvernement de la Défense nationale le 14 septembre 1870.

Rappelons en outre, pour expliquer le desideratum de Henri IV, de Louis XIV et de *tutti quanti*, que le 2 octobre 1870, à la suite de la délibération de la Commission d'armement du VIe arrondissement, Jules Simon décida que le Napoléon de la colonne serait fondu, et que ce bronze servirait à couler la statue de Strasbourg ornant la place de la Concorde.



Chute de la Colonne.

DESSIN DE VIERGE, GRAVÉ PAR MÉAULLE.

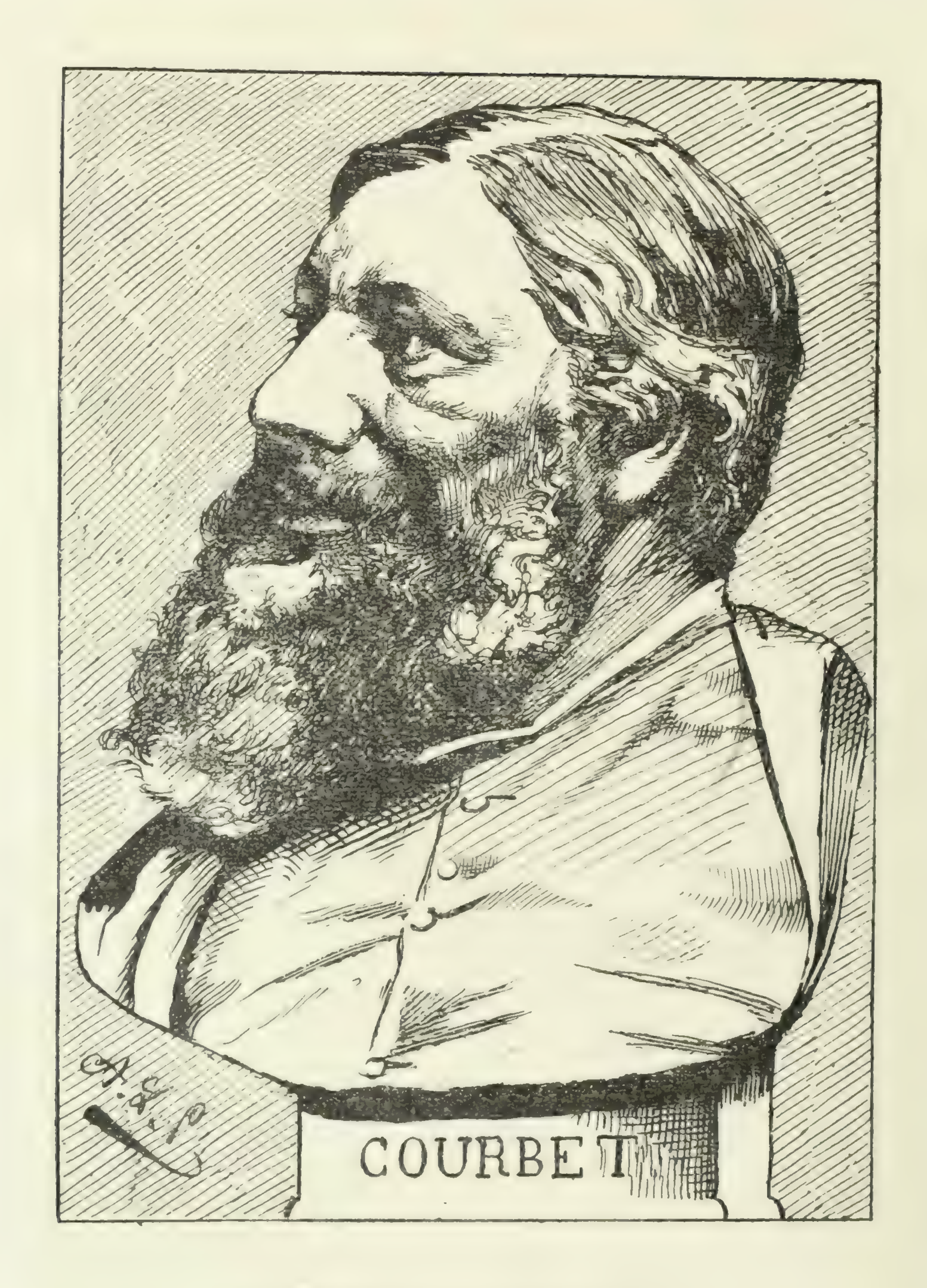
La colonne Vendôme est abattue le 16 mai 1871, et non déboulonnée, comme l'avait demandé Courbet, qui fut, dit-on, présent à l'événement.



Les Signes du Zodiaque, N° 4, par Nérac. (26 juin 1871).

LE TAUREAU, G. Courbet.

Le maître tient en équilibre la colonne renversée sur le pouce de sa main gauche, tandis que son bras droit ne faiblit point et porte même avec aisance la maison de Thiers démolie par ordre de la Commune (12 mai 1871). Courbet s'employa activement pour sauver les collections de Thiers qui furent transportées au musée du Louvre, où elles devaient revenir plus tard.



Les Hommes de la Commune (N° 10).

COURBET, par Alfred Lepetit.

LA COMMUNE N° 3



COURBET (GUSTAVE)

Né à Ornans le 10 Juin 1812.

Était Directeur des Beaux Arts
Peintre réaliste d'un grand talent. Fut-le
principal auteur, paraît-il, de la démolition de la
Colonne Vendôme.

Courbet est né le 10 juin 1819 et non en 1812.



Les Communards (N° 2). — COURBET, PAR MARCIA.

— Elle m'écrasera en tombant, vous verrez, aurait dit Courbet un peu avant la chute de la colonne.

LA COMMUNE.

N° 16.



IMP^r TALONS

COURBET.

La Commune (N° 16).

COURBET, par Klenck.

Ce n'était pas assez des caricaturistes, — car n'oublions point que la caricature était, à cette époque une arme de combat plus qu'aujourd'hui — des écrivains attaquèrent Courbet, parmi lesquels M. Émile Bergerat qui fit paraître chez Lemerre une plaquette (juillet 1871). M. Bergerat depuis, dit-on, a fait détruire cette plaquette qui avait pour titre : SAUVONS COURBET. En voici un extrait :

Celui qui renversa la colonne Vendôme
Bêtement ! — Je voudrais défendre ce grison.
En qualité de singe ennemi d'un fantôme
Il mérite la cage et non pas la prison.

Il appartient à la pathologie interne,
Et ce fait est depuis longtemps accrédité
Que, pour la profondeur de la stupidité
Si le puits est Hugo, Courbet est la citerne !

. . . .

Laissez cet imbécile à la gaieté française !
Si l'aberration est une papauté,
Ce cucurbitacé vaut seul un diocèse ?
Il est ! donc il peut être ! et c'est là sa beauté !

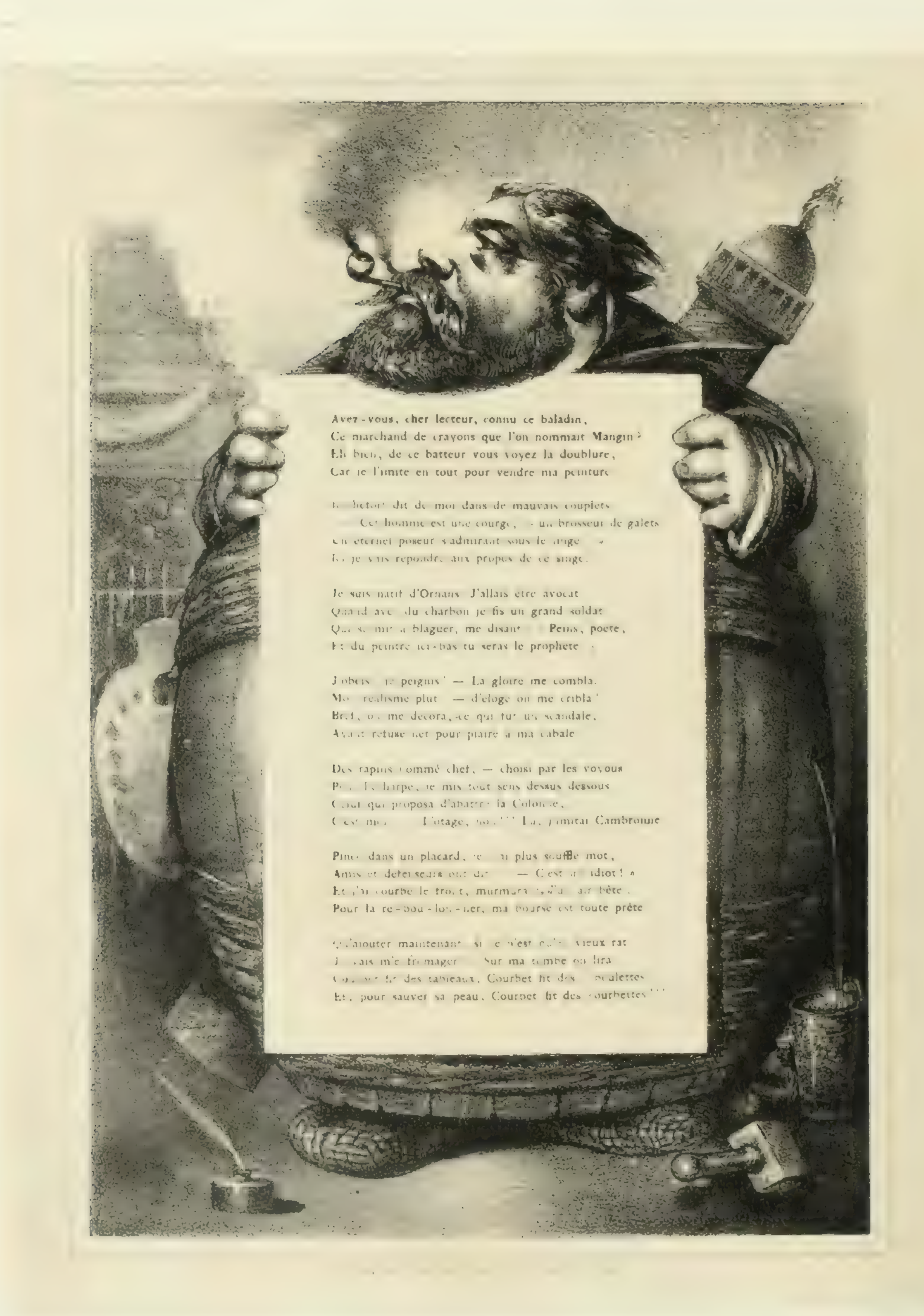
Lui mort, la chienlit s'éteint dans le marasme !
La pomme cuite éclate entre les doigts, sans jet ;
Le coup de pied au cul perd son plus bel objet
Et s'égare, sans grâce et sans enthousiasme !

Qu'il vive ! extasié devant son ombilic !
Les pouces sur le ventre, à la façon des carmes !
Qu'on l'engraisse ! et qu'ouvert nuit et jour au public,
Il crève de vieillesse entre quatre gendarmes.



Souvenirs de la Commune (4 août 1871), par Léonce Schérer.

Le 28 mai, la guerre civile, était terminée... En août, Courbet était traduit devant le conseil de guerre de Versailles et condamné le 2 septembre, à six mois de prison et cinq cents francs d'amende. On ne le qualifiait plus alors de *Raphaël des tas de cailloux* mais de *Colonnard* et surtout de *Déboulonneur*.



Les Communeux peints par eux-mêmes
(28 octobre 1871).

COURBET, DESSIN PAR FRÉDÉRIC JOB, TEXTE PAR JÉRÉMIE.

On estimera peut-être que, par simple générosité, on eût pu laisser tranquille le malheureux peintre déjà profondément atteint du mal qui devait l'emporter. Ce fut le moment ou on lui porta les coups les plus rudes.



Le Grelot (31 décembre 1871).

AH ! L'AVENTURE EST SINGULIÈRE
REVUE DE L'ANNÉE (1871),
PAR ALFRED LEPETIT.



Force, M. Courbet, de venir tous les jours sur le socle de la colonne, peindre des tableaux au profit de sa réédification.

Le Monde illustré (6 avril 1872).

LA REVANCHE



DÉBOULONNONS COURBET ! [illegible]

La Chronique illustrée (6 mai 1872).

LA REVANCHE, par Demare.

Au mois d'avril 1872, le peintre envoyait au Salon : la *Femme vue de dos* et les *Fruits*. Ces deux tableaux ne furent pas admis par le jury.

Le dessinateur Faustin en fait une charge et il donne à supposer qu'ils ont été peints à la prison de Sainte-Pélagie. La détention de Courbet dans cette prison fut de courte durée, du 22 septembre 1871 au début de janvier 1872. Toujours captif, on dut le transporter dans une maison de santé pour y être opéré.

A Sainte-Pélagie, il dessinait et peignait. Il exécuta des *fleurs* et des *fruits*, et, dans la maison de santé du Dr Duval, à Neuilly, il produisit un grand nombre de toiles, dont son ami, le Dr Blondon, nous a laissé la liste.

TABLEAUX REFUSÉS DE M. COURBET, dessins de FAUSTIN d'après l'auteur



N° 1 — UNE ODALISQUE EN GARNI ou COMME ON FAIT SON LIT ON SE COUCHE (scène d'intérieur)



La Chronique illustrée (6 mai 1872).

TABLEAUX REFUSÉS DE M. COURBET, PAR FAUSTIN.



LE GRELOT AU SALON 7

À LA PORTE DE L'EXPOSITION

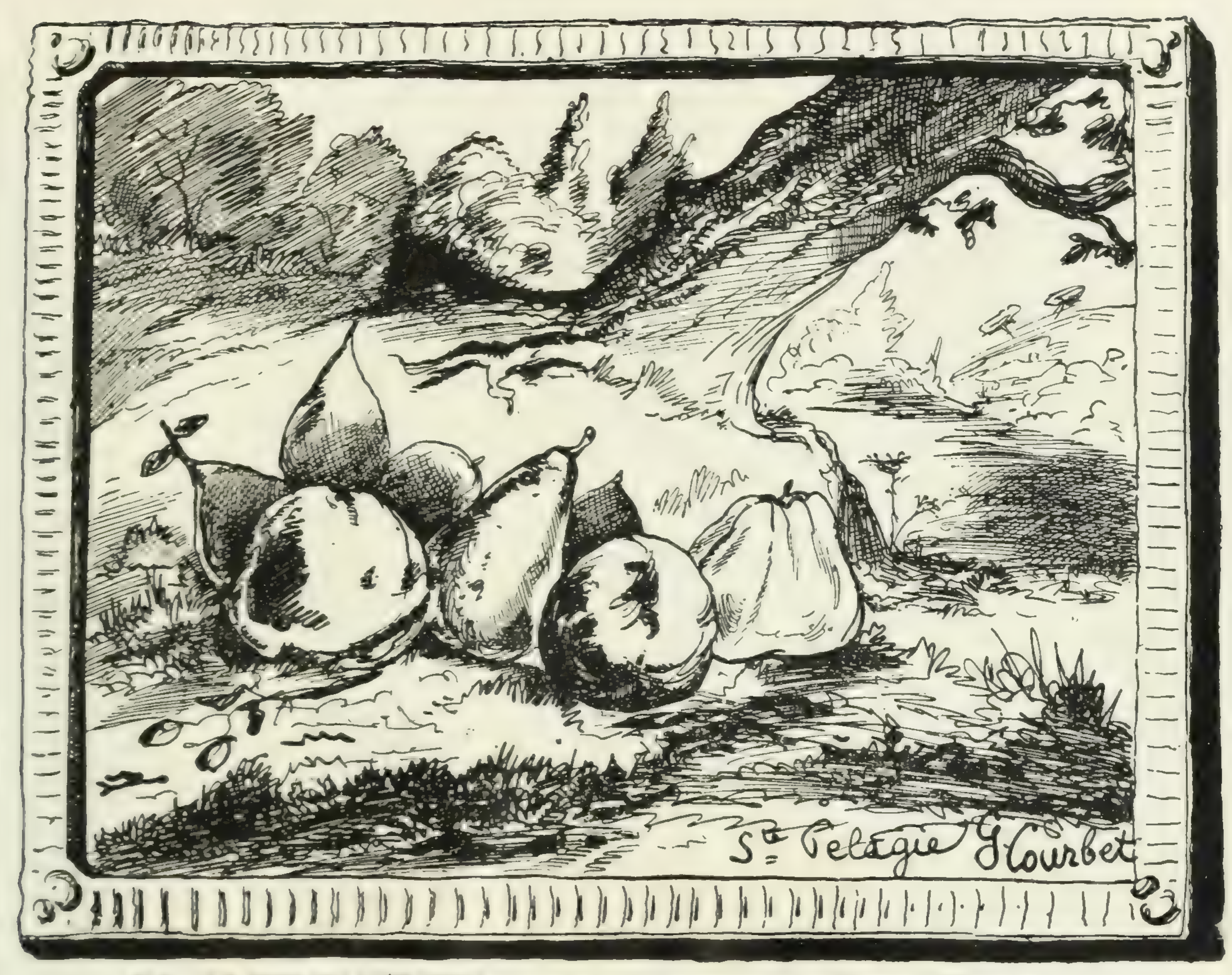
On assure que Courbet avait offert cette colonne à la ville de Paris pour remplacer celle qui avait été déboulonnée par ses soins. Le Jury n'a sans doute pas compris le bon sentiment qui animait le peintre d'Ornans et l'a mis à la porte lui et sa colonne. Cette mesure est peut-être une mesure de rigueur.

La colonne refusée est désormais destinée à l'exportation.

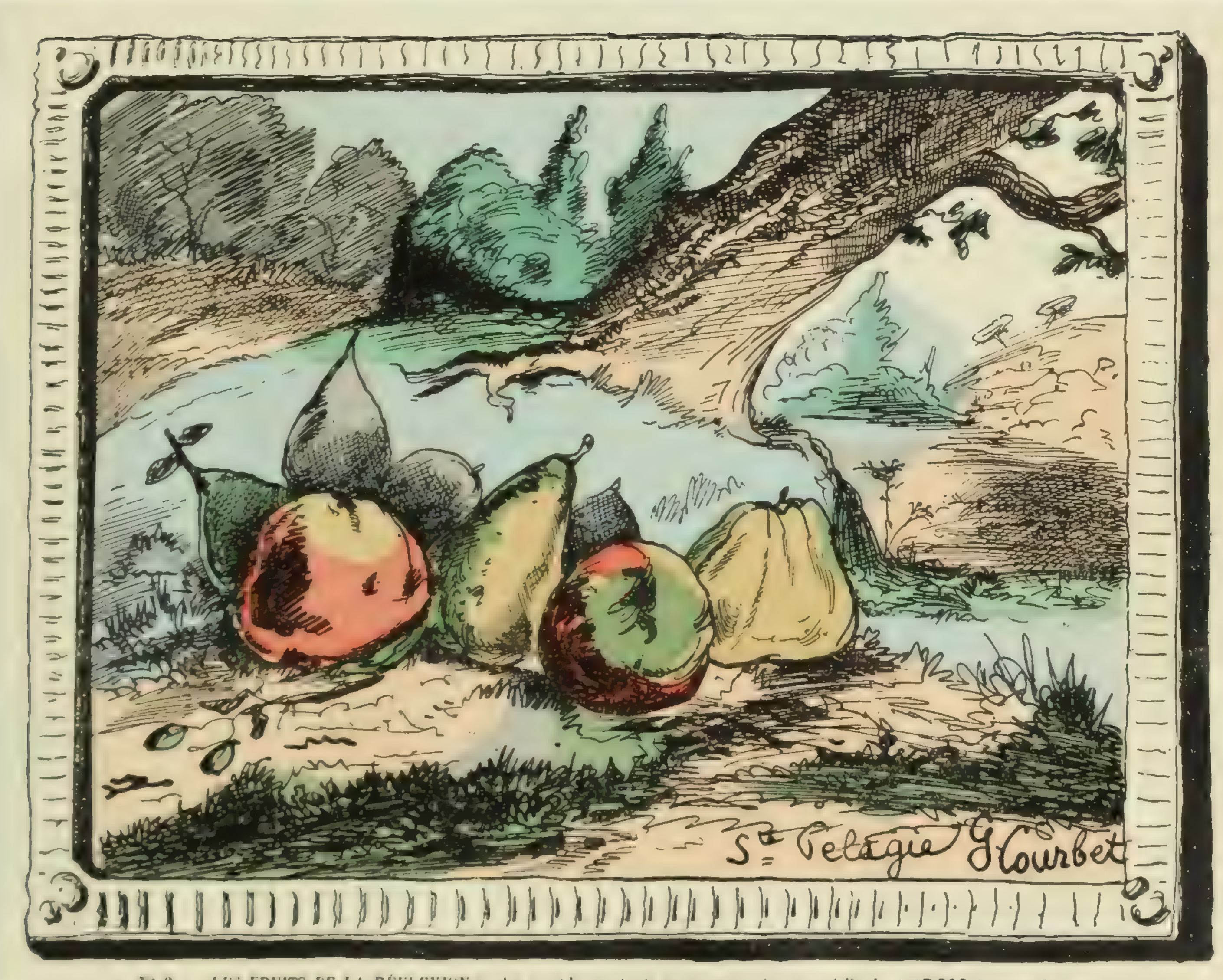
Le Grelot au Salon.

LE SALON DE 1872, DÉPEINT ET DESSINÉ PAR BERTALL.

A la porte de l'Exposition.



N° 2 — LES FRUITS DE LA RÉFLEXION tombés avant leur maturité pour avoir passé six mois à l'ombre! 17,000 francs le tas!



N° 2 — LES FRUITS DE LA RÉFLEXION tombés avant leur maturité pour avoir passé six mois à l'ombre! 17,000 francs le tas!

La Chronique illustrée (6 mai 1872).

TABLEAUX REFUSÉS DE M. COURBET, PAR FAUSTIN.

ON N'ENTRE PAS! PAR ALFRED LE PETIT

Comédie en un acte (ridicule) et deux tableaux (médiocres).



Le Grelot (1872). — ON N'ENTRE PAS ! PAR ALFRED LE PETIT.

Il s'agit du refus formel opposé par certains artistes, à la réception des œuvres de Courbet à cause de son rôle politique. Comme tous ces bons confrères s'arc-boutent énergiquement derrière l'huis ! On leur passera plutôt sur le corps Il n'entrera point.

Le Grelot fut saisi.

Il faut rappeler ceci : Quand les membres du jury passèrent devant les tableaux de Courbet, Meissonier s'écria : « Messieurs, ce n'est pas la peine de regarder cela : il n'y a point ici une question d'art, mais une question de dignité. Courbet doit être exclu des Expositions ; il faut que désormais il soit mort pour nous. »

« Les artistes ne pardonnaient pas, a écrit judicieusement Riat, à Courbet son indépendance et ses succès ». Seuls Fromentin et Robert Fleury ne s'associèrent pas à « cette œuvre d'injustice, de petitesse et de haine ». « Puvis de Chavannes qui faisait partie du jury, a écrit : « M. Th. Duret, indigné de l'injustice qu'on allait commettre, s'était retiré avant le vote, démissionnaire. Le Jury se vengea de lui, en refusant son tableau *Les Jeunes Filles et la Mort*, qu'il présentait cette année, au Salon. »

Les polémiques reprirent de plus belle. Lockroy, Ernest d'Hervilly et surtout Castagnary défendirent Courbet, tandis que d'autres journalistes couvraient de fleurs le « grand » Meissonier, par exemple Sarcey, qui se signala en écrivant un article intitulé : *La Grosse Courge*.

La Grosse Courge, c'était Courbet.



Actualité (1873), PAR STICK.

Le 30 mai 1873, l'Assemblée nationale adoptait le projet de reconstruction de la Colonne Vendôme.

« Cette loi, a écrit Castagnary, fut le rendez-vous où l'attendirent ses ennemis, et l'on sait s'ils étaient nombreux. Jamais peintre n'en posséda collection pareille.

« Il y avait d'abord la majorité de ses confrères. Les peintres ne pouvaient pardonner à ce peintre ses allures de citoyen libre, ses bons mots, ses railleries joviales, la haute opinion qu'il avait de lui-même, le peu de cas qu'il faisait des autres. »



— M. Courbet, on vous donne congé! Vous ne pourrez jamais payer la colonne Vendôme et votre terme.

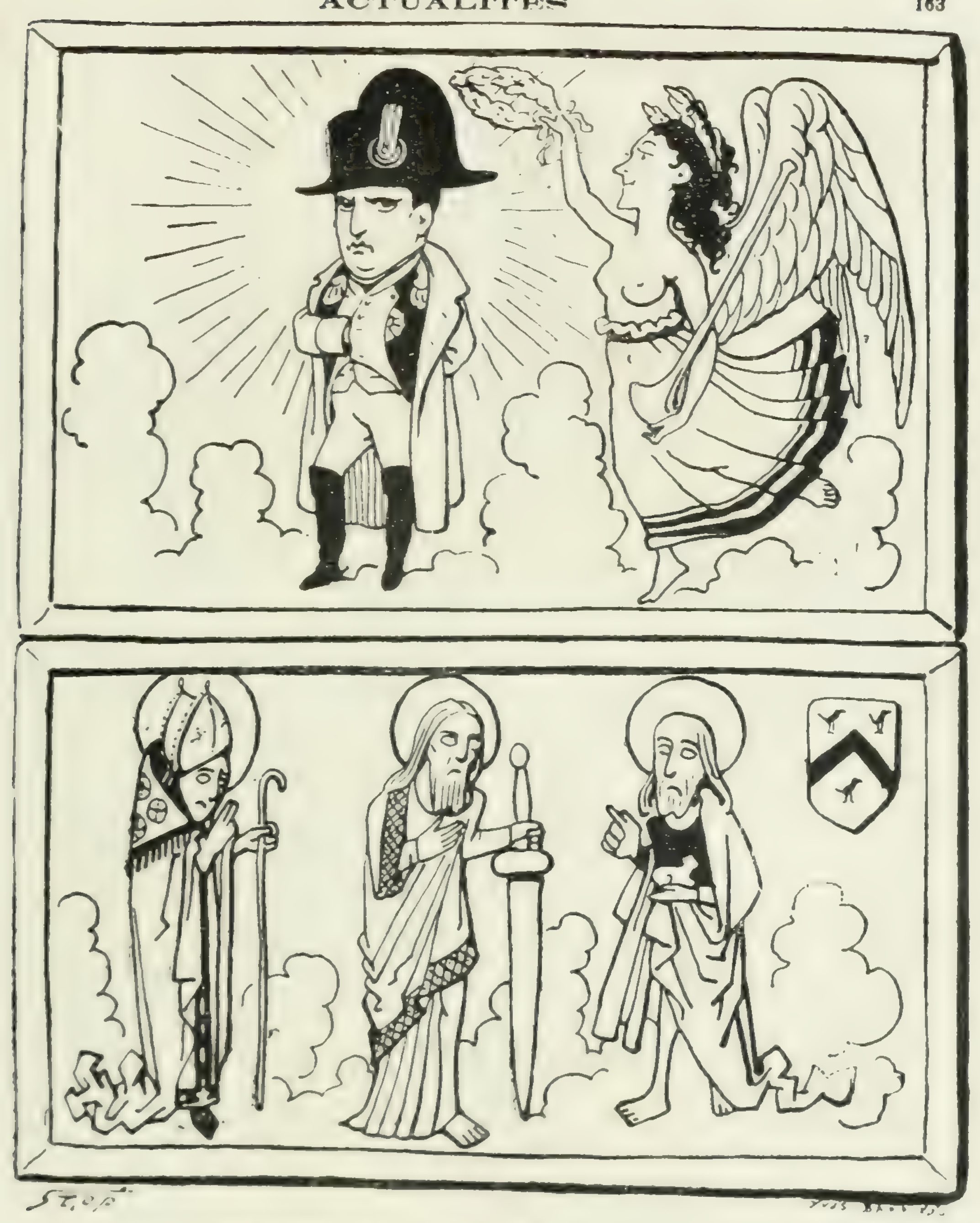
L'Univers illustré (5 juillet 1873).

REVUE CHRONIQUE DU MOIS, par Cham.

L'artiste était condamné à payer à l'État la somme de 323.091 fr. 68, montant des dépenses de reconstruction du monument détruit.



M. Courbet les supplie de ne pas y mettre des matériaux trop chers.



Courbet changeant sa manière afin de derouter les poursuites.

Le Charivari (juillet 1873).

ACTUALITÉS, par Stop.

Il nous souvient d'avoir vu à Ornans — dans l'atelier du peintre, que sa sœur Juliette voulait transformer en musée, atelier qui depuis.... — une grande ébauche : *Jésus devant un calice.* Cette ébauche fut faite, à la prière de sa sœur, pour orner un reposoir, lors d'une procession à Ornans.



La Timbale (4 octobre 1873).

UNE ÉCHÉANCE, PAR E. COTTIN.

Courbet était en exil depuis le 23 juillet 1873. Il s'était fixé en Suisse, à La Tour de Peilz, près de Vevey.



MASQUE MORTUAIRE DE COURBET.

(Photographie prise d'après l'original qui appartient, depuis peu, à la Bibliothèque publique de Besançon.)

Quel visage calme, reposé !

Les tribulations, les souffrances de toutes sortes qui hâtèrent sa fin, n'ont pas laissé leur empreinte sur cette physionomie sereine. Peut-être, à l'heure où la mort a clos pour toujours ces grands yeux qui observèrent si profondément, une suprême vision, lui faisant entrevoir l'immortalité de son œuvre, a-t-elle effacé soudain jusqu'à la dernière trace des vastes labeurs et des rudes soucis.

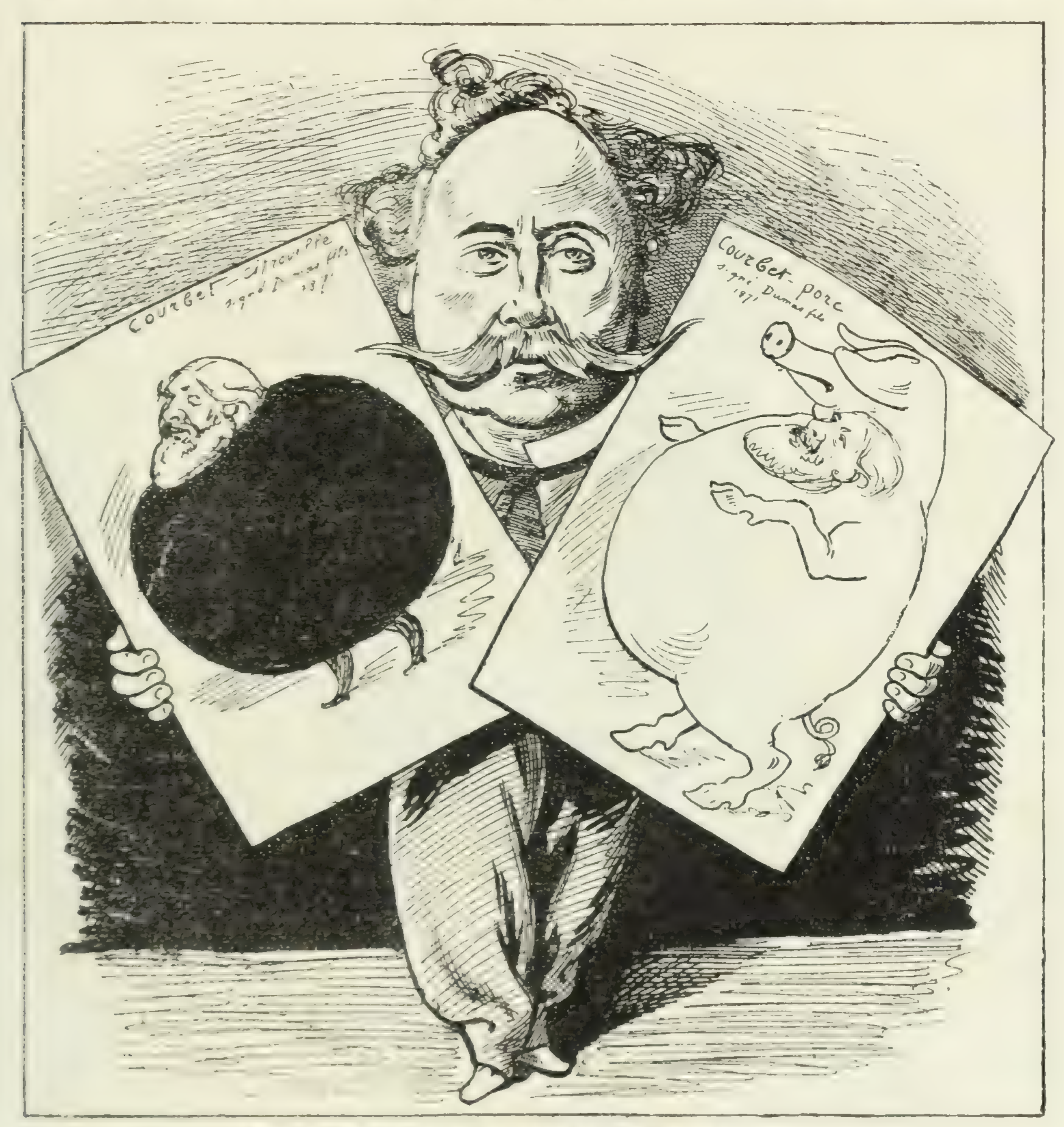


Feu COURBET (*avec feu son accent*). — Entrais donc, prepais donc des pômes ; on ne les vend pas, on les dône !...

La Lune rousse (1878). — DEVANT L'ODEON, PAR ANDRÉ GILL.

Peu après le décès de Courbet, le 31 décembre 1877, à la Tour de Peilz (Suisse) où il fut enterré, André Gill imaginait le peintre franc-comtois devant le théâtre de l'Odéon où l'on représentait *Joseph Balsamo*, drame par Dumas fils. Celui-ci était ami et admirateur de Meissonier. (Son portrait, par le peintre de l'épopée impériale, figurait au Salon de 1877.) Gill se servit de « Feu Courbet » pour souligner l'échec de *Joseph Balsamo*.

DEUX PORTRAITS DE COURBET, PAR A. DUMAS



Et dire que M. Alexandre Dumas ne veut pas être critiqué ! ..

Le Grelot (26 février 1882).

DEUX PORTRAITS DE COURBET, PAR A. DUMAS.

Ce dessin est certainement d'André Gill. Il rappelle au troisième Alexandre, sa philippique violente lors de la mort de Courbet. Il était dit entre autres gentillesses : « Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent, a pu pousser cette courge sonore et poilue... »

La passion politique fait dire les pires absurdités. Veuillot n'a-t-il pas écrit : « Carpeaux fait puer le marbre, et Courbet fait puer le châssis. »

La légende de Gill nous prévient que M. A. Dumas ne veut pas être critiqué. En effet, Dumas fils entendait mal la raillerie. Jacquet venait de le représenter en marchand juif vêtu d'un caftan vert. L'auteur de la *Princesse de Bagdad* se fâcha tout rouge et il envoya son gendre, au Salon, crever à coups de canne l'aquarelle de Jacquet.



PORTRAIT DE COURBET

Reproduction d'un Dessin, par Manet.



Communiqué par M. Emile Leclerc.

Ceci est l'homme et l'homme entier.
L'homme absolu dans ses idées,
Qui suit droit son rude sentier
Devant les foules attardées.

L'art, pour lui, c'est la vérité
Se dressant du puits toute nue,
La naïve sincérité.
Que les maîtres seuls ont connue.

Pendant vingt ans, il a servi
De tête de Turc aux critiques :
Plus d'un roquet l'a poursuivi
De ses aboiments esthétiques :

Mais, plein de sève et d'âpreté,
Amoureux de la créature,
Dans sa saine brutalité,
Il reproduisait la Nature.

Étienne Carjat.

SUPPLÉMENT

Cham au Salon de 1861 (Album).

Le Piqueur.



TABLEAU DE M. COURBET.

Cavalier conduisant au plus vite son cheval chez un oculiste pour qu'il lui remette son œil en place.

Cham au Salon de 1863 (Album).

La Chasse au renard.



Renard mourant inconsolable de s'être laissé forcer par un cheval qui avait des jambes en manches de veste.

Nota. Ce tableau a été exécuté par le jeune Toto Courbet, âgé de trois ans, fils de M. Gustave Courbet, le fameux peintre.

Cham au Salon de 1863 (Album).

La Dame au Chapeau noir.



Ce que M. Courbet sait faire d'une jolie femme car nous parierions que la dame qui a posé pour ce portrait est très-jolie.

Salon de 1868 (Album par Cham).

L'Aumône d'un mendiant à Ornans.



608. — GUSTAVE COURBET.

L'aumône ! Il n'est cependant pas bien charitable de faire voir des toiles pareilles au pauvre monde.

Salon de 1869, Charivarisé.

(Album par Cham).



— Mais retournez donc cette toile pour nous la faire voir !
— Monsieur, je n'ose pas ! C'est un Courbet ! ça me fait peur.

Cham au Salon de 1870 (Album).

La Falaise d'Etretat, après l'orage.



671. — COURBET.

La mer noire à Etretat. Tellement haute qu'on aperçoit des vagues dans le ciel.



COURBET, en 1861.

(Statuette plâtre, par Lebœuf.)

LES DERNIÈRES ANNÉES

CORRESPONDANCE INÉDITE

(1870-1877)

On n'a pas encore réussi à réunir en un volume la correspondance du maître d'Ornans. Il semble pourtant qu'elle présenterait un intérêt certain pour l'histoire de l'art au XIXe siècle. Il est vrai que Georges Riat, dans son bel ouvrage sur Courbet (1906) a donné de très nombreux extraits des lettres du peintre à ses parents. Et, plus tard, en 1913, une Revue de Nice, *l'Olivier*, publia dix-huit lettres de Courbet à Bruyas, le riche amateur qui a légué sa collection de tableaux au Musée de Montpellier. Mais il y a bien d'autres lettres conservées par des amis ou dans des familles dont les membres furent en relations avec Courbet.

Un moment, en 1886, quelques admirateurs pensèrent rassembler une partie de cette correspondance. On va voir ce qu'il advint.

Dans le livre d'Estignard : *Gustave Courbet. Sa vie et ses œuvres*, livre édité en 1897, par conséquent vingt ans après le décès de Courbet, il est servi au lecteur, en guise d'épilogue, une lettre (30 décembre 1886) du romancier réaliste Champfleury, ancien ami du peintre, concernant précisément la correspondance de Courbet, qu'on avait alors l'intention de faire paraître.

Champfleury, consulté, répondit que ces lettres n'étaient pas à publier :

> Elles ne contiennent, écrivait-il, pas un trait utile pour l'histoire du peintre et de ses œuvres ; elles pourraient chagriner de braves gens. A quoi bon ?

Et il ajoutait :

> La publication dont vous me parlez comme prochaine ne peut être que *frelatée* (1) ou très remaniée et arrangée...

(1) Ce mot, que nous soulignons, ne figure point dans le texte reproduit par Estignard.

Enfin Champfleury refusait nettement de communiquer les lettres de Courbet qu'il possédait.

Fort de cela, Estignard de conclure avec une satisfaction évidente :

Beaucoup de nos lecteurs partageront l'opinion de l'éminent critique.

Méthode singulière pour un historien ! D'autant plus singulière qu'il existe une contre-partie dont Estignard eut certainement connaissance. C'est une lettre de Bernard Prost, compatriote de Courbet, collaborateur de la *Gazette des Beaux-Arts*, lettre qui fut adressée, comme celle de Champfleury, au regretté Jules Dufay, l'exécuteur testamentaire du poète Max Buchon : l'ami le plus intime de Courbet.

Nous comblons cette lacune.

Paris, le 13 janvier 1887.

Monsieur,

Avant de vous répondre, j'ai voulu voir, non pas M. Champfleury, avec qui je ne désire pas entrer en relations, mais M. Castagnary, un véritable ami de Courbet, qui patronne ma publication ; ni l'un ni l'autre n'avons été surpris de l'appréciation et des prétendus scrupules de l'auteur des *Bourgeois de Molinchard*. M. Champfleury, qui croit avoir inventé Courbet, n'admet pas qu'un autre que lui y touche. Mais où nous ne pouvons pas admettre sa manière de voir, c'est lorsqu'il juge en bloc la correspondance de Courbet; il ne la connaît pas, et mon volume se chargera de le démentir. Où nous récusons aussi sa compétence, c'est dans le choix des lettres et des extraits de lettres à publier. Mon volume ne contiendra que des choses *intéressantes* au point de vue art ou autobiographie. Je ne songe pas à publier tout ce que j'ai : tout ce qui le sera aura le visa de Mlle Courbet et de M. Castagnary. C'est vous dire que les amis de Courbet peuvent être tranquilles, quoi qu'en puisse penser M. Champfleury. Si j'étais malicieux, je publierais certaines lettres où Courbet le traite de jolie façon, à propos surtout de l'affaire Bruyas (1); mais ce ne sont pas là de mes procédés. Je veux me borner à faire connaître Courbet par lui-même ; il a tout à y gagner.

Merci donc, Monsieur, de votre obligeance. Puisque M. Champfleury met son veto sur la publication de ses lettres, donnons-lui cette mesquine satisfaction. Le volume, une fois publié, il s'en repentira peut-être !

Pourquoi Estignard n'a-t-il pas joint ce document ? Était-ce de la part de ce compatriote du peintre, pour satisfaire l'opinion publique qui était encore défavorable à Courbet homme politique ?

Bien entendu, notre intention n'est pas d'instruire le procès de quiconque, pas même celui de Champfleury dans ses relations avec Courbet. Celui-ci n'était pas un styliste; il ne brillait ni comme épistolier ni comme conférencier. C'était « le peintre ». Cependant, lorsqu'en 1891, le 29 janvier, eut lieu à l'hôtel Drouot la vente des autographes de Champfleury, les lettres de Courbet ne déparaient point la collection.

Ainsi, après une description détaillée des *Casseurs de pierres*, Courbet entretient son ami de l'*Enterrement à Ornans* (voir p. 15).

La lettre se termine par le récit amusant du carnaval à Ornans.

Une autre fois, il s'agit des *Demoiselles de village ;* ou bien il parle avec enthousiasme de l'*Atelier*, tableau dans lequel il veut exprimer sa manière de voir la société dans ses intérêts et ses passions. Champfleury

(1) Il s'agit d'un récit satirique de Champfleury intitulé : Histoire de M. T., dont le principal personnage était Alfred Bruyas. Ce récit a reparu depuis dans les *Sensations de Josquin* (1859).

et Baudelaire y figurent et Courbet exprime le désir que Proudhon vienne poser.

Lisez encore ce qu'il écrit en 1859 ou en 1860. Il a résolu de finir pour l'exposition prochaine son grand *Combat de cerfs*, puis le *Cerf qui se jette à l'eau*.

C'est un terrain neutre où chacun s'entend et qui abonde dans la ferveur qu'on a pour le paysage et les animaux.

Ensuite, voici du très scabreux. Je finis l'*Amour et Psyché* que vous connaissez, avec de légères additions.

Ensuite, j'ai envie de leur faire un tableau de la guerre, soit le cimetière de Solférino ou autre tuerie au second plan, puis au premier plan deux de leurs soldats qui se distinguent le plus dans ce genre d'exercice, un turco et un zouave. Ces deux bêtes fauves courraient comme deux vampires, emportant avec eux des têtes d'Autrichiens au bout de leurs bayonnettes, puis des dépouilles, le tout au crépuscule; les dents du nègre éclaireraient la campagne. Ce serait deux tableaux de figures. Le premier serait pour l'Académie, le second pour les guerriers.

Pour en terminer avec ce « dossier », voici une dernière lettre où il répond à des reproches que lui a adressés Champfleury. Il déclare travailler avec ardeur, ayant, dans l'année, couvert 70 ou 80 toiles.

Quant à ce que vous me dites du gouvernement, vous vous trompez entièrement sur ma manière de l'apprécier et de le haïr. C'est pour la raison que j'ai dit plus haut et la liberté de chacun que je désire que la France se gouverne par elle-même. Autrement, si je ne considère que moi-même, ce gouvernement fait mon affaire admirablement ; il me donne l'orgueil d'être une personnalité.

Courbet et Champfleury n'étaient plus d'accord. La rupture définitive devait se consommer en 1865, à propos du portrait de Proudhon (1) qui n'eut pas l'heur de plaire à Champfleury.

Quoi qu'il en soit, le projet de publication de Bernard Prost n'eut pas de suite (2). Champfleury, « crocodile édenté », devenu fonction-

(1) Riat (*Gustave Courbet, peintre*, p. 220), avance que Courbet put assister aux derniers moments de Proudhon « dont il a voulu garder le souvenir en dessinant la tête inanimée du philosophe, mate et noire sur son oreiller. Ce dessin, daté ..68, a été photographié par Carjat. »

Or, dans une lettre à Gustave Chaudey (l'ami et le confident des dernières pensées de Proudhon), lettre envoyée d'Ornans et datée du 24 janvier 1865 (Proudhon était mort le 20 janvier 1865), Courbet écrit notamment :

« Mon cher Chaudey, veuillez faire mes compliments bien sincères de ma part (moi qui ai eu le malheur de ne plus le revoir ni d'assister ce cher ami jusqu'à sa tombe) à sa femme et à ses filles, à vous, à M. Langlois, à M. Massol, à Carjat, à Dupont, Castagnary, enfin à tous les amis, qui sont ses disciples, n'en déplaise à M. Nefftzer et qui ne considère pas Proudhon comme un météore.

« Je ne comprends pas que vous laissiez sa tête dans la terre quand j'en ai un si grand besoin, faites-en faire au plus vite un masque ou envoyez-la-moi dans une boite en fer blanc, non seulement je veux faire son portrait, mais encore sa sculpture, je veux le faire assis sur un banc du Bois de Boulogne, comme il était, causant avec lui tous les jours, et je veux mettre dans le bas un épitaphe de moi.

Plus sage que l'homme,
son savoir, et son courage furent sans égal

« Envoyez-moi aussi le grand portrait de ruthlinger (Reutlinger) vous l'avez ou bien madame Proudhon, tout à vous de cœur. »

Courbet ajoute en marge de sa lettre : « Je vais faire aussi et d'abord le portrait historique de P. J., la tête surtout le portrait peint s'il y en a vite vite. » (*Lettres inédites à Gustave Chaudey et à divers Comtois, suivies de quelques fragments inédits de Proudhon et d'une lettre de Gustave Courbet sur la mort de Proudhon*, publiées par Edouard Droz, tiré à part. Société d'Emulation du Doubs. Séance du 22 juin 1910.)

(2) Toutefois les lettres et documents que possédait Bernard Prost furent mis à la disposition de Georges Riat.

naire, s'était embourgeoisé et n'entendait pas se compromettre... Il fit pression sur d'autres détenteurs de lettres de Courbet et la manœuvre réussit.

La correspondance inédite qu'on va lire, sauf la première et la dernière lettres, est, actuellement, entre les mains du fils d'Edouard Baille, dont le père était un peintre, ami de Courbet. Ces pièces ont été copiées et remises aux Archives du Doubs, récemment, par le peintre paysagiste Léon Boudot, de Besançon. C'est là, qu'à notre tour, nous en avons pris copie, sur l'indication donnée par M. Boudot, que nous remercions vivement.

Pour la commodité du lecteur, nous avons rétabli la ponctuation partout où elle faisait défaut. Quant à l'orthographe à laquelle Courbet n'attachait aucune importance, nous la laissons subsister dans toute sa saveur.

Cette correspondance a le mérite de nous donner l'expression naturelle de ses sentiments, sans aucun apprêt. Là, il apparaît tout entier, sans réserve et sans réticence. C'est la nature prise sur le fait, comme dans ses tableaux. Aussi quelle chaleur, — il a même des duretés bourrues — lorsqu'il s'agit d'honorer ou de défendre ses amis et leur mémoire.

Ces lettres nous révèlent donc la solide affection qui le liait à ses amis, par delà la mort, et sa profonde tendresse pour ses parents et ses sœurs, Zélie et Juliette. Elles mettent en relief sa sensibilité, l'ardeur de son tempérament, son exubérance, sa naïveté parfois. Et nous le verrons découragé à la suite des outrages et des persécutions, relevant çà et là, d'un trait drôle, inattendu, sa pensée pleine d'amertume.

S'il resta bon enfant — les vieilles gens de la Tour-de-Peilz en ont conservé un souvenir attendri, — Courbet avait perdu sa belle humeur. Lui qui avait un rire si entraînant : « un rire de bonne foi, a écrit Monselet, qui l'enveloppe de la tête aux pieds ; à la moindre facétie, Courbet se serre le ventre, se frappe les cuisses, lève une jambe et puis l'autre, en disant : — Oh! là! là! comme s'il se sentait atteint d'une crampe. Puis il baisse la tête et l'on entend longtemps un grand bruit de fusée dans sa barbe et dans ses cheveux. C'est Courbet qui continue de rire. »

Le colosse, qui se débattait dans les pires ennuis, était atteint dans ses forces vives. Il nous fera le récit de ses malheurs.

M. Georges Claudet, sculpteur céramiste, nous communique la lettre suivante qui fut adressée à son père le statuaire Max Claudet. Celui-ci, encouragé par Buchon et Courbet, a laissé des morceaux de jolie qua-

lité, exécutés dans la note réaliste. On lui doit notamment un buste du poète Max Buchon, œuvre mâle et sincère.

10 février 1870.

Mon cher Claudet,

Depuis vous, j'ai été malade sans discontinuer, j'ai été dans une prostration et un échauffement qui ne m'a pas permis de travailler.



Aussitôt arrivé à Ornans, je suis allé, comme je l'avais promis, à Vuillafans chez l'oncle Pasteur (1). J'ai été désillusioné comme je ne saurais vous l'expliquer et comme vous ne sauriez l'imaginer. Madame

(1) Frère de la mère de Mme Buchon, dont la famille n'était pas apparentée à celle de l'illustre savant.

Flick avait passé par là, vous ne pouvez vous figurer la noirceur profonde, la méchanceté, la calomnie de cette femme sinistre. C'est à tel point que cet oncle qui ne voyait que par son neveu l'appelait devant nous *ce polisson de Buchon* et sa *vourie de femme.* « On s'est passé de moi pendant la maladie, on s'en passera après sa mort, etc., etc. »

Voilà la première entrevue. J'y suis retourné le lendemain, même discours. Alors à mon tour je me suis mis en colère. J'ai eu recours à tous les sentiments, à l'orgueil de la famille, surtout, qui est le sentiment dominant; rien. La colère m'a pris, j'ai terrifié la maison à coup de poing sur la table et j'ai terminé en disant que puisque un homme comme Buchon ne pouvait pas avoir le pied de terre, après la mort, dans sa famille, que moi je m'en chargeais, et que j'allais faire une demande à la préfecture pour qu'on m'accorde le droit de relever son corps et de le faire transporter à Ornans sur mon terrain : que là il ne coûterait rien à sa famille. Bref il y a un manque de raison dans tout ceci, que je comprends.

Madame B... a eu tort dans les raisonnements avec Pierre F... ; il fallait prendre l'oncle comme il était, et comme je le disais l'inviter à venir voir son neveu quand il était malade, sans s'en rapporter à M. Flick qui ne sait pas écrire, et qui du reste ne tenait pas à ce qu'il vienne.

En dernier lieu, j'ai écrit, à la famille Pasteur une lettre cent fois plus terrible que celle de Champfleury dans le journal de Montbéliard, qui est restée sans réponse. Et je dis à l'oncle qu'il faut qu'il commande aux Flick de payer l'emplacement, ou qu'ils s'en repentiront. En tout cas, il ne faut pas que le publique paye cet emplacement. Si dans les 1200 francs que vous désirez, l'emplacement est compris ; retranchez-le. Dans quinze ans on verra à pourvoir à tout cela, si l'orgueil de la famille ne s'en mêle pas.

Monsieur et Madame Flick sont venus, expliquer, en larmes, qu'ils étaient ruinés s'il fallait tenir les conditions du testament : que s'ils avaient réfléchis ils auraient renoncé à la succession, etc., etc. Troisième entrevue : L'oncle P... veut donner cent francs et l'autre oncle aussi, mais ils veulent attendre l'issue de la souscription.

Dernières nouvelles. Le fils Pasteur va se transporter à Salins chez sa sœur pour savoir à quoi s'en tenir et ils feront je crois définitivement ce qui restera à faire.

Mon cher Claudet communiquez cette lettre à Madame B... Excusez-moi près d'elle. Saluez tous les amis.

Je vous enverrai cinquante francs pour moi, cinq francs pour M. Verreur et cinq francs pour Alexis Bourgon, de Chantran. Je devais envoyer ceux de Gaudy, mais c'est fait. Je vais voir encore si je puis quelque chose. Je ne suis pas fort pour les quettes.

Si vous envoyez au journal *Le Doubs* les souscriptions, on pourrait engager celles du Casino et différentes personnes.

Tout à vous. Bien des choses à votre père.

G. Courbet.

Sans date : le cachet de la poste donne 9 septembre 70, enveloppe et papier grand format, avec l'inscription imprimée et raturée : Surintendant des Musées impériaux.

Mes chers parents,

Je ne puis comme désire mon père retourner à Ornans dans ce moment. Je suis nomé président de la Surveillance générale des musées nationaux. Je n'ai rien à craindre je crois, je serai au louvre et du reste j'ai moins à craindre à paris qu'en province ou je serai obligé d'agir. Je crois que vous n'avez rien à craindre montrez leur ma croix. Je crois que les prussiens sont sous paris, je ne sais pas encore si le siège aura lieu. Je crois que les communications vont être interrompues. Que mes sœurs prennent largent que j'ai chez M. Henriot, en cas de mort placé sur le chemin de fer de lyon.

Je mettrai encore une note chez mon concierge ou chez Chaudey avocat.

Je vous embrasse de tout mon cœur.

Gustave Courbet.

Mes sœurs Zélie et Juliette seulement.

G. Courbet.

Sans date. Sur l'enveloppe cachet de la poste d'Ornans, 26 juillet 72. Suscription : Mesdemoiselles Courbet, propriétaire à Flagey, canton d'Amancey (Doubs).

Maizières, vendredi, juillet.

Mes chères sœurs,

Je suis tantôt à Maizières, tantôt à Ornans. Mais je suis incapable d'aller à Flagey par cette chaleur. Figurez-vous qu'à la nuit du feu de Maizières, j'ai eu trop chaud en travaillant. Le docteur Rith m'a fait suivre un traitement et je suis guerri maintenant. Je prends des bains dans la Loue. J'ai fait en sus 4 paysages au puits noir et à Maizières. Je n'ai pas perdu mon temps, j'ai déjà gagné la *cude* (1) que je fais à Maizières.

En dehors de cela, j'ai vendu, ces jours passés, mon *Retour de la Foire*, que j'avais fait à Flagey autrefois, dix mille francs. Tout va admirablement. Si la Commune m'a rapporté des désagréments, elle a augmenté ma vente et ma valeur de moitié : c'est-à-dire que depuis 6 mois, tant moi que les possesseurs de mes tableaux, nous avons vendus pour cent quatre vingt mille francs de ma peinture. Dans ce cas-là, on peut laisser geuler les gens.

J'ai fait des tableaux de poissons que les fils Ordinaire avaient pris. Ils pesaient 9 livres ; c'était magnifique. Vous verrez cela. Et des champignons.

Vous m'aviez parlé de vin de bourgogne, j'ai acheté une feuillette de 180 bouteilles, 150 francs d'un voyageur. Elle était adressée à un curé depuis deux ans et était en dépôt chez Lange. Il est dans notre cave, c'est du vin de Beaune, vous viendrez le prendre en bouteilles quand vous viendrez.

(1) Une *cude*, en patois franc-comtois, est un acte d'outrecuidance ou une mauvaise entreprise. Un mauvais spéculateur est qualifié du terme de *cudot*

Quand il fera moins chaud, j'irai vous voir. Ce temps-là est dangereux pour moi. Il me faut une grande tranquillité dans ce moment, parce que j'ai trop souffert pendant deux ans ; le foi se prendrait. Vous m'excuserez par conséqvent de n'être pas allé vous voir plus souvent, car je pense à vous toujours. J'irai vous voir quand le temps changera. Je vais écrire à Lydie, la même chose.

Je vous embrasse de tout cœur ainsi que mon père.

GUSTAVE COURBET.

1er Août 73.

Cher Docteur [Blondon de Besançon.]

Enfin, ils sont arrivés à leurs fins. Je suis définitivement expulsé de France. Nous avons su cela, en sous-main, de la préfecture.

La tentative du 3e Conseil de Guerre de Versailles était aussi un guet à pan. Ecrivez-moi toujours au nom de M. O, poste-restante à Fleurier (1).

Je vous envoie l'assignation au juge de paix d'Ornans, remettez-là à l'avocat que vous aurez choisi.

Tout à vous.

(non signé).

(Sans date, sans lieu d'origine.)
[*Vers Juillet 1875.*]

Mon cher Baudry,

Quand la guerre arriva malgré nous, nous ne pouvions pas laissé la France. On eut recours à moi pour sauver les arts. Le peuple me noma ainsi que les artistes, le gouvernement du 4 septembre aussi.

Dans ces cas-là ; on lâche les manequiens de la protection, pour prendre des hommes qui constituent réelement le pays.

J'écrivis alors à mon père : tu es assez fort pour deffendre nos intérêts dans notre maison et dans la mienne contre les prussiens, d'autant plus que tu as à ton service ma croix d'officier de Saint-Michel de Bavière, comme premier prix de l'exposition universelle de Munich ou München. Ces gens sont respectueux pour leurs institutions. Ce qui fut vrai. Mon père, maire d'un petit village, Flagey, recevant 150 prussiens, hommes et chevaux, leur montra ma croix, ils sortirent le lendemain matin, offrant des chevaux arabes en présent, qui ne furent pas acceptés par ma famille. A Ornans, où mon père ne pouvait aller chaque jour, ils envahirent la maison de ma mère ainsi que mon atelier où ils dévalisèrent avec 150 hommes et autant de chevaux, toutes les valeurs et collections qui s'y trouvaient. Ce qui fut une perte de 50.000 francs pour moi. que je consignai partie au Tribunal de Besançon par le maréchal des logis des gendarmes d'Ornans, avec objets spécifiés.

Pendant ce temps à Paris, Mrs Rochefort et Cournet délégués aux baricades de Paris, par le 4 septembre, contre les prussiens, m'ont

(1) Fleurier, localité suisse, situé à proximité du Val de Travers sur la ligne Pontarlier-Neufchâtel.

détruits pour 25 mille francs de matériaux, provenant de mon exposition du pont de l'Alma, qui m'avait coûté 83 mille francs, qui étaient déposés chez un entrepreneur restant porte de la Chapelle Saint-Denis.

C'est ainsi que pour avoir voulu rendre service à la France, en sauvant les arts de toute sorte : Louvre, Thuilleries, Bibliothèques, musée Dusomrard, Saint-Cloud, Versailles, Meudon, Malmaison, Sèvre, Saint-Germain, Fontainebleau, etc., etc., j'ai donné en outre, un canon fondu par Caille donné à la défense Nationale, à l'arrondissement de Grenelle ; 30 tableaux anciens, dans mon logement [de la rue] du vieux colombier, tels que Rembrandt ; Saint-Pierre aux liens ; Mises au tombeau de Carrache ; Simon Vouet, Velasquez, Rubens, Wouwerman, Poussin, Delacroix, etc, etc.

Les bombes entrant dans mon atelier, rue Hautefeuille, je porte, dans l'Ecole de médecine, les tableaux de mon atelier. On me dit que les prussiens entrant, les monuments de Paris leur appartiennent. Je les reporte dans les caves du [passage du] Saumon. A l'entrée des versaillais dans Paris on m'en volais 3 caisses, que j'évalue, au moins à cent mille francs et les tableaux anciens du vieux Colombier, au moins autant.



Le Gouvernement m'a volé mes fonds qui étaient, au nominatif, à la banque de France ; m'a sequestré mes biens, mes titres, sans droit, me privant de mes objets de travail à Paris et à Ornans. Il m'a déconsidéré dans son monde, à pure perte. Il m'a fait payé les croix, du Conseil de Guerre ainsi qu'une amende. J'ai fait dix mois de prison celulaire, 29 jours de jugement devant Villemessant, Dumas et des gendarmes corses, traîné dans les rues de Paris, la chaîne aux mains, couché à plat ventre dans 3 centimètres de vermine à l'Orangerie, avec fusils armés par M. Léret de la Nove(1), Corse, où que je n'avais que faire après ma condamnation.

Pour continuer les récompenses nationales, on me fit faire ma prison, avec des voleurs, on me rendit malade. Nélaton me fit une opération cruelle. On fit mourir ma mère de chagrin. Ma sœur puinée, vient de mourir de la même façon. Des députés de Besançon, subissant des jalousies particulières et des haines de crétins et de malhonnêtes gens, m'attaquent à nouveau, pour dette civil, pour m'exiler de la France, sans rime ni raison, imaginant que j'ai détruit la colonne Vendôme, plaisanterie la plus colossale qu'on ait jamais vue, qui fait rire l'Europe entière.

Pour poursuivre l'ordre de mes récompenses ; après avoir servi la France, de la façon la plus *effective* et dans une position où personne,

(1) Le Capitaine Serret de Lanoze.

de ceux qui m'accusent, n'aurait pu tenir (*parce que j'étais aimé du peuple de Paris*), je puis dire que je n'ai jamais touché aucun traitement, comme mes prédécesseurs, pas même comme ceux du 4 septembre desquels je faisais partie. Pendant 4 ans d'emplois et de persécutions, j'ai perdu, subissant les devoirs qu'on m'imposait 60 ou 80 mille francs par an, je ne sais à quel profit, surtout quand je considère que je n'ai pu pratiquer mon art, qui a servi la France pendant 34 ans. Depuis le romantisme jusqu'à nos jours.

Dans la situation horrible que M. Thiers fit à Paris, et *malgré moi*, il eut recours à moi, malgré cela. Par la voix de M. Barthélemy Saint-Hillaire, qui me demanda (sous la Commune où j'étais resté pour n'être pas lâche et faire mon devoir d'honnête homme) en l'absence de ces messieurs.



Saint-Courbet Stylite.

— La colonne a été abattue; tant pis!
— On va la relever, et on la fera garder par le citoyen Courbet; tant mieux!

Ils me demandaient de sauver la maison et les objets d'art de M. Thiers, son ami. J'exécutai ponctuellement ce désir et politiquement, j'estimai tous ces objets : Quinze cent mille francs, ce qui fit que sur cette estimation fictive, la Chambre plus tard lui alloua *un million* sur lequel, il me doit, au moins, cinq cent mille francs, pour être dans le vrai.

J'ai sauvé la colonne même dans sa chute (à laquelle je n'ai pu m'opposer. On ne s'oppose pas à deux millions d'individus.) C'est moi qui ai fait mettre les fascines, pour prévoir les dégâts et les brisures. Et j'étais tellement sûr de mon action que j'ai écrit à M. Jules Simon : *si on peut me prouver que j'ai détruit la colonne, je me charge de la relever à mes frais.*

Ces frais dirigés par moi, n'eussent pas été grands, si j'avais été coupable, ayant quelques connaissances dans le bâtiment, je me serais fait fort de la remettre sur pied comme elle était. Non pas pour cinq cent dix mille francs, mais bien pour cent quarante mille et *sans mise encène.*

Pour être dans le vrai, je suis le seul homme qui ait sauvé quelque chose à la France, et dans ses intérêts les plus précieux. Et je disais à M. Merlin, président de mon conseil de guerre : M. si ma vie n'était pas désintéressée de récompenses, je me croirait en droit de demander une récompense nationale, au lieu d'être sur ses bancs.

Pour continuer la reconnaissance qui m'est due, après que les gens cherchent momentanément à tromper l'histoire, par passion et par haine ; ils m'ont déjà fait subir 2 ans d'exil que je ne devais pas faire, invoquant, par anticipation, la prise de corps, réservé au Gouvernement par les lois françaises. De telle sorte que, si je n'avais pas été averti, j'aurais déjà fait deux ans de prison préventive, sans savoir si j'avais tort où raison.

J'en reviens toujours à mon dada. Je ne vois pas quel bénéfice la France peut avoir à m'empêcher de pratiquer mon art pendant si lougtemps. La vie s'écoule et les crétins restent.

Pour surcroît de malheur j'ai un malheureux beau-frère (1) qui, en mon absence, en profite pour assassiner notre famille affin d'en hériter, n'ayant pas d'enfant, ils cherchent à faire mourir mon pauvre père. Je crois que dans l'histoire, il sera rare de trouver un homme dans ma position, qui après avoir travaillé toute sa vie pour tâcher d'établir le bien et les arts dans son pays ait été persécuté par ce même pays d'une façon aussi épouvantable.

(*Article écrit de la main de Courbet*)

LA COLONNE

Dieu des armées, jamais je ne m'en tire? Reconstituer à moi seul toutes les gloires de l'ancienne armée; ses victoires, ses conquêtes, ses défaites. C'est un ouvrage de géant. Tous ses braves n'en ont pas plus à eux tous — On a vu sur la terre dans le courant de la vie humaine des monuments gigantesques, des montagnes taillées par des assyriens, les pyramides par les égyptiens, le colosse de Rhode par les chrétiens, les cathédrales gothiques par des peuples croyants — Mais ce qu'on a jamais vu, c'est un homme seul reconstituant ses gloires guerrières, sur une échelle de 12 pieds de diamètre sur 130 pieds de hauteur.

Que pensez-vous d'une insanité semblable, d'une proposition faites par des gens qui sont sensés représenter la majorité d'une nation?

Est-il croyable qu'un seul homme par son influence personnel soit l'auteur sans l'assentiment de ses concitoyens d'un acte qui serait aussi antinational ? Non !

Est-il admissible qu'un monument aussi grotesque puisse représenter des gloires nationales et la conquête de l'esprit humain sur la sauvagerie ? Non ! — Quel perte peut-il avoir pour la civilisation que ce monument puisqu'il est fait soit dans un lieu réservé dans une cour ou

---

(1) Dans une autre lettre à son père, Courbet écrit qu'il n'a besoin « ni de *surveillant* ni de *directeur* ». Ceci, a propos de la conduite de son beau-frère. Et il termine par cette *déclaration :*

« Je déclare avoir fait le chasseur à cheval, *chasse à la neige*. Cette affirmation fait *foi* davantage qu'une signature peinte sur le tableau qui n'est pas reconnu par la loi.

(Sans date, sans signature, mais de la main de Courbet.)

une caserne plutôt que d'être scandaleusement offert aux yeux d'un publique international qu'il blesse journellement.

Bref si la majorité de la nation s'obstine à croire que cet homme en est le seul responsable et qua lui seul il appartient de la rétablir, cet homme en vue de la liberté absolue de chacun et d'après le vœu de ses concitoyens se soumettra malgré ses principes, sa raison et son sentiment au rétablissement de cette monstruosité. Mais à une condition, qu'on le laisse agir dans la mesure de ses moyens, en lui donnant le temps nécessaire à l'exécution de cette œuvre gigantesque, ouvrage de sysiphe, car elle retombera toujours, plus il y aura de temps, et plus la france y gagnera, car plus longtemgs on parlera dans le monde de ses gloires nationales puisque c'est la croyance de ce pays.



Ce n'est pas la mer à boire. Cette pâtisserie peut être remise sur pieds dans un certain nombre d'années à la condition qu'on lui rapporte sur place les matériaux enlevés. Comme l'œuvre d'art de ce monument grotesque ne peut être gâté vu qu'il a été fait plutôt par un patissier que par un sculpteur; il sengage dans ces conditions a la rétablir aussi pompeuse quelle ne le fut jamais.

La preuve, c'est qu'après en avoir concerté avec ma cuisinière, cette dernière prétend ne pas vouloir m'abandonner dans l'adversité, et sengage a porter le mortier; les maçons et les entrepreneurs de mon pays s'engagent, en coupant sur la place Vendôme, à exécuter ces travaux selon largent que je pourrai y mettre chaque année en faisant de la peinture et en faisant appel aux républicains vertueux qui respectent la liberté de chacun et qui lui aideront dans ses travaux d'hercule, quoique ne les comprenant pas.

A cet effet, il sera envoyé quatre sapins des montagnes du doubs de 150 pieds de haut qui seront embarqués à Chamblay, sur la Loue (devant gagner le canal de Bourgogne); puis des madriers pour la charpente, puis des planches pour les baraquements. Cela fait vous verrez que cela ne traînera pas. Cela ira peut-être trop vite pour le retentissement que l'honneur de la france doit en retirer.

Quel dommage pourtant, quelle action regrettable! La colonne

réédifié, les prussiens seront en droit aussi d'en édifier une semblable pour consacrer les désastres de la france et la ruine de ce pays. Ne parlons plus de cela quoique cela soit impolitique.

Je tiendrai parole ; mais en revanche qu'il me soit permis comme réaliste, comme un homme qui veut la vérité, dans établir une seconde dans un puit, comme au puit, certain par exemple ce sera la colonne de nos revers; lescalier au lieu d'être à l'intérieur sera a l'extérieur; comme je n'ai pas beaucoup d'argent, ce sera très petit. Il n'y aura que les enfants qui pourront y descendre pour leur instruction.

Il me reste une chose à demander à la majorité. Comme j'ai déjà été ruiné une fois pendant que je fesais mon devoir à paris sous les prussiens et que je vais encore une fois travailler pour le roi de prusse je demanderai qu'il me soit alloué les droits d'entrés dans cette nouvelle colonne, parce qu'avec tout cela, il faut que je vive courament de l'édifice. Si on men charge pas, pour être dans le juste, il faut avouer qu'un homme comme moi est un thrésor dans une nation. Car, après que jaurai réédifié la colonne, logiquement je vais reconstruire la maison de M. Thiers, puis après lhotel de ville et dans mes loisirs les Thuilleries. Décidément la peinture est le premier art du monde, car un artiste, à en croire les hommes de génie qui composent la majorité, pourrait transporter les montagnes.



REDRESSEMENT DE LA COLONNE VENDOME

— Pas de chance cette annee avec vos œuvres, maitre Courbet !

Seulement, je me demande une chose. Ny a il pas à craindre qu'une fois que jaurai relever tous ces monuments, ils deviennent un jour ma propriété ? Dans ce cas ces monuments perdraient leur signification originelle et deviendraient des monuments Courbet. En réfléchissant plus juste que la Chambre, il est inadmissible qu'un pauvre homme comme moi consacre par son autorité propre tous les faits et gestes d'une nation. Voilà qu'on vas me Déifier et je jure que je nai pas cette valeur et que je nen ai pas l'ambition.

Je veux faire ce que je pourrai de mon vivant et aller pourir ensuite tout simplement dans la terre sans aucun désir de sanctification dans le ciel, ni dimortalité ici bas. On poura même bruler toutes mes œuvres le jour de ma mort.

Puisque les conservateurs ont seuls le droit d'existence en ce monde, ils peuvent me prendre tout ce [que] jai réalisé par mon travail, me faire relever tous leurs monuments puisque je suis né dans ce malheureux pays.

Pour en revenir, en terminant, sur ces sottises; c'est au gouvernement du quatre décembre, ce saint avent, ce resemelleur d'antiquité, ce ravaudeur de vieilles nippes et de vieilles institutions fausses que je m'envai mattaquer.

C'est lui dans sa pusillanimité qui le premier a donné le pas dans la destructions des emblêmes césariens. N'est-ce pas lui qui détruisit le napoléon empereur romain du guichet des Sts pères ainsi que les aigles, puis après le prince Eugène, statue équestre, puis après, n'est-ce pas lui qui nuitamment jeta le petit napoléon au petit chapeau, à la redingotte grise sous le pont de Neuilly, sans façon. Ce même Napoléon qui avait été inauguré autrefois par M. Thiers et louis philipe sur la colonne. M. Thiers à cheval.

Les hommes de la vieille politique ont peu de mémoire et surtout peu de principes. Les palinodies leur coûtent peu.

Aujourdhui ce sont les légitimistes, qui tiraient en bas la colonne, atelés a des ficelles, de consort avec des chevaux et les alliés de 1814, qui viennent réclamer la réédification de cette colonne.

Ainsi soit-il ! Donnez-moi le temps. Mais ne me prenez jamais pour un napoléonien ni un césariste.

Toutes réflexions faites, il est merveilleux de voir un homme d'une taille si grande dans un pays, il est donc vrai ? Comme autrefois Amphion charmant les rochers, construisait les murailles de Thèbe avec l'harmonie de sa lyre; le peintre Courbet, avec l'harmonie de sa peinture vas reconstituer la colonne, l'expression de nos gloires. Puis après, la maison de l'hotel de ville, puis après, la maison des rois de france, dans ses loisirs.

Chers chrétiens, c'est merveilleux. Ne vous plaignez plus des gens de la Commune, car pendant qu'il est entrain, ça ne lui couterait pas davantage de reconstruire aussi le temple de Jérusalem.

Il nous reste une lettre, à publier, que nous extrayons de notre portefeuille. Courbet la dicta et se contenta de la signer. La date, 6 mai 1877, indique qu'il était près de sa fin (1) puisqu'il devait mourir le 31 décembre.

---

(1) Le 3 juin 1877, il faisait son testament.

Cette lettre fut adressée à M. Rouberol, ingénieur du chemin de fer à Ornans.

La Tour de Peilz.

6 Mai 1877.

Mon cher Monsieur Rouberol,

J'ai bien reçu votre première lettre, quoique un peu tard; mais avant de vous répondre, il me fallait absolument attendre l'issue de cet ignoble procès fait sur délations locales au préfet de Besançon M. de Sandran.

Ce procès a paru à l'audience de vendredi. Aujourd'hui seulement je puis donc vous répondre quelque chose de positif et d'affirmatif. Je suis enchanté de confier cette maison à un républicain sincère; prenez en possession dès aujourd'hui et comme je suis libre de rentrer en France; j'irai vous voir dans huit jours et nous nous arrangerons lorsque vous aurez vu ce dont j'ai besoin pour travailler.

Quant au jardin, ma sœur m'écrit que c'est une véritable forêt vierge; ça ne me déplaît pas, car je n'aime guère la Civilisation actuelle; laissez-le tel qu'il est jusqu'à mon arrivée; d'ailleurs il est trop tard pour tailler les arbres fruitiers... Pour ce qui est de la haie, on peut y mettre des palissades comme au chemin de fer; c'est le moment maintenant puisqu'on écorce les chênes. Demandez à mon père des plants de chênes *ad hoc*, je les paierai.

Pour la distribution de la maison, à l'intérieur, nous nous entendrons ensemble pour le plan. Il faut mettre une imposte à la grande porte cochère pour remplacer la fenêtre qui éclaire le vestibule; il faut que ce dernier serve de salle à manger. Quant à l'appartement du dessus on le disposera en habitation.

La grande fenêtre est terminée depuis longtemps ; elle est chez Amédée, le menuisier, à côté de chez Chabot. On la lui a payée depuis longtemps.

Je ne sais pas à quoi m'en tenir sur le logement du garde Simon : il pourrait se faire qu'il nous intentât un procès si on en disposait avant la fin de son terme. S'il a remis les clefs disposez-en.

Veuillez dire à mon père ainsi qu'à ma sœur Juliette que mon procès est terminé. On a fait tout ce qu'on a pu; j'ai la liberté.

Ne fréquentez pas, je vous prie, M. et Mme Reverdy. Pour mon compte, je désire ne plus les revoir.

Bien des choses à Madame Rouberol, je vous salue fraternellement.

Gustave Courbet.

Nous avons terminé.

En cette année, — centenaire de la naissance de Gustave Courbet, — qui fut marquée par le transfert de ses cendres de La Tour-de-Peilz à Ornans, nous tairons notre émotion.

Mais nous ne pouvons pas dissimuler la satisfaction profonde que

nous ressentons, en constatant l'accord unanime qui s'est enfin réalisé sur son nom. Aujourd'hui on reconnaît la toute puissance de son génie de peintre. Aussi, peut-on lui appliquer justement ces belles paroles d'Alfred de Vigny :

Qu'est-ce qu'une grande vie ?
Une pensée de la jeunesse exécutée par l'âge mûr.



BIBLIOGRAPHIE

Comme presque toutes les bibliographies, celle-ci est certainement incomplète, malgré les soins apportés à sa confection.

Peut-être nous saura-t-on gré d'avoir tenté cet essai, car jusqu'ici nous n'avons eu que des bibliographies très sommaires. On ne trouvera pas, cependant, mentionnés, dans l'énumération qui va suivre, les articles de journaux consacrés à Courbet et à sa peinture. Ils sont trop nombreux. D'ailleurs, la substance de ces articles a pris place fréquemment soit dans des ouvrages ou dans des études plus importantes que nous nous sommes efforcé de retrouver.

Ch. L.

Feu DIDEROT. — *Salon de 1849. Courbet et Frédérick Lemaitre.* Paris. « L'Artiste » (1849).

CLÉMENT DE RIS. — *Salon de 1851. Courbet.* Paris. « L'Artiste » (1851).

CLÉMENT DE RIS. — *Salon de 1853. Courbet.* Paris. « L'Artiste » (1853).

ÉDOUARD HOUSSAYE. — *Courbet.* Paris. « L'Artiste » (1855).

CHARLES PERRIER. — *Du Réalisme. Lettre à M. le Directeur de l'*Artiste, p. 35 à 90. Paris. « L'Artiste » (octobre 1855).

Exhibition et vente de trente-huit tableaux et quatre dessins de l'œuvre de M. Gustave Courbet. (Catalogue rédigé par l'artiste et précédé de : *Le Réalisme* signé G. C. Br. Paris. Imp. de Morris (1855).

— Paris. Imp. de S. Raçon (1855).

H. CASTILLE. — *Le Peintre Courbet et le Réalisme.* Paris. « L'Artiste » (1856).

THÉOPHILE SILVESTRE. — *Histoire des artistes vivants. — Les Artistes français, études d'après nature. Courbet,* p. 241 à 280. Paris. Blanchard (1856).

Autographes sur l'exposé du tableau « La Rencontre », Salon de 1855. Br. Paris. Imp. de H. Plon (1856).

ANATOLE DE LA FORGE. — *La Peinture contemporaine en France. Courbet,* p. 253 à 280. Paris. Amyot (1856).

CHAMPFLEURY. — *Le Réalisme : Sur M. Courbet,* p. 270 à 286. Paris. Michel-Lévy (1857).

MAXIME DU CAMP. — *Le Salon de 1857*, p. 99 à 106. Paris. Librairie Nouvelle (1857).

THÉODORE PELLOQUET. — *Dictionnaire de poche des artistes contemporains — Les Peintres — Courbet, maître peintre d'Ornans*, p. 54 à 60. Paris. Adolphe Delahaye (1858).

EDMOND ABOUT. — *Nos Artistes au Salon de 1857. M. Courbet*, p. 141 à 155. Paris. Hachette (1858).

ZACHARIE ASTRUC. — *Les 14 Stations du Salon. 1859. Suivies d'un Récit douloureux*, p. 371 à 399. Paris. Poulet-Malassis (1859).

CHAMPFLEURY. — *Grandes Figures d'hier et d'aujourd'hui. Courbet*, p. 229 à 263. Paris. Poulet-Malassis (1861).

THÉOPHILE SILVESTRE. — *Histoire des artistes vivants. — Les artistes français, études d'après nature.* Bruxelles et Leipzig (1861).

M. GUICHARD. — *Les Doctrines de M. Gustave Courbet, maître-peintre.* Br. Paris. Poulet-Malassis (1862).

CATULLE MENDÈS. — *Le Pêcheur de chabots, statue de M. Courbet.* Paris. « L'Artiste » (1862).

CASTAGNARY. — *Les Libres Propos. Courbet. Son atelier. Ses théories*, p. 174 à 202. Paris. Lacroix (1864).

ERNEST CHESNEAU. — *L'Art et les Artistes modernes en France et en Angleterre.* Paris. Didier (1864).

P.-J. PROUDHON. — *Du Principe de l'art et de sa destination sociale*, p. 186 à 290. Paris. Garnier (1865).

RENÉ BRUNESŒUR. — *Muséum contemporain. Gustave Courbet.* Br. Paris. Robe (1866).

Intérieurs de quelques gens de lettres et d'artistes : Courbet. « La Petite Revue », p. 13 à 18 (26 mai 1866).

ÉMILE ZOLA. — *Mes Haines.* Paris. Charpentier (1866).

LEMERCIER DE NEUVILLE. — *I. Pupazzi.* Texte et Images. 1re série, p. 155 à 159. Paris. Dentu (1866).

JULES MEYER. — *Histoire de la peinture française moderne.* Seeman (1866-1867).

Exposition des œuvres de M. G. Courbet. Rond-point du pont de l'Alma (Champs-Elysées) Br. (1867).

THÉODORE DURET. — *Les Peintres français en 1867. M. Courbet*, p. 85 à 102. Paris. Dentu (1867).

CHARLES BEAUQUIER — *Les Artistes franc-comtois aux deux Expositions de 1867*, p. 420 à 423. Besançon. « Revue littéraire de la Franche-Comté » (1er juillet 1867).

EUGÈNE DE MIRECOURT. — *Les Contemporains. — Champfleury. Courbet.* Br. Paris. Librairie des Contemporains (1870).

Lettres de Gustave Courbet à l'Armée allemande et aux Artistes allemands, lues à l'Athénée, dans la séance du 29 octobre 1870. Br. Paris. Chez l'auteur, 32, rue Hautefeuille (1870).

W. BURGER. — *Salons de 1861 à 1868*, 2 vol. Paris. Renouard (1870).

ÉMILE BERGERAT. — *Sauvons Courbet.* Br. Paris. Lemerre (1871).

LOUIS BRAUD. — *L'Abolition de la peine de mort.* Br. Toulouse. Sirven.

FRÉDÉRIC DAMÉ. — *Sauvons le Peintre !* Br. (1871).

MAX SULZBERGER. — *Le Réalisme en France et en Belgique. Courbet et de Groux.* Bruxelles. « Revue de Belgique » (1874).

CAMILLE LEMONNIER. — *G. Courbet et son œuvre.* Paris. Lemerre (1878).

JULES TROUBAT. — *G. Courbet et le Réalisme.* Paris. « Le Correspondant » (25 janvier 1878).

THÉOPHILE SILVESTRE. — *Les Artistes français, études d'après nature : Gustave Courbet.* Paris, Charpentier (1878).

MAX CLAUDET. — *Gustave Courbet. Souvenirs.* Br. Paris. Dubuisson (1878).

HENRI D'IDEVILLE. — *G. Courbet. Notes et Documents sur sa vie et son œuvre.* Paris. Heymann et Pérois (1878).

HENRI D'IDEVILLE. — *Vieilles Maisons et Jeunes Souvenirs,* p. 165 à 185. Paris. Charpentier (1878).

CH. TIMBAL. — *G. Courbet et le Réalisme.* Paris. « Le Correspondant », p. 274 à 278 (1878).

JULES TROUBAT. — *Plume et Pinceau. M. Gustave Courbet.* Paris. Liseux (1878).

PAUL MANTZ. — *Gustave Courbet.* « Gazette des Beaux-Arts ». (Juin-Juillet-Septembre 1878).

MAXIME DU CAMP. — *Les Convulsions de Paris.* — Tome II : *Épisodes de la Commune.* Chapitre V : *La Colonne de la Grande Armée,* p. 251 à 296. Paris. Hachette (1878).

GROS-KOST. — *Courbet. Souvenirs intimes.* Paris. Derveaux (1880).

CASTAGNARY. — *Catalogue des œuvres de Gustave Courbet,* précédé d'une notice sur sa vie. Br. Paris (1881).

MUSÉE FRANÇAIS. — *Biographie de Gustave Courbet.* N° 85, 4 p. in-4°. Paris (s. d.).

Catalogue de trente-trois tableaux et études par Gustave Courbet et dépendant de sa succession. Préface par Philippe Burty. Br. Paris (1881).

PAUL EUDEL. — *L'Hôtel Drouot en 1881,* p. 357 à 372. Paris. Charpentier (1881).

Exposition des œuvres de G. Courbet à l'École des Beaux-Arts. Catalogue précédé de : *Gustave Courbet,* par Castagnary [130 tableaux, 16 dessins]. Paris. Imp. Emile Martinet (mai 1882).

— *Supplément,* avec la liste de toutes les œuvres de Courbet exposées par lui ou de son vivant, dressée d'après l'ordre chronologique, par Castagnary. Paris. Martinet (1882).

VICTOR CHAMPIER. — *Les Beaux-Arts en France et à l'étranger.* « L'Année artistique ». Année 1878. *Nécrologie de Gustave Courbet,* p. 486 à 496. Paris. Quantin (1879).

JULES CLARETIE. — *Première Série de peintres et sculpteurs contemporains.* (Artistes décédés de 1870 à 1880.) *Courbet,* p. 241 à 264. Onzième livraison. Paris. Librairie des bibliophiles. (Jouaust) (1882).

PAUL EUDEL. — *L'Hôtel Drouot et la Curiosité en 1882,* p. 410 à 422. Paris. Charpentier (1882).

CASTAGNARY. — *G. Courbet et la Colonne Vendôme. Plaidoyer pour un ami mort.* Paris. Dentu (1883).

ANDRÉ GILL. — *Vingt années de Paris. Gustave Courbet,* p. 155 à 170. Paris. Marpon et Flammarion (1883).

VICTOR FOURNEL. — *Les Artistes français contemporains. Peintres. Sculpteurs. Courbet,* p. 349 à 368. Tours. Mame et fils (1884).

JEAN GIGOUX. — *Courbet.* Dole. Revue franc-comtoise (octobre 1884).

PAUL SALVISBERG. — *Courbet und der moderne Impressionnismus in der Französchischen Malerei.* Stuttgart (1884).

ADOLPHE CHEVASSUS. — *Max Buchon, sa vie, son œuvre.* Br. Paris. Dentu (1884).

JEAN GIGOUX. — *Causeries sur les artistes de mon temps.* Paris. Calmann-Lévy (1885).

ESTIGNARD. — *Portraits franc-comtois. Courbet,* p. 33 à 63. Paris. Champion. Tome Ier (1885).

FIRMIN MAILLARD. — *La Cité des Intellectuels.* Paris. Daragon (s. d.).

BARBEY D'AUREVILLY. — *Les Œuvres et les Hommes. Sensations d'art.* 1re série : *Courbet,* p. 15 à 29. Paris. Frinzine (1886).

J. BERARD. — *La Franche-Comté et quelques-uns de ses enfants. Gustave Courbet,* p. 158 à 162. Paris. Sévin (1888).

CAMILLE LEMONNIER. — *Les Peintres de la vie. Courbet,* p. 1 à 75. Paris. Savine (1888)

Archives historiques artistiques et littéraires. Recueil mensuel de Documents curieux et inédits. Chronique des archives et bibliothèques. *Courbet et les Casseurs de pierres*, p. 34 à 36 (1889). *Une lettre inédite de Courbet*, p. 171 à 174 (1890). Tome 1er. Paris. Bourloton (1889-1890). *Une Entrevue de Thiers et de Courbet en 1870*, p. 279 à 281. *Le Déjeûner de M. de Nieuwerkerque et de Gustave Courbet*, p. 378 à 381 (1890). Tome 2e. Paris. Etienne Charavay (1890-1891).

Les Autographes de Champfleury. Notice par Paul Eudel. Br. Paris. Chavaray (1891).

CASTAGNARY. — *Salons 1857-1879.* 2 vol. Paris. Charpentier (1892).

Journal de Eugène Delacroix, p. XXX, LI. Tome I, p. 159 et note 1 et 2 p. 160. Tome II (1893), p. 64 et note. Tome III. Paris. Plon-Nourrit (1895).

ESTIGNARD. — *G. Courbet, sa vie et ses œuvres.* Besançon. Delagrange (1896).

GEORGES LAFENESTRE. — *Artistes et Amateurs. Collection Desfossés. L'Atelier par Gustave Courbet.* Paris. Société d'édition artistique (1899).

JULES BRETON. — *Nos peintres du siècle.* Paris. Société d'édition artistique (1899).

GUSTAVE GEFFROY. — *La Vie artistique*, 6e série. L' « Atelier » de Courbet, p. 80 à 84. Paris. Floury (1900).

JULES TROUBAT. — *Une Amitié à la d'Arthez : Champfleury, Courbet, Max Buchon.* Paris. Duc (1900).

J.-E. BON (d'Ornans). — *A la mémoire de Gustave Courbet.* Br. Paris. Frazier-Soye (s. d.).

JULIUS MEIER-GRAEFE. — *Corot und Courbet. Ein Beiting zur. Entwicklungeschiete der modernen Malerei.* Leipzig. Im. Insel-Verlag (1905).

ANDRÉ FONTAINAS. — *Histoire de la peinture française au* XIXe *siècle* (1801-1900). Paris. Mercure de France (1906).

GEORGES RIAT. — *Les Maîtres de l'art:* GUSTAVE COURBET PEINTRE. Paris. Floury (1906).

GUSTAVE GEFFROY. — *Gustave Courbet.* Paris. L'Art et les Artistes (octobre 1906).

GEORGES GAZIER. — *Gustave Courbet, l'homme et l'œuvre.* Br. Besançon. Cariage (1906).

CATULLE MENDÈS. — *Glatigny*, drame funambulesque, en vers. Paris. Charpentier (1906).

Dans cette pièce fantaisiste, l'auteur fait jouer (acte troisième) un rôle burlesque au peintre Courbet qui déclame des théories d'art réaliste dans une brasserie de la rue des Martyrs fréquentée par les bohêmes. Cinquante ans auparavant Courbet avait été porté à la scène, notamment à l'Odéon (1851) et dans une revue de fin d'année représentée au théâtre des Variétés (1855).

ROGER PEYRE. — *La Peinture française pendant la seconde moitié du* XIXe *siècle. Réalisme et Impressionnisme. Courbet.* Paris. Dilecta (1er mai 1907).

A. BOUSSEY. — *A propos de Courbet*, p. 123 à 145. Académie des sciences, belles lettres et arts de Besançon. Bulletin trimestriel (2e trimestre 1907).

GAETAN GUILLOT. — *Le Peintre Gustave Courbet et l'École réaliste.* Paris. Revue hebdomadaire (16 mai 1908).

MAURICE ROBIN. — *Gustave Courbet.* Portraits d'hier. Br. Paris. Fabre (15 août 1909).

RICHARD MUTHER. — *Courbet.* Br. Berlin. Marquardt (1909).

MAXIME VUILLAUME. — *Mes Cahiers Rouges au temps de la Commune : G. Courbet*, p. 182, 220, 245, 246, 250 à 252, 334, 376. Paris. Ollendorff (s. d.) [1910].

CHARLES LÉGER. — *Au Pays de Gustave Courbet.* Br. Meudon (1910).

BELA LAZAR. — *Courbet et son influence à l'étranger.* Paris. Floury (1911).

CASTAGNARY. — *Fragments d'un livre sur Courbet.* Paris. Gazette des Beaux-Arts. Tome I et tome II (1911). Tome II (1912).

PAUL BRUNE. — *Dictionnaire des artistes et ouvriers d'art de la France: Franche-Comté.* Paris. Bibliothèque d'art et d'archéologie (1912).

J. LARAN ET PH. GASTON-DREYFUS. — *L'Art de notre temps. Courbet.* Paris. Gillequin (1912).

PIERRE DELACOMTÉ. — *Les Contemporains. Gustave Courbet, peintre.* Br. Paris. Rue Bayard (1912).

Lettres de J.-J. Perraud, publiées par Charles Léger. Le Vieux Lons (décembre 1912, février, juin, août, octobre 1913, avril 1914).

Les Peintres illustres. G. Courbet. Paris. P. Lafitte (1913).

Lettres inédites à Bruyas, de Courbet et de sa famille. [25 lettres]. L'Olivier. Revue de Nice (septembre-octobre 1913).

JULES TROUBAT. — *Souvenirs du Réalisme. Lettres inédites de Champfleury.* Paris. La Revue. N°s 21 et 22 (1913).

LUCIEN DESCAVES. — *Philémon vieux de la vieille,* p. 239 à 246. Paris. Ollendorff (1913).

Exposition Courbet, chez Bernheim jeune. Introduction par Théodore Duret. Br. Paris. Bernheim jeune (1917).

RIOUX DE MAILLOU. — *Souvenirs des autres.* Chapitre XXV, pages 216 à 222. Paris. Crès (1917).

THÉODORE DURET. — COURBET. Paris. Bernheim jeune (1918).

PROSPER DORBEC, — *La Peinture française sous le second Empire jugée par le factum, la chanson et la caricature.* Paris. Gazette des Beaux-Arts (4e trimestre 1918).

Loan Exhibition of the works of Gustave Courbet. Gustave Courbet Centenary Exhibition 1919. Introduction par Bryson Burroughs. The Metropolitain Museum of Art. New-York. April. 7 To May 18 (1919).

CHARLES LÉGER. — *A propos du centenaire de Courbet.* I. *La Tombe de Courbet.* II. *La correspondance de Courbet.* Paris. Mercure de France (16 juin 1919).

L'Art moderne et quelques aspects de l'art d'autrefois. Tome Ier. Paris. Bernheim jeune (1919).

Catalogue des Tableaux, Etudes et Dessins par Gustave Courbet et provenant de son atelier. Paris. Imp. Georges-Petit (juillet 1919).

Exposition Courbet chez Bernheim jeune. Br. Paris. Bernheim jeune (juillet 1919).

RAYMOND BOUYER. — *Atelier Gustave Courbet.* La Chronique des arts et de la curiosité. Paris (juillet 1919).

GEORGES LECOMTE. — *Le Centenaire de Gustave Courbet.* Paris. La Renaissance de l'art français et des industries d'art et de luxe. N° 8 (août 1919).

CH.-D. — *Courbet à Saintes,* p. 294 à 303. Revue de Saintonge et d'Aunis. Bulletin de la Société des Archives historiques. 5e Livraison (août 1919). Saintes. Librairie Prévost (1919).

PIERRE BERTHELOT. — *Les Portraits de Courbet.* Paris. Feuillet d'art. 2e Numéro (31 août 1919).

GUSTAVE COURBET. — *Lettres et Documents manuscrits* (ARCHIVES DU DOUBS).

TABLE DES MATIÈRES

TEXTE ET ILLUSTRATIONS

Portrait de Courbet, d'après l'eau-forte de G. Bocourt.
Une lettre de Renoir.
Préface par Théodore Duret I
Vignettes et portrait illustrant la préface.
Avant-Propos par Charles Léger 8
Courbet, par Baudelaire 11
L'Exposition de Courbet à la rue de Rivoli, par Cham 12
Un homme du monde obligé de s'habiller en paysan pour faire peindre son portrait par M. Courbet, croquis de Cham (1851) 12
Le Retour du Marché, par Courbet, maître peintre (1851) 13
Les *Casseurs de pierres*, par Cham (1851) 14
Exposition de peinture en 1852, par Cham (1851) 14
Aspect qu'a failli avoir la promenade de Longchamps par suite de l'influence des tableaux de M. Courbet, par Cham (1851) 14
L'Enterrement d'Ornans, par Courbet, maître peintre (1851) 15
Un Tableau inédit de M. Courbet (*Le Départ des Pompiers*) (1851) 16
Récompense décernée à M. Courbet par le jury de peinture, par Cham (1851). 17
Londres, devant avoir une exposition de peinture universelle, on établit un cordon de sentinelles sur toutes les côtes pour empêcher le débarquement des tableaux de M. Courbet, par Cham (1851) 17
Les *Casseurs de pierres* et l'*Enterrement à Ornans*, par Cham (1851) 18
Les *Demoiselles de village*, par Bertall (1852) 19
— Si tu n'es pas sage, prends garde ! je vais dire à Courbet de t'emporter !... par Nadar (1853) 20
— Oh ! maman, vois donc ces beaux courbet ! Achète-m'en ! Quatre pour un sou ! par Nadar (1853) 20
Qui est-ce qui demandait donc à quoi pouvait servir la peinture de M. Courbet (*Les Lutteurs*), par Nadar (1853) 20
— Des lutteurs avec des varices comme ça ! Molière a bien raison : la peste soit de *la varice* et des MM. Courbet ! par Nadar (1853) 21
Modèle de *bergère* capitonnée à l'usage de MM. les apprentis tapissiers. Courbet *fecit*, par Nadar (1853). 21
Mais maintenant que M. Courbet nous a fait voir sa lune, que diable pourra-t-il nous montrer l'année prochaine ? par Nadar (1853). 21
La Fileuse de Courbet (1853) 22
La terrible Savoyarde, par Courbet. (*Les Baigneuses*) (1853). 23

Une Baigneuse, par M. Courbet, croquis de Cham (1853) 24
La Fileuse, par M. Courbet, croquis de Cham (1853). 24
Un monsieur ayant eu l'imprudence d'entrer sans précaution dans l'atelier de M. Courbet est asphyxié par sa palette, croquis de Cham (1853). . . . 24
M. Courbet ayant, juste au moment de l'Exposition, un démêlé avec ses modèles, ce qui compromet furieusement sa toile, par Cham (1855) 25
Etat alarmant dans lequel se sont trouvés plusieurs membres du jury après être restés quelques instants sous l'influence de la peinture de M. Courbet, par Cham (1855) 25
« Ode Funambulesque » à propos de *La Rencontre*, par Théodore de Banville. 26
L'Exposition Universelle : Ce monsieur Courbet fait des figures beaucoup trop vulgaires, il n'y a personne dans la nature d'aussi laid que çà!... par Daumier (1855). 27
La Peinture Réaliste de M. Courbet :
L'Atelier; l'Enterrement, par Quillenbois (1855). 28
La Peinture Réaliste de M. Courbet : (suite). 29
L'adoration de M. Courbet, imitation réaliste de l'adoration des Mages (*La Rencontre*) ; Une Espagnole en cuir de Russie (*Une Dame Espagnole*) ; Une fileuse qui ne s'est jamais débarbouillée (*La Fileuse endormie*) ; Démocratisation de l'art (*Les Casseurs de pierres*) ; Les terres à M. Courbet (*Paysage des environs d'Ornans*) ; Les vaches à M. Courbet (sujet détaché du tableau *Les Demoiselles du village*), par Quillenbois (1855).
La Peinture Réaliste de M. Courbet : (Suite). 30
M. Courbet blessé (*L'Homme blessé*) ; Réapparition de la Vénus du Bas-Rhin (*Les Baigneuses*); M. Courbet de face (*Portrait de Courbet*) ; M. Courbet enrhumé (*Courbet au bonnet de coton*); Lutte entre les adorateurs de la Vénus (*Les Lutteurs*) ; M. Courbet chantant sa gloire (*Le Guittarrero*) ; par Quillenbois (1855).
Combat des Ecoles. L'Idéalisme et le Réalisme, par Daumier (1855). 31
Les Cribleuses de blé, par Cham (1855). 31
A l'Exposition : La Rencontre, par Cham (1855) 32
Vue de Roquefort, par Courbet, croquis de Bertall (1855) 33
— Mochieu Courbet, ch'sommes bien content; je me sentirons plus à notre aise chez vous ! Paraît que vous venions d'avoir une *veste*... ça fait que nous aurons chacun la nôtre ! par Cham (1855) 34
M. Proudhon travaillant désormais aux tableaux anti-religieux de M. Courbet, par Cham (1855). 34
A la fin de son Exposition universelle, *Courbet* se décerne à lui-même quelques récompenses bien méritées, en présence d'une multitude choisie, composée de M. Bruyas et son chien, par Bertall (1856). 35
Tableau inédit.
— Mais, mon cher Courbet, et Raphaël, et la *Vierge à la chaise*, qu'en dites-vous ?...
— Raphaël, Raphaë..., c'est gentil ! mais vous verrez ma *Vierge au cochon*, croquis par Bertall (1857). 36
Courbet et les *Demoiselles des bords de la Seine*, par Hadol (1857) 37
Portrait véridique de Saint-Courbet, peintre et martyr, par Nadar. 38
M. Courbet dans son atelier, par Nadar. 38
Les Contemporains de Nadar : Courbet, par Nadar (1858). 39
M. Courbet dans le monde, par Nadar. 40
— Dame ! m'sieu le commissaire, y m'a appelé *Courbet*, et vous comprenez qu'c'est pas des jolis p'tits noms d'oiseau ça ! par Nadar. 40
Le Renard dans la Neige, par Galetti (1861). 40
L'Expiation : Courbet et Champfleury, par Galetti (1861) 41
Départ de notre ami Courbet, appelé en Belgique par une députation de baigneuses flamandes, croquis de Nadar 42
Perspective nouvelle ouverte par le talent de M. Courbet (*Portrait du philosophe Marc Trapadoux feuilletant un album d'estampes* (1861) 42
Oh! Oh! Un Tableau allégorique, par Courbet : (Le *Piqueur* ou le *Cheval dérobé* (1861) 43
L'Atelier de M. Gustave Courbet, par Al. Prévost (1862). 44
Maître Courbet inaugurant l'atelier des Peintres Modernes, par Bénassit (1862). 45

— Je suis de l'atelier de Courbet... t'es bien heureuse de n'avoir pas de bras, tu aurais à faire à moi ! par Cham (1862). 46
— Vous voulez quitter ma maison d'orthopédie sans être guéri ?
— Oui, m'sieu, je viens de signer un engagement comme modèle avec l'atelier d'élèves de M. Courbet, par Cham (1862) 46
Lanterne magique : Courbet, par Nadar (1862). 47
Et ces pauvres artistes ! (1862). 47
Flaubert et Courbet. — Moi, Courbet, j'ai peint ma *Baigneuse* et pas mal d'autres choses peu ragoûtantes ; mais, ma foi, monsieur Flaubert, je ne me chargerais pas d'illustrer votre dernier ouvrage ! par Stop (1862). . 48
Gustave Courbet (portrait-charge) par Et. Carjat (1862) 49
Lettre de Courbet à Carjat (1863) 50
Le Retour de la Conférence, par Joudar (1863). 51
A l'opposé du Jockey-club, M. Courbet travaille à la détérioration de l'espèce chevaline, par Cham (1863). 52
Les Lutteurs, par Courbet (1863) 52
Souvenir du Salon : L'œuvre la plus marquante du salon est sans contredit le monsieur qui pique un renard de M. Courbet ; le fac-similé ci-dessus peut donner une idée de l'aplomb bœuf de ce grand artiste. (*La Chasse au Renard*), par Grévin (1863). 53
On n'est plus en sécurité même aux sculptures ! M. Courbet s'est introduit aussi par là, par Cham (1863) 54
— Mon ami, allons vite voir l'architecture avant qu'il ne prenne à M. Courbet l'idée d'en faire aussi à l'instar de la peinture et de la sculpture, par Cham (1863) 54
Le Sphinx de M. Gustave Moreau empêchant M. Courbet de dormir, par Cham (1864) 54
Salle du Jury de l'Exposition de peinture :
— Qu'avez-vous donc M. le gardien ? vous paraissez terrifié ?
— Je crois bien ! nous attendons d'un instant à l'autre les tableaux de M. Courbet ! par Cham (1865) 55
M. Dumas fils vendant des tableaux, M. Courbet se met à faire des vaudevilles réalistes, par Cham (1865) 56
Le jour du Blanchisseur, par M. Courbet : Hommage au talent convaincu de M. Courbet. Au moins, celui-là, on ne l'accusera pas de travailler pour la vente. Pas plus que M. Manet, croquis par Bertall (1865). 56
Tableau de M. Manet pour l'année prochaine (peinture de l'avenir). — M. Courbet accueille M. Manet dans les champs élyséens du réalisme. Ils vont visiter ensemble l'intérieur du puits de Grenelle, dernier asile de la vérité moderne, par Bertall (1865). 56
Croquis pris au Salon :
— Voyons, ne soyez donc pas bourgeois comme ça... admirez au moins ce Courbet ! par Daumier (1865) 57
M. Courbet se jetant cette année dans les bras de la sculpture qui recule épouvantée, par Cham (1865). 58
— Mon cher Courbet ! — Mon cher Manet. — Voici l'Exposition finie. Nous sommes-nous assez moqués de ce crétin de public !
— Ah ! mon ami, il nous l'a bien rendu ! par Cham (1865) 58
— Madame, ne me poussez pas à bout ! j'ai ma vengeance, je vous ferai peindre par M. Courbet.
— Oh non ! grâce ! vous ne feriez pas ça ? par Cham (1865). 59
M. Courbet commence à faire de salutaires réflexions en voyant que les galettes n'ont qu'un temps, par Cham (1865) 59
M. Sainte-Beuve n'ayant pas voulu, en homme d'esprit, changer les habitudes de M. Courbet qui s'est chargé de peindre son portrait, par Cham (1865). 60
Ne voulant pas rester l'obligé de M. Courbet, M. Sainte-Beuve lui fait cadeau d'un cheval comme il les aime, par Cham (1865). 60
La Femme au perroquet, par Just Durgy (1866) 61
Un perroquet cherche à relever une femme soûle ! Est-ce l'absinthe qui l'a mise dans cet état ? Le livret prétend que c'est M. Courbet, par Cham (1866) 61
I. Pupazzi : Entrée de Gustave Courbet en costume de travail, par Lemercier de Neuville (1866) 62

Les tableaux du Salon officiel (1867) 62
Le Flambeau du Réalisme : Courbet et Champfleury, par André Gill (1866). . 63
Courbet baigneur (1867). 64
Courbet. — Quand je peins une vâchère, c'est une vâchère (1867). 64
Courbet, peint par lui-même et par Gill (1867). 65
G. Courbet, par L. Petit (1867) 66
Exposition Courbet : La Vache perdue, par G. Randon (1867) 67
Exposition Courbet (suite) : *Le Maître; La Rencontre*, par G. Randon (1867) . 68
Exposition Courbet (suite) : *La Fileuse; La Mère Grégoire; Tête de jeune fille; Une Dame Espagnole ; Médaillon de Mme Buchon*, par G. Randon (1867). . 69
Exposition Courbet (suite) : *La Dame aux bijoux ; L'Auteur jeune* (ou *l'Homme à la ceinture de cuir*)*; L'Homme à la pipe ; Les Amants dans la campagne*, par G. Randon (1867) 70
Exposition Courbet (suite) : *Les Baigneuses; Femme endormie*, par G. Randon (1867). 71
Exposition Courbet (suite) ; *Marine*; *Les Roches Noires; Soleil couchant; La Trombe*, par G. Randon (1867) 72
Exposition Courbet (suite) : *Le Cheval dérobé; Emilius; Le Cheval du piqueur; Cheval de chasse sellé et bouledogue, en forêt*, par G. Randon (1867). 73
Les Débuts de Prudhomme fils dans le réalisme (1867). 74
Gustave Courbet, par G. Chanoine (1868) 75
Les Réalistes et les Fantaisistes, par Bertall (1868) 76
Unir le perroquet de Courbet au chat de Manet, à la petite de Whisler et aux mosaïques de Lambron, voilà le tour de M. Arnaud (1868) 77
G. Courbet, par Gill (1868). 78
Courbet (*l'Aumône d'un mendiant à Ornans; Le Chevreuil chassé aux écoutes, Printemps*), par Gill (1868) 79
A mendiant, mendiant et demi, par Courbet (1868). 80
A propos de l'*Aumône d'un mendiant*, par Bertall (1868). 81
Le mendiant de Courbet, honteux de son réalisme, s'échappe un instant de l'Exposition pour aller se faire habiller au *Prince-Eugène*. Le même mendiant de Courbet sortant des magasins du *Prince-Eugène :* Pends-toi, brave Courbet (1868) 82
G. Courbet, par André Gill 83
Explication par les artistes eux-mêmes des ouvrages de peintures et de sculpture admis à l'Exposition de 1869 (1869). 84
La Sieste pendant la saison des foins (1869) 85
La Voix des dames (plébiscite) ! *Chaplin ou Courbet ?...* par Bertall (1870) . . 86
Courbet avant la lettre, par Gill (1870). 87
Gustave Courbet, par A. Lemot (1870) 88
Courbet, par Montbard (1870) 89
— Monsieur Courbet, me pardonnerez-vous? Je ne sais pas signer, j'ai été obligé de vous faire une croix. Croquis par Cham (1870). 90
— On te donne la croix et te voilà tout pensif ? — Peut-être celle de M. Courbet ! Croquis par Cham (1870) 90
— Tu portes le ruban ? Mais tu n'es pas décoré ! — C'est pour protester contre M. Courbet, par Cham (1870). 91
M. Courbet acceptant la croix de la Légion d'honneur, à la condition qu'elle portera désormais son effigie, par Cham (1870). 92
Humble supplique des hommes de bronze de Paris, qui demandent à ne pas être fondus, par Bertall (1871) 93
Chute de la colonne Vendôme, dessin de Daniel Vierge, gravé par Méaulle. . 94
Les Signes du Zodiaque : Le Taureau, G. Courbet, par H. Nérac (1871). . . . 95
Les Hommes de la Commune : Courbet, par Alfred Lepetit (1871). 96
La Commune : Courbet [Gustave], par E. C. (1871). 97
Les Communards : Courbet, par Marcia (1871) 98
La Commune : Courbet, par Klenck (1871). 99
Sauvons Courbet, par M. Emile Bergerat 100
Souvenirs de la Commune : L'homme qui était un jour appelé à démolir la colonne devait commencer par être casseur de pierres, par L. Schérer (1871). 101
Les Communeux peints par eux-mêmes : Courbet, dessin par Job, texte par Jérémie (1871). 102
Ah ! l'aventure est singulière, par Alfred Lepetit (1871) 103

Forcé, M. Courbet, de venir tous les jours sur le socle de la colonne, peindre des tableaux au profit de sa réédification (1872). 103
La Revanche : Déboulonnons Courbet ! par Demare (1872). 104
Tableaux refusés de M. Courbet : N° 1. — *Une odalisque en garni* ou *Comme on fait son lit on se couche* (scène d'intérieur) : (*La Femme vue de dos* appelée aussi la *Femme de Munich*). Dessin de Faustin, d'après l'auteur (1872) 105
A la porte de l'Exposition, par Bertall (1872). 106
Tableaux refusés de M. Courbet : N° 2. — *Les Fruits de la réflexion*, tombés avant leur maturité pour avoir passé six mois à l'ombre ! 17.000 francs le tas ! (*Un tas de pommes rouges au pied d'un arbre*). Dessin de Faustin, d'après l'auteur (1872) 107
On n'entre pas ! Comédie en un acte (ridicule) et deux tableaux (médiocres), par Alfred Lepetit (1872). 108
Actualité : Au grand maître, la patrie reconnaissante, par Stick. 109
— M. Courbet, on vous donne congé ! Vous ne pourrez jamais payer la colonne Vendôme et votre terme, par Cham (1873) 110
M. Courbet les supplie de ne pas y mettre des matériaux trop cher, par Cham (1873) 110
Courbet changeant sa manière afin de dérouter les poursuites, par Stop (1873). 111
Une Échéance, par E. Cottin (1873) 112
Masque mortuaire de Courbet (1878). 113
Feu *Courbet* (avec feu son accent). — Entrais donc, prenais donc des pômes ; on ne les vend pas, on les dône !..., par Gill (1878) 114
Deux portraits de Courbet, par A. Dumas (1882), (André Gill) 115
Portrait de Courbet. Reproduction d'un dessin, par Manet. 116
Photographie de Courbet, par Carjat.

SUPPLÉMENT

Tableau de M. Courbet. Cavalier conduisant au plus vite son cheval chez un oculiste pour qu'il lui remette son œil en place (*Le Piqueur*), par Cham (1861).
Renard mourant inconsolable de s'être laissé forcer par un cheval qui avait des jambes en manches de veste (*La Chasse au renard*), par Cham (1863).
Ce que M. Courbet sait faire d'une jolie femme. — Car nous parierons que la dame qui a posé pour ce portrait est très jolie (*La Dame au chapeau noir*) par Cham (1863).
L'Aumône ! Il n'est cependant pas bien charitable de faire des toiles pareilles au pauvre monde (*L'Aumône d'un mendiant, à Ornans*), par Cham (1868).
— Mais retournez donc cette toile pour nous la faire voir !
— Monsieur, je n'ose pas ! C'est un Courbet ! ça me fait peur, croquis par Cham (1869).
La Mer noire à Etretat. Tellement haute qu'on aperçoit des vagues dans le ciel (*La Falaise d'Etretat, après l'orage*), par Cham (1870).
Courbet, en 1861. Statuette plâtre, par Lebœuf.

LES DERNIÈRES ANNÉES

Correspondance inédite (1870-1877) 117
7 Vignettes illustrant la correspondance.
BIBLIOGRAPHIE 133

Reproductions par André Marty
Typographie de Frazier-Soye





